

SAS [031] – L'ange Montevideo

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'ANGE DE MONTEVIDEO

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

L'ANGE DE MONTEVIDEO

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Droits de reproduction réservés
© Éditions Gérard de Villiers, 2004
ISBN : 2-84267-277-1

CHAPITRE PREMIER

Ron Barber s'immobilisa sur le perron de sa villa. Chaque matin, avant de rejoindre le triste bureau qu'il occupait Calle Yi, au premier étage de la Jefatura(1), il aimait contempler pendant quelques secondes le Rio de la Plata.

La Calle Mar Antartico dominait la Playa Verde, par-dessus les arbres du Parque Virgilio. C'était une rue tranquille et résidentielle, sans un seul magasin, parallèle à la Rambla.

Tandis que Ron s'oxygénait, son chauffeur – un Uruguayen – sortit de sa Buick bleue et ouvrit la portière arrière. L'Américain respira une bouffée d'air frais, rajusta ses lunettes noires, vérifia d'un geste automatique la présence du petit colt « Cobra » accroché à sa ceinture et descendit le perron.

Il casa avec précaution ses cent quatre-vingt-dix centimètres dans la Buick qui sembla soudain minuscule. D'un coup d'œil, il vérifia sa montre. Huit heures pile. Dennis O'Hare, l'analyste politique de l'ambassade, était en retard. Sa voiture étant en panne, il avait demandé à Ron Barber de le déposer.

Un peu agacé, ce dernier se retourna pour voir s'il arrivait. Il n'aperçut que la vieille Dodge pourrie où s'entassaient quatre policiers uruguayens en civil. Sa protection. Au moins une fois par semaine, Ron Barber trouvait dans son courrier une condamnation à mort. Signée : « Movimiento de Liberacion national ».

Les collègues de Ron, à l'ambassade U.S. de Montevideo, n'étaient, hélas ! pas les seuls à savoir qu'il était le chef de poste de la Central Intelligence Agency.

Les Tupamaros, guérilleros urbains qui faisaient ce qu'ils voulaient à Montevideo, n'ignoraient pas que leur plus dangereux ennemi était le gringo du bureau 107 de la Jefatura. Officiellement l'Oficina de Assessoramento. Le Bureau des Conseillers. Une pièce triste sans air conditionné, avec un plafond de sept mètres. En réalité, l'antenne de la C.I.A. dans la police uruguayenne.

Qui avait mission de liquider les Tupamaros. Ce qui ne les empêchait pas de devenir de plus en plus audacieux. Se réclamant de feu Che Guevara et de Mao, leur but avoué était la liquidation du régime démocratique et corrompu de l'Uruguay. Les deux grands partis du pays – Blanco et Colorado – s'unissaient pour les vouer aux gémonies. Et pour demander à la C.I.A de les débarrasser des Tupas...

Ron Barber bâilla. Il n'avait pas assez dormi. La veille, il avait été avec Maureen, sa femme, à un cocktail à l'ambassade du Paraguay. Ils

avaient beaucoup bu. Sans trop savoir comment, Ron s'était retrouvé en train de faire l'amour à sa femme, à quatre heures du matin, en chemise de smoking sur le divan de leur entrée. Après huit ans de mariage, il était encore très amoureux de Maureen.

Des pas claquèrent sur le trottoir. Dennis O'Hare arrivait en courant, balançant une lourde serviette noire.

Il s'encastra avec précaution à côté de son chef hiérarchique et les deux hommes se serrèrent la main... Le jeune analyste avait un visage rond plein de taches de rousseur, des yeux bleus candides et un nez retroussé de gavroche.

— J'essayais de téléphoner, expliqua O'Hare.

Ron haussa les épaules, désabusé.

— Il y a longtemps que j'ai renoncé.

Le téléphone était une des hontes de l'Uruguay. Une des plus agaçantes.

La Buick démarra doucement. Machinalement. Ron se retourna pour voir si la Dodge suivait. La vieille voiture suivit poussivement dans un bruit d'engrenages martyrisés. Montevideo était un gigantesque musée roulant de l'automobile. Après trente ans d'inflation super-galopante, les voitures se vendaient au poids de l'or. Ceux qui en possédaient les gardaient jusqu'à ce qu'elles tombent en poussière. Les rues fourmillaient de Ford T cinquantenaires se traînant dignement à quarante à l'heure. Pour leur anniversaire de mariage, Ron s'était offert un coupé Cadillac bleu ciel de 1925 qui valait aux U.S.A. le prix de dix Cadillac neuves.

Le chauffeur se retourna.

— Vamos à Yi ?(2)

— Non, on prend la Rambla.

Ron passait toujours par l'interminable avenue de bord de mer. Sinueuse, défoncée et sale. Il avait été élevé en Arizona et étouffait dans cette petite ville de province ocre et décrépie, aux immeubles vieillissés avant l'âge.

Le chauffeur plongea dans une petite rue en pente pour rejoindre la Rambla serpentant le long de Montevideo jusqu'au port. L'ambassade américaine se trouvait un peu en retrait de la Rambla au milieu d'un terrain vague, en face de la Playa Ramirez. Véritable blockhaus de béton bâti sur pilotis, pratiquement sans ouverture afin de pouvoir être défendu plus facilement. Bâtie sur le modèle de celle de Saïgon...

La Buick dépassa un invraisemblable tacot qui s'écarta peureusement. Dans n'importe quel autre pays, il aurait été l'attraction d'un musée.

Un peu plus loin, une trentaine de véhicules faisaient la queue à une station d'essence Ancap.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda O'Hare.

Ron Barber secoua la tête avec découragement.

— L'essence augmente de 100 % demain. Ils essaient de l'acheter encore à l'ancien prix.

C'était ainsi depuis la fin de la guerre. L'Uruguay, qui avait été la Suisse de l'Amérique du Sud, s'enfonçait allègrement dans le sous-développement à cause du byzantinisme de sa politique intérieure. Le peso avait depuis longtemps inauguré le système du flottement. Vers le bas, avec une tendance à couler.

On augmentait les salaires de 30 % tous les six mois et cela ne suffisait pas. Les fonctionnaires ne prenaient plus leur retraite pour ne pas mourir de faim. Le poste à essence disparut du champ de vision de Barber. L'Américain était soucieux. Il s'était mis à aimer ce pays. Les Uruguayens étaient gentils, doux, inoffensifs. Si on ne matait pas les Tupamaros bientôt, ce serait l'anarchie complète. Mais si on les éliminait, le pays continuerait à s'enfoncer paisiblement dans la corruption et la misère.

Douloureux dilemme.

Que Ron Barber n'était pas là pour résoudre. Son travail, c'était de casser du Tupa.

Dennis O'Hare laissait errer son regard sur le Rio de la Plata qui défilait à gauche de la Rambla.

— On dirait qu'il est rouillé, remarqua-t-il, d'un ton déçu.

C'était une de ses grandes désillusions. Il s'était toujours imaginé un lac d'argent et ce n'était qu'une immensité limoneuse et jaunâtre. Encore une de ces escroqueries de pays sous-développé.

Ron Barber ne répondit pas. Cahoté par les trous de la Rambla, il essayait de lire un rapport insipide et menteur, le lançant sur une nouvelle piste, fausse naturellement, à la recherche de l'homme qui lui glissait entre les doigts depuis six mois.

« LIBERTAD ». Le chef des Tupamaros. Ce pseudonyme, c'était tout ce que Ron Barber connaissait de lui. En dépit des « présomptions » régulièrement erronées des Uruguayens. Un hurlement de pneus martyrisés le fit sursauter.

La Dodge aux pneus rigoureusement lisses était en train de sortir du virage, derrière eux... Cette garde voyante de pistoleros à l'efficacité douteuse exaspérait Ron Barber. Elle n'était évidemment justifiée, en aucune façon par son titre de « Conseiller » auprès de la police uruguayenne.

Ce n'était pas en s'affichant de cette façon qu'il remonterait jusqu'au mystérieux Libertad. On disait en ville que c'était un membre éminent de la « Rostra », de l'oligarchie uruguayenne. Mais personne ne savait qui.

Ron Barber referma son dossier. Il finirait bien par découvrir qui était Libertad.

Et ce serait la fin des Tupamaros...

Dennis O'Hare se gratta la gorge discrètement. Ron Barber l'intimidait. On murmurait tant de choses sur le géant taciturne et placide.

— On va encore crever de chaleur, remarqua-t-il.

On était fin décembre – en plein été – et, à leur gauche, la Playa Pocitos, – le « petit Copacabana », disaient les Uruguayens, complexés par leur puissant voisin du nord – grouillait déjà de monde.

Des cochillas – vieux tacots – étaient garées en épi, au milieu de la Rambla. La Dodge se traînait cent mètres derrière la Buick. La grande joie du chauffeur de Ron Barber était de semer ses collègues.

Il freina brusquement avec un juron. Une demi-douzaine de religieuses venaient de s'engager sur une « zébras », passage pour piétons peint sur la chaussée, respecté presque maladivement par les chauffeurs uruguayens. Les piétons passaient d'ailleurs leur temps à abuser de cette prérogative, se jetant froidement sous les roues des voitures.

De temps à autre, une cochilla sans frein en chargeait une grappe sur son capot...

Sans se presser, les religieuses défilèrent devant le capot de la Buick.

— C'est un vrai pensionnat, remarqua Dennis O'Hare.

Ron Barber ne leva même pas la tête. La religion ne l'intéressait pas. Et il s'était replongé dans le dossier « Libertad ». Soudain, la dernière religieuse tourna la tête vers la Buick, se détacha du groupe et vint droit vers la voiture. Le jeune analyste aperçut un visage volontaire, mais gracieux, de grands yeux noirs sous la coiffe, une bouche sensuelle. « Bon sang, qu'elle est belle, se dit-il. Quel dommage qu'elle soit sous ce foutu uniforme... »

À ce moment, le hurlement d'un coup de frein fit tourner la tête aux deux Américains.

Un carrosse décapotable des années trente venait de déboîter de son stationnement en épi, sous le nez de la Dodge de protection. Trente mètres derrière eux. Le chauffeur, ayant calé, était descendu de son véhicule et essayait de le remettre en marche à la manivelle.

Avec un sourire d'excuse pour les policiers blasés. Ceux-ci somnolaient, abrutis par le soleil déjà brûlant.

La religieuse longea la Buick et, au moment où le chauffeur engageait une vitesse, frappa un coup léger à la glace de la portière arrière gauche.

Elle souriait.

Ron Barber sursauta, leva la tête et plaqua un sourire mécanique sur son visage. Après une infime hésitation, il manœuvra la commande électrique de la glace.

— Une seconde, dit-il au chauffeur.

Une des règles absolues des agents de la C.I.A. opérant à l'étranger était de tenter de se concilier la population locale.

La jolie religieuse pencha son visage énergique à l'intérieur de la voiture et demanda d'une voix mélodieuse :

— Pouvez-vous me déposer au couvent des dominicaines, calle General Rivera ?

Comme tous les Uruguayens, elle prononçait « caje ». Ron Barber s'excusa d'un sourire.

— C'est une voiture officielle, Miss. Je regrette.

La dominicaine ne bougea pas. Comme si elle n'avait pas compris. Dennis O'Hare réalisa soudain que ses yeux étaient étrangement fixes. Comme si elle avait fumé de la marijuana.

Il n'eut pas le temps de creuser cette étonnante hypothèse. Dans un envol de manche un objet métallique surgit du tissu bleu et gris. Un « 38 » Smith et Wesson « Terrier » à cinq coups et canon de deux pouces. Le chien relevé, braqué sur la tempe de Ron Barber, à quelques centimètres de sa peau. Le sourire s'était effacé sur le beau visage de la dominicaine. Elle avança encore le bras pour que l'acier du canon touche la peau de l'Américain et dit en anglais d'une voix dure :

— Ne bougez pas, ne criez pas, ou je vous tue.

Ron Barber n'en croyait pas ses yeux. Il se tortilla cherchant à attraper le « cobra » accroché à sa hanche et s'arrêta immédiatement sous la pression du « 38 ». Comme dans un rêve il voyait les véhicules défiler, de l'autre côté de la Rambla, des gens à la terrasse d'une « churrasqueria ». La Dodge des policiers était toujours bloquée derrière le tacot en panne. Les autres religieuses avaient disparu.

C'était un cauchemar. Irréel. Figé.

Puis tout se mit en route d'un coup. Le chauffeur se retourna, vit le pistolet, jura abominablement. Lâchant son volant, il plongea vers le plancher où était posée sa mitraillette. Il n'eut pas le temps de l'atteindre. Sa portière s'ouvrit brutalement sur un jeune homme en polo, le bras armé d'un automatique noir. Il y eut une détonation sèche, et le chauffeur s'effondra sur son volant, une balle dans la nuque. Immédiatement, le tueur fit basculer le corps sur la chaussée, le traîna entre les voitures à l'arrêt, bondit sur le siège et braqua sur les deux Américains son arme.

— Silencio, intima-t-il.

Aussitôt la jolie religieuse retira son bras, ouvrit la portière et s'installa presque sur les genoux de Ron Barber. Dès qu'elle fut à l'intérieur, minuscule à côté du gigantesque Américain, elle ressortit son « Terrier ».

— Vamos, Ramon, dit-elle.

Le jeune homme au polo empoigna le volant et passa une vitesse. La Buick fit un bond en avant. L'attaque n'avait pas duré une minute. Paralysé par la peur et la surprise, Dennis O'Hare réalisa soudain qu'on était en train de les kidnapper, en plein jour, en plein Montevideo. Il tourna la tête et se heurta au visage impitoyable de la jeune dominicaine.

* *

*

José, le chauffeur des policiers, contemplait d'un œil bovin le conducteur du tacot en panne s'escrimer sur sa manivelle. D'un œil distrait, il vit passer près de lui quelques dominicaines qui s'éloignaient d'un pas rapide sur la Rambla. La cochilla lui cachait la Buick. Enfin le vieux moteur toussa, dans un vacarme effroyable. Aussitôt le conducteur sauta dans sa machine, sourit aux policiers et démarra, traversant la Rambla pour repartir en sens inverse.

La Buick démarrait, les « zébras » dégagées. L'embrayage patina, et la vieille Dodge cabossée repartit, accélérant pour rattraper la Buick. Juste avant les « zébras », José aperçut un corps étendu entre les voitures à l'arrêt. Avec le polo vert du chauffeur de la Buick.

Il freina si brutalement qu'il cala, regarda la Buick qui s'éloignait et sauta hors de la Dodge.

— Hijo de puta !

Il se précipita vers le corps étendu sur le dos, vit les yeux fixes, le sang qui coulait d'une narine. Le chauffeur ne respirait plus.

José se sentit submergé par la panique. La Buick venait de disparaître dans le virage de la piscine municipale. Conduite par qui ?

Les pétarades du tacot en panne l'avaient empêché d'entendre le coup de feu qui avait tué le chauffeur de la Buick.

Il fallait coûte que coûte la rattraper. José, les yeux fous, bondit jusqu'à la Dodge.

— Manuel, cria-t-il, sors et reste là.

On ne laissait pas un cadavre tout seul. José avait des sueurs froides en pensant à la réaction de Ricardo Toledo, le chef de la lutte anti-Tupamaros. Il passa la première, les dents serrées. La Dodge fit un bond en avant.

La Buick avait cinq cents mètres d'avance. Et elle pouvait tourner ensuite à droite dans les dizaines d'avenues qui partaient de la Rambla vers le centre. José avait une chance sur mille de la rejoindre.

* *

*

Un silence de mort régnait dans la Buick qui venait de tourner dans le boulevard Artigas, large avenue résidentielle à deux voies qui montait vers le nord de Montevideo. La religieuse tenait son « 38 » d'une main toujours aussi ferme, braqué sur le ventre de Ron Barber. Le pistolet de ce dernier gisait sur le plancher de la voiture. Personne ne semblait les poursuivre.

Ron Barber avala sa salive. Ivre de fureur et d'impuissance. Quelle avanie vis-à-vis des Uruguayens !

— Ce que vous faites est idiot, se força-t-il à dire. Vous n'irez pas loin.

La fille ne répondit même pas. Un autobus déboîtait et le tueur dut ralentir, puis stopper. Tous les bus de la C.A.S.C.E. étaient horriblement cabossés comme s'ils passaient leurs nuits au dépôt à se battre entre eux...

Dennis O'Hare sentit les battements de son cœur s'accélérer. À cause de la masse de Ron Barber, il ne voyait presque pas la religieuse. Mais elle ne pouvait pas l'apercevoir non plus. Tout doucement, il appuya sur la poignée de la porte. Au moment où la Buick redémarrait, il donna un coup d'épaule et bascula à l'extérieur, sans même regarder derrière lui.

Il y eut un choc violent à son épaule, une douleur aiguë dans sa cheville, et il se releva à quatre pattes.

La Buick avait stoppé à cinq mètres devant lui. Il essaya de s'éloigner. Dans le choc, il avait perdu sa chaussure gauche. Des gens s'arrêtèrent sur le trottoir. Il les appela sans réaliser que sa voix était couverte par le grondement de la circulation. Sa cheville lui faisait un mal atroce.

— Help, hurla-t-il, revenant automatiquement à l'anglais.

La Buick fit une brusque marche arrière, revenant à sa hauteur. Il voulut fuir, tomba sur les genoux, parvint au milieu de la chaussée, titubant au milieu des voitures qui passaient.

Il y eut une explosion sèche derrière lui et il éprouva une douleur vive au côté gauche. Une autre explosion, et il eut l'impression que sa poitrine se déchirait.

Sa bouche était ouverte pour crier, mais aucun son ne sortait. Plié en deux, immobile au milieu du boulevard Artigas, il s'affaissa, du sang plein la bouche, et se dit qu'il était en train de mourir. Une voiture freina à mort pour l'éviter mais passa quand même sur son bras. L'atroce douleur de l'os brisé effaça le reste. Il vomit un hurlement dans un flot de sang et resta étendu sous le soleil aveuglant. Comme dans un rêve, il entendit le rugissement du moteur de la Buick qui démarrait. Avant de s'évanouir, il ressentit une sensation de colle à l'endroit où les balles l'avaient touché.

Ron Barber était blême. La jeune dominicaine venait de tirer dans le dos de Dennis O'Hare avec le sang-froid d'un chasseur au tir aux pigeons. Les explosions avaient douloureusement fait vibrer les tympans de l'Américain, l'âcre odeur de la cordite emplissait la Buick. Au milieu du boulevard, l'analyste titubait, deux larges taches de sang sur sa chemise blanche.

La Buick démarra brutalement, collant Barber au siège. Il restait encore trois balles dans le barillet du « 38 » et l'arme était braquée sur son ventre. Froidement, son visage carré encore crispé par la détermination, la dominicaine avertit :

— Ne faites pas comme lui, sinon, il vous arrivera la même chose.

En dépit de sa jeunesse et de ce qu'elle venait de faire, elle semblait avoir gardé tout son sang-froid.

Ron Barber gardait les mains à plat sur ses genoux. La silhouette titubante du jeune analyste dansait encore devant ses yeux.

— Vous l'avez tué, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de contrôler. Il n'était même pas armé.

Les muscles des mâchoires de la religieuse saillirent sous la peau mate, durcissant encore son expression.

— Tant pis pour lui, il a payé pour tous nos compagnons que vous avez torturés et tués à la Jefatura.

La voix était glaciale, sans la moindre trace d'émotion. Ron Barber réalisa qu'il était vraiment face à face avec une de ces rebelles qu'il traquait. Il serra les lèvres sans répondre, essayant de repérer la route qu'ils suivaient. Ils avaient quitté le boulevard Artigas et filaient vers le centre, par une des rues qui se ressemblaient toutes. Sans aucun espoir d'être rattrapé. Il pensa soudain à Maureen, et essaya de chasser son image de son esprit.

La Buick tourna à gauche dans une rue en pente parallèle au boulevard Artigas, ralentit. Un garage était ouvert. Elle s'y engouffra. Aussitôt quelqu'un tira le rideau métallique derrière eux et l'obscurité fut totale.

C'était une particularité de Montevideo. Beaucoup de prostituées travaillaient de concert avec un chauffeur de taxi. Pour une passe rapide, elles chargeaient le client jusqu'au garage de la voiture et officiaient soit à l'intérieur, soit sur un matelas posé à même le sol. C'était moins cher et plus discret qu'une chambre d'hôtel. Ron Barber lui-même s'était laissé un jour tenter par une très jeune créature rencontrée à la sortie du vieux Casino de Carrasco. Au temps où

Maureen était encore aux U.S.A.

Elle était venue à bout de son désir avec une habileté dont il se souvenait encore. De toutes ses forces, il se raccrocha à ce souvenir agréable. Une ampoule nue s'alluma. Le canon du « 38 » s'enfonça dans la graisse au-dessus de son foie.

— Sortez, fit la dominicaine.

Cette fois-ci son séjour dans le garage allait être beaucoup moins agréable.

* *

*

Un gamin arriva en courant de la pharmacie, portant de l'aramine pour une injection intraveineuse. Le vieux médecin agenouillé près de Dennis O'Hare prépara aussitôt sa seringue. La tension du blessé n'était plus que de 6. À chaque respiration, un affreux gargouillis sortait de sa blessure. La balle entrée dans le dos était sortie en dessous des mamelons, ratant l'artère pulmonaire. Le jeune Américain avait les lèvres pincées, le teint livide.

José et d'autres policiers l'entouraient. Par hasard, la Dodge avait pris le boulevard Artigas et était tombée sur le jeune Américain. Bien entendu, la Buick s'était volatilisée depuis longtemps. Un camion plein de soldats de la « Fuerza cojuda » – spécialiste de la lutte anti-tupas – stoppa et les soldats sautèrent du véhicule, barrant à tout hasard le boulevard, maladroits et inquiets. José, qui n'avait pas de radio dans la Dodge, avait été donner l'alerte d'un café voisin. Ricardo Toledo en personne arrivait. Paniqué. Sans parler de l'ambassadeur américain.

La sirène d'une ambulance pousrive se rapprochait.

José se pencha sur le médecin.

— Comment va-t-il ?

Le praticien eut une moue inquiète.

— L'aramine va faire remonter sa tension. Ensuite on verra. Ça dépend des vaisseaux que la balle a touchés.

Heureusement, l'hôpital Firmin Ferreira se trouvait à cinq minutes. José, agacé et fou de rage, écarta les badauds, rappelant sèchement un policier qui discutait avec un groupe de filles.

En s'éloignant vers sa voiture, il entendit une femme dire d'un ton effrayé :

— « Ils » ont enlevé le chef des espions américains...

CHAPITRE II

Dennis O'Hare disparaissait sous les tubes de plastique. Un goutte-à-goutte était enfoncé dans chacun de ses bras, pour la perfusion et la transfusion. Un tube s'enfonçait dans sa gorge, relié à une machine respiratoire. Il était couché sur le dos, les yeux fermés, très pâle. Une paroi vitrée étanche isolait totalement la chambre aseptique du sas où se pressaient les visiteurs. Winston Mc Guire, l'ambassadeur des États-Unis, se pencha à l'oreille de Malko.

— Il a subi l'ablation de la rate, mais on n'a pu encore ouvrir sa cage thoracique. Pourtant, il paraît qu'on le sauvera. La balle a frôlé l'artère pulmonaire.

Les yeux dorés de Malko étaient striés de filaments verts. Le spectacle d'un être jeune en danger de mort lui serrait toujours le cœur. Et la fatigue des vingt-six heures de Jet pour venir de Vienne commençait à peser sur ses épaules, il avait quand même eu le temps de passer un impeccable costume d'alpaga noir et de changer de chemise avant de se rendre à l'hôpital. Le couloir menant à la chambre du jeune Américain grouillait de policiers de la Jefatura. Malko contempla les traits cireux du jeune Américain.

— Il a révélé quelque chose d'intéressant ?

L'ambassadeur secoua la tête. Avec ses cheveux gris, ses lunettes à monture métallique, son visage rond et un peu mou, il avait l'air d'un petit fonctionnaire. Dépassé par la situation.

— Quelques mots. Il a parlé d'une religieuse, une dominicaine, croit-il, très jeune et plutôt belle. Il pourrait la reconnaître. C'est elle qui a tiré sur lui. Sûrement un déguisement.

Un homme vêtu d'un costume clair s'approcha d'eux, l'air important. Mince, nerveux, osseux, le visage barré d'une fine moustache. L'ambassadeur fit les présentations :

— Le señor Ricardo Toledo, chef de la Guardia Metropolitana chargée de la lutte anti-Tupamaros. Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge.

L'Uruguayen sembla surpris à l'annonce du titre de Malko. L'ambassadeur précisa aussitôt à voix basse.

— Le prince Malko vient d'arriver ici sur la demande de Washington. Il est « consultant » auprès du State Department. Il a tous pouvoirs pour essayer de retrouver Ron Barber...

Malko conserva une impassibilité à peine teintée d'ironie. Consultant en mort subite, la plupart du temps.

Le policier uruguayen fixa Malko d'un œil soupçonneux, puis

ramena en arrière une mèche qui lui tombait sur l'œil.

— Nous allons le retrouver, affirma-t-il sèchement. C'est une question d'heures maintenant.

Il y avait trois jours que les Tupamaros avaient enlevé le chef de la C.I.A... Et, à part un de leurs communiqués, envoyé à tous les journaux de Montevideo, on n'en savait pas plus...

Entre ce policier nerveux et trop sûr de lui et les pistoleros en lunettes noires, complets étriqués et chaussures pointues, Ron Barber était mal parti. L'ambassadeur attira Malko à part, avec un sourire d'excuse pour l'Uruguayen.

— Il faut absolument que vous preniez l'affaire en main, dit-il à mi-voix. Le State Department veut récupérer Ron Barber vivant.

— Vous croyez qu'il l'est toujours ? interrogea Malko. Plein de scepticisme.

L'Ambassadeur hocha la tête affirmativement.

— Je le crois. Ils n'oseront pas tuer un fonctionnaire étranger. Bien sûr il conseillait la police. Mais pour des tâches uniquement administratives.

Malko étouffa discrètement un bâillement. Il n'en pouvait plus. Le message de la Central Intelligence Agency l'avait surpris en plein week-end de détente dans son château de Liezen. Dieu merci, les quelques amis sûrs qui se trouvaient là n'avaient pas été surpris de voir un hélicoptère de l'armée U.S. se poser dans la cour d'honneur du château. Ceux-là savaient que Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge, comte du St-Empire Romain, chevalier de droit de l'Aigle Noir, chevalier de l'Ordre des Séraphins Landgrave de Kletgaus et chevalier de l'Ordre de Malte, était également barbouze hors cadre à la Central Intelligence Agency.

Qui lui versait des ponts d'or qu'il devait régulièrement aller chercher en enfer.

Le château de Liezen était insatiable. Dans un moment de lucidité, Malko avait calculé qu'il y avait englouti un million et demi de dollars. En pierres, en toitures, chauffages et autres babioles vulgaires et subalternes. Mais coûteuses.

En voyant l'hélicoptère, la fiancée de Malko – la tendre et volcanique Alexandra – avait laissé tomber, glaciale :

— Me voilà de nouveau veuve pour un moment. En attendant que cela soit pour de bon !

Toujours le mot pour rire. Malko s'était contenté de lui baiser la main. De toute façon, il adorait le noir. Et savait depuis quelques heures déjà qu'il partait pour l'Uruguay.

La Central Intelligence Agency ne laissait pas tomber un agent de l'importance de Ron Barber. Elle paierait pour le récupérer.

N'importe quel prix.

Pour affronter les Tupamaros, un homme comme le prince Malko était plus indiqué qu'un diplomate de carrière ou qu'une barbouze de qualité courante. Bien que dans ce couloir d'hôpital, entre les fonctionnaires subalternes de la C.I.A. et les policiers uruguayens, Malko se sentît singulièrement désarmé.

— Avez-vous une suggestion ? demanda-t-il à l'ambassadeur. J'ai peu de relations à Montevideo...

Le diplomate se renfroigna, soudain mal à l'aise.

— Hélas, non. Nous n'avons aucun contact avec les Tupamaros. Ils n'ont pas réclamé de rançon. Je ne comprends pas la raison de cet enlèvement. Je ne suivais pas de très près le travail de M. Barber. Je ne sais rien de ses contacts. Il faudrait parler à sa femme. Les policiers de la Jefatura paraissent ne rien savoir d'utile.

Deux fonctionnaires de l'ambassade saluèrent le diplomate.

Malko était impressionné par le désarroi de tous ceux qui se trouvaient là. L'enlèvement du chef de la C.I.A. de Montevideo avait visiblement pris tout le monde par surprise. Américains et Uruguayens.

Un flash explosa derrière la porte vitrée fermant le couloir. Une douzaine de journalistes attendaient derrière. Aussitôt, des pistoleros maigres et hargneux se précipitèrent, éructant des injures, repoussant les journalistes au milieu d'une furieuse bousculade, sous les exhortations de Ricardo Toledo, une mèche dans l'œil. Lorsque le passage fut libre, l'Uruguayen se tourna vers Malko et l'ambassadeur.

— Adelante.

Malko ne broncha pas.

— Je voudrais parler à ces journalistes, dit-il. Qu'on les fasse entrer.

Ricardo Toledo le fixa comme s'il venait de prononcer une obscénité. Pourtant son espagnol était parfait. C'était une des nombreuses langues que sa prodigieuse mémoire lui permettait de retenir. Le chef de la Métro hésita, ramena nerveusement ses cheveux en arrière, puis jeta un ordre bref aux pistoleros.

Les journalistes, silencieux et étonnés, s'avancèrent, face aux deux étrangers. Malko leur adressa un sourire.

— Mon nom est le Prince Linge, dit-il. Je viens d'arriver à Montevideo. Le gouvernement américain m'a demandé de tout mettre en œuvre pour retrouver Mr. Barber vivant. En conséquence, j'offre une prime de un million de pesos à qui me permettra d'arriver jusqu'à lui. J'habite au Victoria-Plaza. J'ajoute que si ceux qui l'ont enlevé acceptent de le rendre sain et sauf, je ne tenterai rien contre eux. C'est

tout.

Il se tut. Un silence glacial succéda à ses paroles. Les journalistes refluèrent, sans lui poser une seule question. Quelques flashes crépitèrent comme par acquis de conscience. Ricardo Toledo s'était précipité sur l'ambassadeur et postillonnait à voix basse. Le diplomate s'approcha de Malko, visiblement contrarié.

— Il paraît que vous ne deviez pas faire cette offre, expliqua-t-il. Aucun journal ne pourra l'imprimer. Le gouvernement ne veut pas capituler devant les Tupas. En plus, ils risquent de chercher à vous enlever aussi. La police va être obligée de vous protéger.

Malko esquissa un sourire las.

— S'ils sont aussi efficaces que pour Ron Barber... Même si les journaux sont censurés, je suis sûr que tout Montevideo saura dans deux heures ce que j'ai dit. Si les Tupas sont aussi forts qu'on le dit... Puisque je ne puis aller à eux, c'est eux qui viendront à moi...

L'ambassadeur semblait plongé dans un abîme de perplexité.

— Vous n'allez pas avoir la tâche facile.

Malko soupira :

— On ne me paie, hélas ! jamais, pour des tâches faciles.

Les derniers journalistes avaient disparu. Important et sous pression, Ricardo Toledo s'approcha de Malko.

— Señor, dit-il avec emphase, je suis responsable de votre sécurité. Je dois...

Malko l'interrompt. Un peu froidement.

— Merci de votre sollicitude, mais deux de mes adjoints seront ici dans quelques minutes. Je pense qu'ils veilleront très bien sur moi. Je suis néanmoins ravi et rassuré de la protection que vous m'accordez...

Le chef de la Métro regarda Malko, cherchant l'ironie, puis décida de passer la main.

Malko se dit qu'avant d'aller prendre un bain, la conscience professionnelle imposait une visite chez Mme Barber.

Il se sentait à peu près aussi frais qu'un somnambule.

* *

*

Chris Jones regarda le Rio de la Plata d'un air dégoûté.

— On dirait la piscine d'un Texan un peu riche, fit-il.

Milton Brabeck, qui essayait de ne pas s'endormir sur l'autre accoudoir de la Cadillac de l'ambassade, entrouvrit un œil torve.

— Je voudrais être mort pour pouvoir dormir, gémit-il.

— Tu ne devrais pas dire cela, objecta sérieusement Chris Jones. Il y a trop de gens qui t'en veulent. Ils pourraient t'entendre...

Milton s'en moquait. Il rêvait à un lit comme un chien rêve à un os.

Dix-neuf heures de vol depuis Washington. Et, à eux, la C.I.A. ne payait pas de première classe... Bien que Chris Jones et Milton Brabeck soient parmi les « gorilles » les plus efficaces de la « Company ». Jadis, ils avaient sauvé la vie de Malko à Istanbul. Depuis, ils s'étaient retrouvés au cours de différentes missions. Lui évitant parfois de recourir lui-même à des méthodes violentes qu'il détestait...

À eux deux, Chris et Milton avaient la capacité de réflexion d'un canari adulte et la puissance de feu d'un petit porte-avions... Avec leurs complets gris clair, leurs cravates de soie imprimée, leurs chapeaux, leurs yeux bleu-gris et leur sourire pas rassurant, les deux Américains avaient l'air de ce qu'ils étaient : des tueurs froids, lucides et bien entraînés. Ils éprouvaient pour Malko un mélange d'admiration envieuse et de réprobation, due à ses incartades amoureuses pendant les heures de travail. Que l'argent des contribuables américains serve à financer des contre-révolutions, c'était parfait. Mais pas à encourager les exploits d'un Don Juan titré.

La Cadillac de l'ambassade suivait la triste Avenida Italia. Chris bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Ça a l'air d'un sale bled, remarqua-t-il.

Il adorait les voyages à condition de ne pas s'éloigner de plus de 500 miles de Kansas City. New York, c'était déjà l'étranger.

À coups de klaxon, la grosse voiture se frayait un passage, se faufilant entre des autobus datant de l'âge de pierre. Elle stoppa enfin dans la cour de l'hôpital Ferreira, à côté d'une autre Cadillac semblable, portant le fanion de l'ambassadeur. Les deux gorilles descendirent, examinant la façade ocre d'un air méfiant. Milton suivit des yeux une vieille femme qui traversait la cour.

— On doit entrer avec un rhume de cerveau et sortir avec la lèpre, fit-il à mi-voix.

Chris Jones s'étirait. Le chauffeur le contempla, médusé. De loin, il avait l'air d'un étudiant dégingandé. De plus près on s'apercevait qu'il avait les avant-bras comme des jambons de Virginie et qu'il représentait deux cent cinquante livres de muscles, au bas mot.

Une porte de l'hôpital s'ouvrit et l'ambassadeur apparut, accompagné de Malko. Rassurés par cette silhouette familière, les deux Américains se précipitèrent. Chris serra la main de Malko en lui broyant plusieurs petits os.

* *

*

Le calme de la calle Mar Antartico était artificiel. Tout le long du trottoir, des voitures pleines d'hommes attendaient. Policiers ou

journalistes. Les volets de la villa de Ron Barber étaient clos. Un petit groupe de journalistes stationnaient sur le trottoir. À tout hasard.

Malko émergea de la Cadillac noire, monta le perron rapidement et sonna deux coups. Chris et Milton avaient repris leur sieste dans la voiture. Chez Ron Barber, Malko ne risquait rien.

La porte de la villa s'ouvrit sur une grande jeune femme brune, aux cheveux réunis en catogan, qui serrait un mouchoir dans sa main droite. Ni jolie, ni laide, avec un visage un peu plat, mais un long corps élancé, moulé par un léger chemisier et un blue-jeans. Elle avait les yeux rouges, l'air épuisé. Elle esquissa un pâle sourire à l'adresse de Malko, s'effaça pour le laisser entrer. L'ambassadeur venait de la prévenir par téléphone.

— Merci d'être venu, dit-elle. J'espère que vous sauverez Ron.

— Je suis à Montevideo pour cela, dit-il. La « Company » m'a demandé de tenter l'impossible.

Un téléphone sonna quelque part dans la maison. Maureen Barber se précipita dans l'escalier. Malko l'entendit répondre, puis raccrocher. Elle redescendit.

— C'était seulement la police, dit-elle d'une voix lasse. Ils prétendent qu'ils ont une piste. On a retrouvé la voiture sur la route de Punta del Este. Brûlée. Il n'y a pas de trace de sang. Mais je suis sûre que Ron est toujours à Montevideo. Ils n'auraient jamais pris le risque de le sortir de la ville.

C'est ce que Malko pensait. Elle le précéda dans un petit living-room banal, s'assit en face de lui dans un fauteuil.

— Savez-vous quelque chose qui pourrait m'aider ? demanda-t-il.

Mme Barber secoua la tête.

— Je ferais n'importe quoi pour Ron, dit-elle. N'importe quoi. Mais je ne sais pas grand-chose de son travail. Il ne me disait rien. Je savais seulement qu'il était conseiller à la Jefatura. Que c'était un travail de routine, rien de dangereux.

C'était toujours dangereux de travailler pour la C.I.A. Malko en savait quelque chose. Les gens de la Jefatura ne pouvaient pas l'aider.

— En dehors de la Jefatura, demanda-t-il, vous ne voyez personne qui...

Maureen Barber hésita.

— Il voyait très souvent Juan Etchepare, le consul du Paraguay.

— Pourquoi ?

Elle baissa les yeux, gênée.

— Je ne sais pas exactement. Je... je ne l'aime pas beaucoup. Je crois qu'il donnait des renseignements politiques à Ron.

Malko sortit un Parker en or.

— Où habite-t-il ?

— À Carrasco. Près du Country Club. Camino Belanger, une grande

villa avec un très beau jardin.

Malko notait. Il se leva. Mme Barber ne lui apprendrait rien de plus.

— Je vous préviendrai, promit-il, dès que je saurai quelque chose.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte, lui serra la main longuement. Malko avait pitié de son angoisse, de ses yeux marron bordés de larmes.

Il dégringola le perron, regagna la Cadillac. Les deux gorilles sursautèrent au bruit de la portière.

— Alors ? demanda Chris Jones.

— Nous avons une autre visite, annonça Malko.

L'œil de Milton Brabeck brilla avec une méchanceté gourmande.

— Une ordure ?

Il jouait avec une balle de 45 Magnum capable de couper un éléphant en deux.

— Pas nécessairement, dit Malko. C'est le consul du Paraguay !

Il donna l'adresse au chauffeur. La longue voiture noire glissa silencieusement le long du trottoir.

— Tiens, j'ai toujours cru que le Paraguay, c'était une maladie, remarqua Milton. Comme le choléra ou la malaria.

Ils filèrent jusqu'à Carrasco par la Rambla, tournèrent devant le Casino pour s'enfoncer dans un dédale d'avenues calmes bordées d'arbres. Ils trouvèrent facilement le Country Club. À côté, il y avait une grande villa basse, abritée derrière une pelouse et une haie. Les gros pneus de la Cadillac firent crisser le gravier. Ils stoppèrent devant une lourde porte de bois sombre.

Chris Jones était déjà à terre. Milton et Malko le rejoignirent. La villa était silencieuse. Comme abandonnée. Le jardin continuait derrière. Tout respirait le luxe. Le gazon impeccable, la pierre de taille, le lierre soigneusement taillé.

Malko sonna.

Sans résultat. Il resonna.

Toujours pas la moindre réaction. Il devait pourtant y avoir au moins des domestiques... Une fenêtre s'ouvrit soudain violemment, sans que l'on voie personne.

Chris Jones fit un bond en arrière, son 38 au canon de six pouces instantanément au poing. Milton était déjà abrité derrière la Cadillac, un énorme colt « 45 » magnum braqué sur la fenêtre.

Pas craintifs, mais prudents...

Malko aperçut entre les rideaux ce qui lui sembla être le canon d'une mitraillette. Encore quelques secondes et c'était le massacre.

CHAPITRE III

— Le Señor Juan Etchepare ? cria Malko.

En restant bien en vue.

— Qui êtes-vous ? demanda de l'intérieur une voix rocailleuse.

— Embajada de Los Estados Unidos, répliqua Malko en détachant bien ses mots.

Un homme s'encadra dans la fenêtre. Replet, presque chauve, une moustache tombante, et une vieille mitraillette Thomson coincée dans la saignée du bras droit.

La vue de la Cadillac immatriculée C.D. et les cheveux blonds de Malko semblèrent le rassurer. La mitraillette s'abaissa.

— Va ouvrir, Angel, cria le pistolero.

Aussitôt, les verrous tournèrent et la porte s'entrouvrit sur un crâne dégarni et des dents de lapin proéminentes. Le second pistolero était horriblement maigre, beaucoup plus jeune, et serrait un colt 45 automatique nickelé dans ses doigts osseux. Il dévisagea Malko et les deux gorilles avec méfiance.

— Je suis un ami de Ron Barber, dit Malko, et j'appartiens à l'ambassade américaine.

Le visage de l'affreux se transfigura instantanément.

Le colt disparut, le battant s'écarta. Dans un déluge de courtoisie très hispanique, Angel fit entrer les trois hommes, déplorant un malentendu qui aurait pu se terminer tragiquement.

Il ne croyait pas si bien dire. La spécialité des deux gorilles de la C.I.A., c'était plutôt l'anéantissement.

Le grand living-room plein de canapés et de tables basses donnait sur le jardin, derrière la villa, par une énorme baie vitrée. Il était prolongé par une véranda couverte.

Le pistolero à la mitraillette apparut, escorté d'une très jeune femme au visage tout en longueur, légèrement asymétrique avec des yeux très enfoncés, de longs cheveux noirs et un torse trop étroit pour les hanches généreuses. Comme pour racheter ses imperfections physiques, elle portait une jupe ultracourte qui dévoilait des cuisses grassouillettes moulées par des collants noirs d'une agressive vulgarité. Elle s'avança, la main tendue vers Malko.

— Je suis Laura Iglesia, la secrétaire de Juan Etchepare.

Sa poignée de main était franche. Un peu trop prolongée. Une sensualité animale se dégageait de son corps mal proportionné. Malko expliqua qui il était, exprimant son désir de voir le Señor Etchepare, si c'était possible bien entendu...

— Como no !⁽³⁾

Dès qu'on avait prononcé le nom de Ron Barber, Laura Iglesia était devenue beaucoup plus chaleureuse. Après avoir installé Malko et les gorilles, elle disparut par une autre porte. Les deux pistoleros avaient discrètement été s'installer dans des hamacs sous la véranda, avec leur artillerie.

La porte se rouvrit. Laura annonça, avec une pointe d'emphase :

— Son Excellence Juan Etchepare.

Par la porte entrouverte, Malko eut le temps de voir une chambre avec une épaisse moquette rouge et une grande glace latérale où se reflétait en partie un lit rond recouvert d'une couverture de guanaco.

Puis, Juan Etchepare s'encadra dans le battant. Il n'avait pas du tout l'air d'un Sud-Américain avec son visage anguleux, son grand nez, ses lunettes carrées à monture d'écaille, et sa silhouette plutôt maigre. Il portait une chemise à manches courtes et un pantalon sport. Il tenait à la main un Nikon qu'il posa sur un guéridon. S'avançant vers Malko, il lui tendit la main.

— Señor...

— Prince Malko Linge.

Un chat siamois leur passa entre les jambes. En peu de mots, Malko expliqua qui il était. Déclenchant un soulagement visible à l'œil nu sur le visage du consul du Paraguay. Celui-ci s'installa avec Malko sur un grand canapé en L.

— Ces Tupamaros sont des bandits, proclama-t-il, l'œil velouté et le geste emphatique. Des assassins, des criminels. D'ailleurs ils m'ont menacé aussi. (Il s'extirpa un sourire contraint.) Une condamnation à mort, par le Tribunal du Peuple.

Laura Iglesia, les jambes croisées aussi haut que le permettait sa mini, eut un ricanement méprisant. Elle ne semblait pas porter les Tupamaros dans son cœur...

— Ils s'attaquent même aux diplomates ? demanda Malko.

Le consul du Paraguay secoua tristement la tête.

— Ces bandits ne respectent rien, Señor.

Quelque chose sonnait faux dans le ton de sa voix. Malko sentait que le Paraguayen ne lui disait pas toute la vérité...

— Les rebelles vous en veulent parce que vous êtes un ami de Ron Barber ?

— C'est cela, sûrement cela, approuva Juan Etchepare.

Visiblement peu enclin à prolonger la discussion. Il paraissait de plus en plus nerveux, jetant de fréquents coups d'œil en direction de la porte de la chambre.

— Vous étiez au courant des activités de Ron Barber ? demanda Malko.

Le visage du Paraguayen se figea. Il croisa le regard bleu et froid de Chris Jones, revint aux yeux dorés qui le fixaient. S'essuya le front machinalement. Vraiment pas à l'aise.

— Que voulez-vous dire ?

Sa voix s'était comme cassée.

— Je veux dire, répliqua calmement Malko que Ron Barber n'a sûrement pas été envoyé par la Central Intelligence Agency dans ce pays pour seulement conseiller la police à Montevideo.

— Vraiment ? fit Juan Etchepare d'une voix étranglée.

Il fixait la porte de la chambre. Malko tourna la tête et vit qu'elle venait de s'ouvrir.

Il eut le souffle coupé par la silhouette qui en surgissait : une femme, portant un chapeau et une épaisse voilette qui lui dissimulait le visage. Un manteau de shantung épais noir couvrait son corps élancé, s'arrêtant au-dessus du genou. De longs bas fumés superfinis et des chaussures vernies à talons aiguilles avec une petite bride faisant ressortir le galbe de la jambe et la minceur de la cheville. Une véritable rétrospective de la bourgeoise 1930... L'inconnue s'avança timidement dans la pièce. Pétrifiés par cette apparition insolite, les gorilles s'arrêtèrent de respirer. Malko et Juan Etchepare se levèrent automatiquement. Le consul du Paraguay sourit mécaniquement, présenta Malko et bredouilla :

— Dona Maria-Isabel Corso.

Malko s'inclina sur une longue main fine et parfumée. Puis son regard remonta jusqu'au collier de perles enserrant le cou aristocratique, à la bouche sensuelle irréallement bien dessinée, aux immenses yeux noirs en amande qu'on devinait sous le tulle.

Dona Maria-Isabel Corso était superbe. Autant qu'étrangement vêtue. Son regard s'attarda avec une insistance ambiguë sur Malko, durant quelques secondes, puis elle dit d'une voix mélodieuse et basse :

— Je vous prie de m'excuser, je suis horriblement pressée.

Dignement, dans un crissement de nylon qui fit passer un petit frisson agréable dans l'épine dorsale de Malko, elle traversa le living et sortit.

Dans le silence gêné qui suivit, Juan Etchepare se gratta la gorge.

— Votre amie est ravissante, dit Malko.

Juan Etchepare détourna la tête devant l'ironie des yeux dorés. Mais Malko avait d'autres chats à fouetter. Il sentait que le Paraguayen pouvait l'aider. Mais qu'il avait peur. Il fallait le dégeler.

— J'appartiens également à la Central Intelligence Agency, souligna-t-il. Ainsi que mes deux amis. Je veux retrouver Ron Barber. Même s'il faut pour cela liquider tous les Tupamaros de Montevideo.

Le consul du Paraguay sembla rasséréené par ces mâles paroles. Il échangea un coup d'œil avec Laura Iglesia. La jeune femme intervint aussitôt :

— Je pense que nous pouvons avoir confiance dans le Señor Linge.

Le consul du Paraguay se tortilla, mal à l'aise, regardant Malko par en dessous.

— C'est très délicat, Señor, dit-il. Très, très délicat.

Malko l'interrompit :

— Vous pouvez me faire gagner du temps. Ron Barber ne travaillait pas tout seul. La « Company » possède des rapports complets sur ses activités. Il suffit que je les demande.

Juan Etchepare le fixa :

— Vous appartenez vraiment à la Central Intelligence Agency...

Malko sourit.

— Tout au moins, je travaille pour la « Company ». L'ambassadeur pourra vous le confirmer...

Le Paraguayen se décida d'un coup.

— La police de Montevideo n'est pas très efficace, dit-il. Avant l'arrivée du Señor Barber, ils n'avaient pas obtenu beaucoup de résultats contre les rebelles. Alors le Señor Barber a eu l'idée de faire comme au Brésil, de créer une sorte d'Escadron de la Mort, pour lutter plus efficacement contre les Tupamaros.

Il parlait avec hésitation, sous le regard froid de Malko.

— À quel titre avez-vous aidé M. Barber ? demanda-t-il un peu trop suavement.

— Le Señor Barber avait besoin d'hommes sûrs. J'ai fait venir les deux machos de Asunción. Ils sont très dévoués... Certains hommes de la Métro ont accepté de travailler avec nous. Il fallait des bonnes volontés, n'est-ce pas ?

Ce n'était quand même pas l'Armée du Salut.

— Comment avez-vous baptisé votre organisation ?

— Le « Comando Cassa Tupamaros », avoua à mi-voix le consul.

Malko commençait à comprendre. Mais il voulait aller jusqu'au bout. Il sourit pour encourager le diplomate. Laura Iglesia buvait ses paroles.

— Votre activité a été importante ? demanda-t-il d'un air dégagé.

Juan Etchepare semblait de plus en plus mal à l'aise. Il tourna la tête vers ses deux pistoleros vautrés dans les hamacs de la véranda.

— Je crois que nous avons rendu service au pays, fit-il modestement. Et que les rebelles ont commencé à nous prendre au sérieux.

Son air bien ignoble ouvrit les yeux de Malko. Le Comando Cassa Tupamaros lui rappelait autre chose.

— Au Vietnam, dit-il lentement, la C.I.A. avait mis sur pied le

programme Phoenix. Qui avait pour but la liquidation physique des cadres vietcongs. Par des moyens, disons, para-légaux. J'ai l'impression que votre organisation a des buts similaires.

Un ange passa. Les ailes tachées de sang. Le consul du Paraguay contemplait la pointe de ses chaussures. Laura Iglesia décroisa les jambes. Chris toussa.

— Si l'on veut.

La voix de Juan Etchepare était blanche et imperceptible. Il n'avait pas une vraie vocation d'assassin.

* *

*

Depuis son deuxième verre de J & B sans eau, le consul du Paraguay parlait beaucoup plus facilement. Il se pencha vers Malko à travers la table.

— Vous comprenez, dit-il. À peine arrêtés, les Tupamaros s'évadent. Il n'y a pas de peine de mort en Uruguay... Alors...

Alors, la C.I.A. et lui l'avaient rétablie. À titre privé et pour le bien du peuple... Après son aveu, le diplomate était devenu intarissable. Malko savait désormais tout sur le C.C.T. La C.I.A. fournissait les armes et l'argent, et Juan, les exécutants. C'était un programme Phoenix avec de petits moyens. Mais l'Uruguay était un petit pays. La douce Laura Iglesia se révélait une redoutable virago. Son grand regret était de n'avoir jamais pu, elle-même, torturer un Tupamaro...

Charmante créature.

Malko pensa au chagrin de Maureen Barber. Savait-elle que son mari dirigeait une entreprise planifiée d'assassinats politiques ? Et qu'il avait été sûrement enlevé à cause de cela.

— Vous avez procédé à combien d'actions ponctuelles ? demanda Malko.

— Onze.

Laura baissa les yeux pudiquement.

— Douze, dit-elle. La señora Cat...

— Ah oui, c'est vrai, s'exclama Juan Etchepare, mais c'était une erreur. Notre premier cas. (Il baissa la voix.) Enrique a été maladroit. Nerveux. Il a tué accidentellement la femme de celui qu'il fallait exécuter. C'était très regrettable. Tous les journaux en ont parlé.

L'enquête avait dû s'enliser. Providentiellement et définitivement.

Malko discerna une lueur de dégoût dans l'œil gris-bleu de Chris Jones.

— Qui est Enrique ? demanda-t-il.

Juan Etchepare fit un signe, désignant la véranda.

— Le gros, avec la moustache. Un brave garçon. Il y a longtemps que je l'ai à mon service. Je travaillais déjà avec M. Barber à Asunción. L'autre s'appelle Angel.

Malko avait du mal à dissimuler sa répugnance.

— Enrique a été plus précis par la suite ?

Juan Etchepare eut un sourire malin et bien abject.

— Bien sûr, bien sûr, mais surtout nous avons changé de méthode. Des gens de la Jefatura ont dit que cela ferait mauvais effet si on abattait les gens publiquement. M. Barber a eu une idée. Au lieu d'abattre les gens, on les a enlevés...

Ce qu'on appelle l'ironie du sort...

— Et ensuite ? s'enquit Malko poliment.

— Nous ne les avons jamais torturés, affirma Juan Etchepare. Ils ne souffraient pas. Angel et Enrique mettaient les corps dans un vieux fût avec du ciment frais et les ont immergés dans le Rio de la Plata. À un endroit où le fond vaseux est assez profond...

De mieux en mieux : la C.I.A. empruntait les méthodes de la Maffia. Étant donné le prix du ciment et des fûts usagés, cela ne devait pas grever le budget.

Prenant son silence pour une critique, Juan Etchepare précisa :

— De cette façon, n'est-ce pas, il ne reste aucune trace. Et si on ne retrouve pas le corps, personne ne peut dire qu'il est mort.

C'était lumineux. Et effrayant. Pourtant Ron Barber était sûrement un fonctionnaire intègre, un bon père de famille et un patriote. Malko préféra s'arrêter de penser : il avait envie de retourner dare-dare dans son château. De laisser les loups s'entre-tuer... Il regarda les deux pistoleros bronzant sous la véranda. Les pères tranquilles de l'horreur.

Il dut penser au mur de Berlin, aux mensonges communistes, aux atroces contraintes de l'univers concentrationnaire soviétique pour effacer son malaise. Les Samouraïs de l'ancien Japon ne devaient pas non plus servir toujours des causes qu'ils approuvaient entièrement.

— Quel est le suivant sur votre liste ? demanda-t-il.

Juan Etchepare secoua la tête.

— Je ne sais pas. C'est le señor Barber qui prenait ces décisions-là. Il recueillait les renseignements. Je sais qu'il voulait identifier, pour le liquider, un homme qui a pris comme pseudonyme « LIBERTAD ». Un des plus grands chefs Tupas. Nous ne connaissons pas sa véritable identité...

Apparemment, Libertad avait contre-attaqué. C'était encore un coup tordu. Au lieu du candide fonctionnaire enlevé par d'affreux rebelles, Malko découvrait deux organisations terroristes en train de lutter à mort.

— Qu'avez-vous l'intention de faire maintenant ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, avoua Juan Etchepare. Si je peux vous aider...

Quelque chose tracassait Malko.

— Comment Ron Barber trouvait-il ses adversaires ? demanda-t-il.

Je suppose que les Tupamaros ne sont pas dans la liste des professions ?

Juan Etchepare eut un sourire onctueusement ignoble.

— Je vous ai dit qu'on le renseignait.

— Qui « on » ?

Silence. Le consul devenait soudain très prudent. On était en terrain dangereux. Malko insista.

— Il avait plusieurs informateurs ?

Le Paraguayen secoua la tête.

— Euh, oui. Mais un surtout, mais qui était très bien placé. Un jeune homme.

— Vous savez son nom ?

— Oui, laissa tomber à regret le diplomate.

— Pourquoi trahit-il ?

— Je crois que le Señor Barber lui a offert une très belle voiture de sport. Une Porsche. Il est fou de voitures...

Une Porsche contre douze vies humaines. Cela semblait un bon marché. Un traître était exactement ce qu'il fallait à Malko. Juan Etchepare ne pouvait être visiblement que de peu de secours. Mais, par ce traître qui semblait bien renseigné, il pourrait peut-être savoir où était caché Ron Barber.

— Je veux entrer en contact avec celui qui renseignait Barber, dit fermement Malko.

Juan Etchepare jeta un regard en coin à Laura Iglesia.

— Il s'appelle Cabrero, dit-il. Fidel Cabrero. Laura le connaît. Je pense qu'elle pourrait vous aider à le contacter discrètement.

— Quand ?

— Ce soir, si vous voulez, dit la jeune femme. Je sais où le trouver. Vers onze heures.

— Très bien, dit Malko. Passez me prendre au Victoria-Plaza.

Au moins, il avait quelque chose à se mettre sous la dent. Le diplomate semblait immensément soulagé qu'il ne lui demande pas de se déplacer en personne.

— Si vous avez besoin de Enrique ou d'Angel ? proposa-t-il.

Malko secoua la tête. On n'en était pas encore au tonneau de ciment.

— En dehors de vous deux, dit-il, qui sait que ce garçon trahit ?

Juan Etchepare secoua la tête.

— Personne, je crois.

Malko espérait qu'il ne se trompait pas. Et commençait à

comprendre pourquoi les Tupamaros avaient enlevé Ron Barber au lieu de le tuer.

Il se leva, imité par le diplomate, et les gorilles.

— Je vous tiendrai au courant, promit-il.

Juan Etchepare secoua la tête.

— J'ai peur que vous ne puissiez pas retrouver le señor Barber. Les Tupamaros ont des caches partout. On les appelle les tatouceros parce qu'ils vivent sous terre, creusent des abris dans des endroits incroyables. Ils vont sûrement le tuer.

— J'espère que je le retrouverai avant, dit simplement Malko.

Sur le pas de la porte, le diplomate lui serra la main. Tout à coup, il dit à voix basse :

— Je préférerais que vous ne parliez à personne de la présence de Dona Maria-Isabel ici. J'adore la photographe, mais cela pourrait être mal interprété par son mari, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez compter sur moi, fit Malko sans sourire. Les gens sont si méchants...

Rasséréné, le diplomate serra la main des deux gorilles.

— Hasta la vista, caballeros.

Chris et Milton eurent un sourire béat. C'était la première fois qu'on les traitait de caballeros.

Laura serra vigoureusement la main de Malko. Les yeux dans les yeux.

— À tout à l'heure, dit-elle.

Les deux pistoleros s'étaient matérialisés, veillant sur leur patron. Aussitôt dans la Cadillac, Chris laissa tomber :

— Je crois que la secrétaire a des vues sur vous.

— Doux Jésus, fit Malko.

Plus prosaïque, Milton Brabeck grogna.

— J'ai l'impression qu'on est arrivé dans un beau merdier.

Ce qui était encore un understatement.

La longue Cadillac filait dans les avenues calmes de Carrasco. Malko avait baissé sa glace et un air tiède s'engouffrait dans la voiture. On était le 27 décembre au plein de l'été austral.

Il pria silencieusement pour que Fidel, le traître, trahisse vraiment. Sinon, il faudrait passer au peigne fin une ville de deux millions d'habitants.

Sans aucun indice.

— On devrait fermer la glace, fit timidement Chris Jones.

La poussière d'une ville comme Montevideo ne pouvait être qu'un bouillon de culture.

Les vingt étages de briques du Victoria Plaza dominaient la Plaza Independencia, cœur de Montevideo. Elle ressemblait au petit square d'une ville de province, avec ses cocotiers anémiques, le minuscule immeuble gris de la présidence et l'inévitable statue équestre du Libertador local.

La suite de Malko plongeait également sur le port et le Rio de la Plata. À cause de la forme de la ville, on avait l'impression de se trouver sur un bateau.

Chris Jones ôta sa veste. Malko ne put s'empêcher de sourire. Son « 38 » au canon de six pouces était suspendu sous son aisselle. Mais il avait encore un petit « 38 » snub-nose dans un étui accroché à la ceinture et le même accroché le long de son mollet... Milton Brabeck se contentait de deux énormes « 357 » Magnum, un à la ceinture, l'autre dans un holster. Chaque crosse était creusée de six alvéoles, ce qui évitait de porter une cartouchière.

Avec une veste un peu flottante, cela ne se voyait pas trop. Et de toute façon, on était dans un pays ami. Malko se dit que si Ron Barber avait eu deux gardes du corps de cette trempe, il serait encore là... Pour les cas difficiles, Chris Jones avait un 45 Magnum capable de couper un homme en deux, et, Milton, un gyrojet, véritable petit bazooka de poche.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris Jones.

Il haïssait l'inaction. Un jour sans massacre était à ses yeux un jour sans soleil...

— Je vais rencontrer le traître, dit Malko. En attendant, vous graissez vos gros pistolets.

Chris Jones secoua la tête lentement.

— No way(4). On a l'ordre de ne pas vous quitter d'une semelle. Un cela suffit. Vous avez honte de nous, ou quoi ?

— Bien, dit-il. Mais vous m'attendrez dans la voiture. Pour l'instant, je n'ai pas de cible pour vous...

— Cela viendra, fit Milton Brabeck, toujours pince-sans-rire.

À Saïgon, aux Bahamas, à Istanbul ou même dans son château, Chris et Milton s'étaient révélés de précieux auxiliaires. À Montevideo, ils risquaient d'être utiles. À condition de mettre la main sur les insaisissables Tupamaros...

Malko soupira devant la photo panoramique de son château posée en évidence sur le bureau. Les quelques modifications de la salle d'armes et le chauffage de l'aile nord allaient absorber tout ce qu'il pourrait gagner avec cette nouvelle mission. À condition qu'il s'en sorte, bien entendu. À force de jouer à la roulette russe, il finirait par gagner.

Évidemment, à Montevideo, sa mission n'était théoriquement que médiatrice.

Chris Jones contemplait pensivement les trolleybus qui jetaient des étincelles bleuâtres, seize étages plus bas.

— Les Tupas machins, fit-il d'un air dégoûté, ce sont des castristes ?

Dans le Middle West, Castro c'était l'antéchrist...

— Pas exactement, expliqua Malko. Ils trouvent que le pays est aux mains des politiciens pourris. Ils veulent du changement. Ce sont des jeunes, des étudiants, des classes libérales. Jusqu'ici, ils ridiculisent la police. Je suis sûr que les Uruguayens ne retrouveront jamais Ron Barber si nous ne nous en mêlons pas.

La sonnerie du téléphone grelotta, presque imperceptible. Malko décrocha. D'abord, il n'entendit qu'un souffle, à l'autre bout du fil. Puis une voix basse, masculine, demanda.

— El Señor Linge ?

— Qui parle ? demanda Malko.

— Vous voulez des nouvelles du señor Barber ? demanda la voix.

Malko réprima une exclamation de triomphe. Ce n'était pas possible que la conférence de presse de l'hôpital donne déjà des résultats.

— Oui, dit-il.

Un long silence plein de grésillements. Puis la voix annonça :

— Venez ce soir, à neuf heures avec l'argent devant l'hôtel Colombia. Il y a un terrain vague. Soyez seul. Vous serez surveillé.

Avant que Malko puisse dire un mot, l'inconnu avait raccroché. Malko leva les yeux sur Chris.

— Il y a du nouveau.

Il résuma la conversation.

— Descendez chez le concierge et louez une voiture, dit-il. Nous allons en avoir besoin.

L'Américain fronça les sourcils.

— Vous ne prévenez pas la police ?

Malko secoua la tête.

— Je me méfie des Uruguayens. Ils risquent d'envoyer des chars et des avions... S'il y a une chance minuscule d'entrer en contact avec les ravisseurs de Barber, il faut la courir.

— Et s'ils vous enlèvent ? demanda Milton.

Malko ouvrit sa Samsonite et y prit son pistolet extraplat qu'il glissa dans sa ceinture.

— Nous ne nous laisserons pas faire.

Il y avait aussi une possibilité. Qu'on le tire à vue comme un lapin, car les Tupas savaient qui il était. Et ils n'avaient pas dû apprécier à sa juste valeur la plaisanterie des tonneaux de ciment.

— Je descends au restaurant, dit-il. Il paraît que la viande uruguayenne est délicieuse. Autant mourir l'estomac plein.

Hélas, il n'y en avait pas tous les jours. Durant quatre mois, l'Uruguay avait exporté tous ses bœufs pour avoir un peu de devises. C'était la Veda... la période de restrictions.

CHAPITRE IV

Ron Barber essaya de ne plus penser à la douleur lancinante, dans ses poignets. Les menottes qu'il portait depuis son enlèvement comportaient des vis, enfoncées dans sa chair jusqu'à l'os. Le moindre mouvement était atrocement douloureux.

Mais, moralement, il souffrait presque autant d'être nu comme un ver. Les geôliers lui avaient retiré tous ses vêtements dès qu'on l'avait amené. Sa barbe avait poussé et lui donnait l'air sale. Dans la minuscule cellule où il se trouvait – 1 m 50 de hauteur, 1 m de côté – il ne pouvait ni s'étendre ni bouger. Pour atteindre le vieux pot de chambre posé à ses pieds, il devait se contorsionner douloureusement. Le reste du temps, il demeurait immobile sur son tabouret, le dos appuyé au mur glacé.

C'était un terrier, creusé à même le sol. On l'y avait amené par les égouts. Il avait eu le temps de voir une autre « cellule » semblable à la sienne, donnant dans le petit boyau, puis la porte de bois s'était refermée sur lui. Une ampoule nue brillait sans cesse, l'empêchant de dormir. La puanteur des égouts s'infiltrait jusqu'à lui.

Il entendit qu'on trifouillait dans son cadenas et se redressa. La porte s'ouvrit sur le jeune homme à lunettes, et à l'air sérieux, qui le nourrissait. Un gros pistolet automatique était passé dans sa ceinture.

Il se baissa et enleva le bol de soupe avec une tête de poisson qui avait été le dernier repas de Ron Barber.

— Sortez, dit-il.

Ankylosé, l'Américain eut du mal à se déplier. Mais il faillit crier de joie en pouvant enfin se mettre debout, dans l'étroit boyau. Sur le côté, il aperçut la porte donnant sur les égouts, par où on l'avait amené.

Au fond, il y avait une échelle aboutissant à une ouverture ronde.

— Montez, ordonna le jeune homme à lunettes.

Il avait sorti son automatique – un Llama espagnol – et le braquait sur les reins de Ron Barber. Ce dernier, à cause des menottes, eut beaucoup de mal à s'élever le long des barreaux. Il faillit retomber en arrière plusieurs fois. Enfin, il émergea dans une cave beaucoup plus grande. Essoufflé, il regarda autour de lui.

Plusieurs hommes se trouvaient là. Avec une seule femme. Celle qui l'avait kidnappé !

En « civil », vêtue d'une jupe plissée et d'un chemisier blanc, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession... Elle posa sur lui un regard perçant et froid, et il se sentit affreusement gêné. L'idée de le laisser

nu était excellente du point de vue psychologique. La dominicaine parlait avec un homme grand et mince, aux cheveux très noirs rejetés en arrière, aux traits réguliers et énergiques. Ron Barber ne l'avait jamais vu. L'inconnu s'arrêta de parler et détailla avec intérêt le corps musclé de Ron Barber.

— Comment vous sentez-vous, Señor Barber ?

La voix était froide, distinguée et distante.

— Vous allez me laisser longtemps dans ce trou ? répliqua Ron.

Il s'efforçait de paraître aussi calme que son adversaire.

Tout en sachant que la minute de vérité approchait. Depuis son arrivée, c'était la première fois qu'on l'extirpait de sa cellule.

— Vous êtes dans la prison du Peuple, dit l'inconnu. Et vous y resterez aussi longtemps qu'il le faudra.

La jeune fille s'était rapprochée et suivait leur conversation, les yeux brûlant de haine.

— On aurait dû vous tuer tout de suite, jeta-t-elle.

L'homme distingué hocha la tête, approbateur.

— Señor Barber, vous serez jugé pour les crimes que vous avez commis. Mais avant, je veux obtenir de vous quelque chose.

Ron Barber s'efforça de ne pas montrer sa peur. Il était sûr qu'à un moment on en arriverait là.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

En cherchant à graver dans sa tête les traits de l'inconnu.

— Le nom de celui qui vous a dénoncé nos camarades, ceux que vous avez assassinés.

La pomme d'Adam de Ron Barber monta et descendit, mais son regard ne broncha pas.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'inconnu distingué secoua lentement la tête.

— Vous êtes stupide, Señor Barber. Je dois vous faire parler. À n'importe quel prix. L'existence de notre Mouvement est en jeu.

Il resta quelques secondes silencieux avant d'ajouter :

— Vous comprenez que c'est plus important que la vie d'un agent de la C.I.A. Même aussi important que vous.

Ron Barber respira profondément. Surtout ne pas perdre son sang-froid.

— La police est en train de ratisser la ville, dit-il. Mes amis ne me laisseront pas tomber. Vous feriez mieux de me relâcher.

Un pâle sourire éclaira le beau visage du Tupamaro.

— Là où vous êtes, fit-il, personne ne viendra vous chercher. Même si la police cernait cette demeure, vous n'en sortiriez pas vivant. (Il montra une ouverture carrée dans le plafond.) Au-dessus de nous il y a six cents tonnes d'eau. Une piscine. À la moindre alerte, ce souterrain sera inondé. Vous mourrez en quelques secondes. Même si le garçon

qui vous garde n'a pas eu le temps de vous tirer une balle dans la tête.

— Il mourra aussi, objecta Ron Barber.

— C'est exact, reconnut le Tupamaro. Mais il le sait. Nous sommes tous prêts à mourir. C'est notre force.

Ron Barber ne répondit pas. Il savait que son adversaire avait raison.

Les Tupamaros avaient gardé l'ambassadeur d'Angleterre quatre mois prisonnier, sans qu'on le retrouve.

— Je vous laisse encore une heure pour réfléchir, dit l'homme distingué. Je ne veux pas vous torturer inutilement.

Le jeune homme à lunettes s'approcha et entraîna Ron Barber vers le trou menant à son terrier.

* *

*

L'homme distingué était resté seul dans la cave, en compagnie de la jeune Tupamara. Il semblait soucieux.

— Flor, dit-il, il faut te cacher. L'autre Américain t'a vue. Il peut te reconnaître.

Les muscles de la mâchoire de Flor se crispèrent. Son regard était vide et dur.

— Je croyais l'avoir tué, dit-elle. C'est de ma faute.

L'homme lui mit la main sur l'épaule.

— Quitte Montevideo quelque temps. Il ne faut pas que tu te fasses prendre.

Elle secoua la tête.

— Non. Je dois rester ici. Mais il faut éliminer ce risque. (Elle leva sur lui un visage brusquement angoissé.) S'ils me prenaient, je ne sais pas si je résisterais à la torture.

— Je vais chercher une solution, proposa l'homme distingué.

Flor leva vers lui son visage volontaire.

— Non. C'est de ma faute. C'est à moi à m'en occuper.

* *

*

— Si tu vois un tank, tu tires le premier.

Milton Brabeck ne s'émut pas. Le colt 45 Magnum qu'il avait sur les genoux était juste en dessous du mortier... Et un tank ne lui faisait pas peur. La seule chose qu'il craignait vraiment dans la vie, c'étaient les amibes. Il avait entassé dans sa chambre des bouteilles de Vichy pour être sûr de ne pas goûter de l'eau du robinet.

Les deux gorilles attendaient depuis une heure, garés en face d'un

immeuble moderne et triste où se trouvait au onzième étage le restaurant Florida. La Rambla était à trente mètres derrière eux.

La Mustang orange, qu'ils avaient louée, n'avait plus de freins, des pneus lisses, une boîte de vitesses pleine de sciure et une direction extrêmement floue. Par contre, la peinture était impeccable.

Les deux Américains ne quittaient pas des yeux le terrain vague qui leur faisait face, s'achevant sur le cube de béton de l'hôtel Colombia. Quelques rares lampadaires dispensaient une lumière parcimonieuse, laissant de larges zones d'ombre. L'endroit était sinistre. Et pourtant on n'était qu'à une centaine de mètres de l'avenue du 18 Juillet et de la Plaza Independencia, le cœur de Montevideo. Un vent furieux soufflait du Rio de la Plata, soulevant la poussière du terrain vague.

Pas un piéton en vue, quelques rares voitures. À cause des Tupamaros, les gens ne sortaient plus. Et la vie était trop chère. Les riches avaient fui en Europe ou au Brésil, les pauvres se terraient. Chris consulta sa montre.

— C'est l'heure.

À trente mètres d'eux, Malko faisait les cent pas sur le trottoir de la Calle de la Reconquista bordant le terrain vague. Vêtu d'un costume d'alpaga noir, les cheveux décoiffés par le vent.

— Voilà notre Prince Charmant, fit ironiquement Chris Jones.

Malko se retourna, vérifiant la présence de la Mustang. Puis il s'arrêta, au coin des deux rues et attendit. Dans la Mustang, on n'entendait que le bruit du vent. Chris et Milton, en bons professionnels, se concentraient sur ce qui allait arriver.

Une vieille voiture américaine rouge surgit, roulant lentement dans la Calle de la Reconquista. Elle ralentit, s'arrêta devant Malko. Un homme en descendit et l'aborda. Il y eut une brève discussion. Puis les deux gorilles virent Malko monter à l'arrière. La voiture redémarra aussitôt, tourna à gauche, passant devant la Mustang, et fila vers la Rambla. Chris eut le temps de deviner plusieurs visages d'hommes dans le véhicule. Pas particulièrement rassurants.

Il tourna aussitôt la clef du démarreur. Le moteur couina, mais ne démarra pas. Chris recommença, en écrasant l'accélérateur. Sans plus de résultat. Les jurons qu'il égreneraient auraient dû normalement déclencher la fin du monde, si Dieu avait été susceptible.

— Sacré bordel de Dieu, fit Milton, qui avait quand même de la religion.

La vieille américaine avait disparu au coin de la Rambla.

Chris essaya encore. Cette fois, le moteur hoqueta deux ou trois fois, puis se tut.

— C'est l'essence ! gronda l'Américain.

Ils avaient été faire le plein et, par économie, avaient pris de l'essence ordinaire. Ignorant évidemment qu'en Uruguay, c'était de

l'eau à peu près pure.

Chris attendit quelques secondes puis tourna à nouveau le démarreur. Cette fois, le moteur de la Mustang rugit. Étant donné le contenu du réservoir, c'était un miracle. Chris Jones laissa la dernière couche de caoutchouc de ses pneus en effectuant un demi-tour et fonça vers la Rambla déserte.

La vieille américaine pouvait être à peu près n'importe où.

* *

*

Diego Suarez acheva son sandwich de tatou, mit les pieds sur la petite table, en renversant sa chaise en arrière, et ouvrit la page sportive de El Pais. Le policier pouvait à peine discerner les lettres mal imprimées à la lumière maigrichonne de l'ampoule du couloir. Pourtant les quotidiens avaient augmenté de 40 % la veille. Son collègue s'était absenté pour aller jusqu'à la Jefatura. L'hôpital Firmin Ferreira était totalement silencieux. Dans la cour, deux camions de la Fuerza Cojuda, pleins de policiers, veillaient, au cas improbable où un commando tupamaro essaierait d'enlever Dennis O'Hare.

La porte du couloir s'ouvrit et Diego Suarez tourna la tête. Une infirmière arrivait, portant un petit plateau de médicaments. Le visage dissimulé par un masque de gaze accroché aux oreilles. Une lueur friponne s'alluma dans les yeux du policier. Comme presque toutes les infirmières, la fille ne portait qu'une blouse blanche boutonnée s'arrêtant au-dessus du genou. Avec des collants foncés faisant ressortir ses jambes fines.

— Guapita(5), murmura-t-il pour lui-même.

Il se redressa d'un coup, au moment où elle arrivait à sa hauteur. Il aperçut le renflement de la blouse à la hauteur de la poitrine et sentit sa gorge s'assécher d'un coup.

L'infirmière passa devant lui comme s'il n'existait pas, tourna la poignée de la chambre où reposait Dennis O'Hare. Cette indifférence agaça Diego Suarez. Sans bouger de sa chaise, il tendit le bras et saisit l'infirmière par le poignet, la tirant en arrière. Si près de lui qu'il pouvait sentir son parfum.

— Eh, guapa, où vas-tu ?

Le masque de gaze se tourna vers lui, anonyme et déroutant.

— Soigner mon malade.

La voix était froide, un peu crispée.

Le dernier bouton de la blouse était déboutonné et Diego pouvait voir les cuisses, juste à la hauteur de ses yeux. Le sang lui monta à la tête, et il décida de s'amuser un peu. Pour égayer sa longue nuit de veille forcée.

— Est-ce que tu as une autorisation ? demanda-t-il. Personne n’a le droit d’entrer dans cette chambre.

L’infirmière pivota d’une torsion sèche, s’arrachant à la main du policier. Son doigt se posa sous le sigle brodé sur sa blouse, à la hauteur du sein droit.

— J’appartiens à cet hôpital, fit-elle sèchement. Je n’ai pas besoin d’autorisation...

— C’est vrai, ça ? fit-il.

Un peu désarçonné par l’attitude distante de la fille. Comme pour vérifier le sigle, il posa l’index sur le tissu blanc et appuya un peu... Son doigt s’enfonça dans la chair élastique d’un sein et une crampe délicieuse tordit son estomac. Mais l’infirmière recula sans un mot et entra dans le petit sas qui précédait la chambre. Diego Suarez se leva et l’y suivit. À la fois vexé et excité. Se demandant comment il pourrait lui voler un baiser. Ou autre chose. Tout doucement, il referma la porte derrière lui. Il prit l’infirmière par le bras et la fit pivoter, la rapprochant de lui.

— Je t’ai dit que tu n’avais pas le droit d’entrer, fit-il sévèrement. Je suis de la Jefatura.

— J’ai parfaitement le droit, dit-elle.

Diego se dit qu’il pouvait toujours risquer le coup des papiers.

— Tu as ta cedula(6) ?

Elle secoua la tête, agacée, furieuse.

— Vous voyez bien que je n’ai que ma blouse.

Ça, il le voyait. Il en était même malade de désir. Diego Suarez ne fumait pas, ne buvait pas, mais éprouvait un penchant irrésistible pour les filles très jeunes.

Ce qui lui avait valu de se faire muter de la Mondaine, après deux ou trois histoires délicates.

Cette fille-là, à cause du masque, l’excitait prodigieusement. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans.

— Si tu n’as pas ta cedula, dit-il, je dois te fouiller.

Elle se rejeta en arrière.

— Me fouiller ! Mais...

— Sinon, je te conduis à la Jefatura et tu leur expliqueras...

Personne n’avait jamais envie d’aller Calle Yi... Elle comprit où il voulait en venir.

— Señor, plaida-t-elle, adoucissant sa voix, je termine mon service, je voudrais m’en aller vite, mon fiancé m’attend.

— Il en a de la chance, dit espièglement Diego. Alors laisse-moi te fouiller pour aller vite le retrouver.

Ils parlaient tous les deux à voix basse, comme si le malade avait pu les entendre. L’infirmière eut un soupir excédé.

— Bon. Fouillez-moi. Mais vite.

Diego ne se le fit pas dire deux fois. Rapidement, il palpa les flancs, les hanches, les cuisses, comme si une arme avait pu se dissimuler sous la légère blouse. Le sang battant à ses tempes, il effleura la poitrine pleine, puis le ventre.

Le sien s'anima aussitôt, en une réaction immédiate et impérieuse.

N'osant pas aller plus loin, il recula. La fille le fixait, les yeux brillants de haine méprisante.

— Alors, c'est fini ?

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Il montrait du doigt le petit plateau sur lequel étaient posés un comprimé et un verre d'eau.

— C'est pour la douleur, expliqua l'infirmière.

Diego Suarez fronça les sourcils, cherchant désespérément un moyen de la retenir.

L'infirmière soupira, excédée.

— Écoutez, j'ai assez perdu de temps. Laissez-moi passer.

Sa voix tremblait d'énervement. Diego sentit que ses nerfs craquaient, pour une raison qu'il ignorait.

Bloquant avec son dos la porte du couloir, il attira l'infirmière contre lui en passant le bras gauche autour de sa taille. Sa main droite fit prestement sauter les deux boutons du haut de sa blouse.

Le soutien-gorge blanc apparut, débordant de chair élastique et bronzée.

L'infirmière se débattit furieusement, gênée par le petit plateau qu'elle tenait de la main droite.

— Laissez-moi ! gronda-t-elle, sous son masque, ou j'appelle.

Diego Suarez n'en pouvait plus.

— Donne-moi un baiser et je te laisse, souffla-t-il.

Sans attendre, il arracha le cordon du masque, découvrant une mâchoire volontaire, un nez droit, une bouche petite et bien dessinée. Il écrasa la sienne sur la bouche de la fille. Quand elle sentit la fine moustache effleurer son visage, l'infirmière eut un violent geste de recul et faillit renverser le plateau avec le verre d'eau.

Le policier était collé contre elle, cherchant le contact de son ventre. Saisi soudain de frénésie, il s'attaqua fiévreusement aux boutons de la blouse. L'un d'eux tomba à terre. Ses doigts trouvèrent les collants, remontèrent jusqu'à la chaleur du ventre, écartèrent le slip.

La jeune infirmière poussa un rugissement étouffé par la bouche du policier. Elle voulut s'arracher à l'étreinte, mais dut utiliser ses deux mains pour rattraper de justesse le verre qui allait se briser.

Diego, haletant, ne perdait pas de temps.

Il plaqua la fille contre le mur. Le sang battait à ses tempes, il se moquait qu'on puisse le surprendre.

De la main gauche, il se dégrafa, revint à la fille, baissa le collant sur ses cuisses, et, fléchissant les genoux, tâtonna jusqu'à ce qu'il s'enfonce en elle.

Ils oscillèrent debout pendant quelques secondes. Elle, essayant de se débarrasser de lui, tandis qu'il s'activait furieusement. Il explosa tout de suite, les doigts crispés sur les reins de sa victime, s'écarta aussitôt et s'appuya au mur, essoufflé, les yeux fous. Le masque de gaze blanche pendait grotesquement, encore accroché à l'oreille droite de la fille. Elle avait les yeux pleins de larmes. Ses lèvres tremblaient. En voyant le regard du policier posé sur son ventre découvert, elle remonta vivement son collant, essaya de reboutonner sa blouse.

Puis, elle remit son masque.

Elle n'avait pas lâché le petit plateau. En voyant l'intensité de la haine dans ses yeux, Diego Suarez eut peur. Il esquissa un sourire maladroit en se rajustant.

— Tu ne m'en veux pas, guapa... Tu es si belle. Il ne faudra pas le dire à ton fiancé, claro ?

Maintenant, il pensait aux conséquences de son acte... À sa femme. Au scandale possible. Mais il avait encore dans le ventre la sensation délicieuse, fabuleuse, lorsqu'il l'avait violée.

Cela avait été bref, mais exquis.

— Salaud, murmura la fille. Triste salaud de flic.

Si ses yeux avaient pu tuer, Diego aurait instantanément été réduit en poussière palpable.

Sans rien ajouter, elle fit demi-tour et entra dans la chambre de Dennis O'Hare. Diego regagna le couloir, la tête encore bourdonnante. Son collègue n'était pas encore revenu et cela valait mieux. Un secret partagé à deux n'est plus un secret. Il reprit sa place sur la chaise et tenta de s'intéresser à El Pais. Il n'en revenait pas de sa chance.

Quelques minutes plus tard, l'infirmière ressortit. Elle avait reboutonné sa blouse et passa devant Diego comme s'il n'existait pas. Le policier regarda s'éloigner les hanches élastiques et regretta soudain de ne pas lui avoir demandé son nom et son adresse. Finalement cet intermède ne lui avait pas déplu. Sinon, elle aurait ameuté l'hôpital.

Son ego comblé, il s'enfonça dans une longue rêverie érotique, revivant son viol seconde par seconde.

CHAPITRE V

La pointe fine comme une aiguille du couteau s'enfonça de quelques millimètres dans le flanc de Malko.

— Tiene dineros ?

Il examina les visages qui l'entouraient. Impossible qu'il s'agisse de Tupamaros. Celui qui conduisait la vieille Rambler avait une quarantaine d'années, les cheveux luisants de gomina, des mains d'étrangleur et une taie sur l'œil droit.

Les trois autres ne valaient pas mieux. Une vraie cour des miracles.

C'étaient des voyous comme il y en a dans tous les ports du monde. Il avait accepté de les suivre, pour ne pas laisser échapper une chance, aussi infime soit-elle.

La voiture filait sur la Rambla déserte, vers Carrasco et les plages de la sortie est de Montevideo.

Malko était tombé dans un piège grossier. Cela ne l'aurait pas inquiété outre mesure si la Mustang des deux gorilles avait suivi. Chris et Milton étaient parfaits pour ce genre de situation. Mais la voiture n'apparaissait toujours pas. Ce qui devenait nettement préoccupant.

— Pourquoi me menacez-vous ? demanda-t-il.

L'homme au couteau ricana.

— Nous sommes des Tupamaros. C'est bien ça que tu voulais, gringo ? Tu as l'argent ?

— Je n'ai pas d'argent, dit tranquillement Malko et je ne crois pas que vous soyez des Tupamaros... Mais si vous pouvez me conduire à Ron Barber, vous toucherez la récompense que j'ai promise.

Mieux valait faire l'imbécile et gagner du temps.

Malko sursauta. L'Uruguayen venait d'enfoncer encore un peu plus son couteau.

— Si tu ne donnes pas l'argent, gringo, on va te couper la gorge.

Ils lui avaient tout de suite pris son pistolet extra-plat. C'est un des voyous assis à l'avant qui l'avait. C'était quand même trop bête de se faire tuer dans ces conditions...

— Vous aurez des ennuis si vous me tuez, objecta Malko.

Le voyou ricana.

— Quels ennuis ? Ce n'est pas toi qui viendras te plaindre...

Son autre voisin palpa tous ses vêtements, avec soin, puis jura.

— Claro ! Il n'a pas l'argent.

— Vamos à la playa, fit le chauffeur.

Celui qui tenait le couteau ajouta.

— Tu as eu tort de ne pas prendre l'argent, gringo.

Malko savait qu'ils mentaient. Ils l'auraient tué de toute façon. La Rambla déserte défilait. Quelques jeunes faisaient du stop. Ils passèrent devant l'hôtel-casino de Carrasco. Mais au lieu de tourner à gauche pour rejoindre la route de Punta del Este, ils continuèrent tout droit, le long de la plage déserte, passant le pont de fer de la rivière de Carrasco. Après, il n'y avait plus aucune habitation.

Malko se retourna. Toujours pas de Mustang.

La vieille Rambler ralentit et stoppa sous un bosquet d'acacias, entre la route et la plage. L'homme au couteau poussa Malko vers la portière. La mer était à trente mètres. On l'entendait clapoter.

— Sors.

Il obéit. Une brise fraîche soufflait du Rio de la Plata. Le silence était absolu. Le voyou au couteau piqua les reins de Malko.

— À la playa, gringo.

Il n'y avait qu'à obéir. Guettant la moindre occasion de s'échapper, Malko coupa vers la plage déserte. Les autres voyous descendirent à leur tour.

* *

*

Accroché au volant de la Mustang, Chris Jones essayait de rester sur la Rambla en dépit de l'absence d'amortisseurs et de freins. On aurait dit un bateau ivre.

Et toujours pas de Rambler en vue. Elle avait pu tourner dans n'importe quelle avenue, mais Chris continuait aveuglément tout droit, mû par une sorte de sixième sens.

La Mustang passa comme un bolide devant le vieux Casino de Carrasco. Normalement, ils auraient dû tourner à gauche, puisque la route du bord de mer était un cul-de-sac. Mais Chris ne connaissant pas la ville, continua tout droit. Ils passèrent le pont, continuèrent et se trouvèrent brutalement sur un chemin rocailleux. Le macadam s'arrêtait là.

En jurant, Chris manœuvra pour faire demi-tour. Ses phares éclairèrent fugitivement une voiture cachée sous les arbres. Rouge, comme la Rambler.

— Ils sont là, fit Chris, tout excité.

Tout son sang-froid revenu d'un coup.

Instantanément, l'Américain coupa le contact et se gara. Les deux gorilles sautèrent de la voiture, partirent en courant sous les arbres, souples, silencieux et dangereux comme des cobras.

* *

Les voyous faisaient cercle autour de leur victime, pour l'empêcher de fuir vers la route, encourageant à voix basse celui au couteau. Malko avait déjà paré deux estocades, mais savait qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce jeu-là. Impossible de raisonner ces êtres frustes. Courbé en deux, la lame à l'horizontale, le voyou à la taie revint sur lui, décidé à l'éventrer d'un seul coup, de bas en haut.

Instinctivement, Malko croisa les poignets devant son ventre, comme on le lui avait appris à l'école de Forth-Worth. Piètre défense. L'autre approchait, centimètre par centimètre. Soudain, il aperçut deux silhouettes dans la pénombre, derrière l'homme au couteau.

— Chris !

Le voyou se retourna, vit les deux Américains, poussa un grognement sauvage.

— Maricon ! (7)

Faisant volte-face, il fonça sur Chris, décidé à l'éventrer. Ce fut la plus mauvaise et la dernière idée de sa vie. Chris ne tira qu'une fois, mais la balle blindée du « 38 » Smith et Wesson, fit éclater l'aorte du voyou. Rejeté en arrière par l'impact, il tomba comme une masse. Milton Brabeck se rapprocha, un colt Magnum dans chaque main et annonça froidement :

— Le premier qui bouge le petit doigt est mort.

Bien qu'ils ne comprennent pas l'anglais, les survivants s'immobilisèrent comme un seul homme. Malko récupéra son pistolet extra-plat. Écœuré par l'inutilité de tout cela.

Terrorisés, les trois voyous n'osaient même plus respirer. Aussi figés que le mort.

— On fout le camp ? proposa Chris.

— Non, fit Malko. Nous étions en état de légitime défense. Je vais téléphoner à la Jefatura.

* *

*

Ricardo Toledo haussa les épaules, d'un air dégoûté, ramena en arrière son éternelle mèche.

— C'étaient des Vivos, fit-il, des démerdards sans envergure.

Le chef de la Métro était arrivé sur les lieux du meurtre une demi-heure après le coup de téléphone de Malko. Les policiers avaient embarqué les survivants, envoyé le mort à la morgue et tout le monde s'était retrouvé au quatrième étage de la Jefatura. Dans le bureau aux

murs tapissés d'images pieuses du chef de la Metropolitana.

Ce dernier changea soudain d'expression.

— Señor, dit-il, ce que vous avez fait est très grave.

Pour une fois qu'il n'était pas en contradiction avec la loi...

— Mais, protesta Malko, j'ai été attaqué et M. Jones a tiré pour me sauver la vie.

Le chef de la Métro balaya le mort d'un geste péremptoire.

— Ce n'est pas cela dont il s'agit. Le ministre interdit que l'on tente de prendre contact avec les rebelles. Ce sont des hors-la-loi et on ne peut discuter avec eux. Je comprends votre souci de sauver le señor Barber que nous apprécions beaucoup. Mais il n'est pas question de violer la loi. Faites confiance à la police de l'Uruguay, termina-t-il pompeusement.

Malko recula devant le déluge de postillons. Il allait avoir des problèmes. Rien n'est plus susceptible qu'un pays sous-développé. Il allait répliquer quand on frappa à la porte. Un gros civil salua servilement Ricardo Toledo et vint murmurer quelque chose à son oreille. Le chef de la Métro se décomposa d'un coup. Malko l'entendit murmurer.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Ricardo Toledo ne postillonnait plus du tout. D'une voix mal assurée, il avoua :

— Monsieur... Le señor O'Hare est mort.

— Mort !

Malko n'en revenait pas. Quelques heures plus tôt, il avait vu le jeune Américain. Les médecins le déclaraient hors de danger.

— Que s'est-il passé ?

L'Uruguayen soupira.

— Une complication imprévisible, Señor. Totalelement imprévisible.

— Je veux aller à l'hôpital tout de suite, dit Malko. Venez avec moi.

Le chef de la Métro le suivit sans répliquer. Malko pensa à Laura Iglesia qui devait l'attendre au Victoria-Plaza pour le conduire au traître. Il avait déjà une heure de retard...

* *

*

Malko souleva le drap qui recouvrait le visage de Dennis O'Hare. La peau était bleuâtre, les pupilles dilatées, les muscles des mâchoires contractés. Derrière lui, l'interne laissa tomber :

— On lui a donné du cyanure. Au moins 150 milligrammes. Il est mort en cinq minutes de paralysie respiratoire.

Le chef de la Métro postillonna, horriblement gêné.

— Mes hommes n'ont pas bougé du couloir. Il n'y a que l'infirmière de nuit à être entrée.

Malko se retourna vers les policiers, ses yeux dorés flamboyants de rage.

— Où est-elle ?

C'était trop stupide. Tandis qu'il se colletait avec les voyous, la seule personne qui pouvait reconnaître celle qui avait kidnappé Ron Barber avait été assassinée.

— Nous n'arrivons pas à la retrouver, avoua Ricardo Toledo. L'interne dit qu'il n'a envoyé aucune infirmière du service dans la chambre.

Inutile de faire un dessin.

— Je veux voir les policiers qui l'ont laissée entrer, dit Malko.

Le chef de la Métro se retourna et fit un signe impérieux. Diego Suarez s'avança, humble et cauteleux. Malko le toisa sans indulgence.

— Comment était cette infirmière ? demanda-t-il.

L'Uruguayen semblait pétrifié.

— Elle avait un masque, dit-il d'une voix étranglée. J'ai vu deux yeux noirs...

— Probablement aussi deux bras et deux jambes, coupa ironiquement Malko. Pas de signe distinctif ?

Le policier hésita, se dandinant sur ses chaussures pointues.

— Non, Señor, non, vraiment, je ne vois pas. Elle m'a dit qu'elle venait faire une piqûre... Elle avait une blouse de l'hôpital. Je ne pouvais pas savoir, n'est-ce pas ?

Son regard fuyait celui de Malko. Ce dernier sentit qu'il mentait. Est-ce qu'il était aussi complice des Tupas ? Il était stupéfié par l'audace des rebelles. C'était probablement la kidnapeuse qui était venue achever sur son lit d'hôpital la personne qui pouvait l'identifier et remonter jusqu'à Ron Barber... Déjà, le policier battait en retraite. L'interne de service, entré dans la chambre, se pencha sur le cadavre.

— Elle savait ce qu'elle faisait, remarqua-t-il. La dose de cyanure a été très bien calculée.

— On vend du cyanure dans toutes les bonnes épiceries ? demanda Malko.

L'interne secoua la tête.

— Non. Il a fallu la complicité d'un médecin.

Malko sortit de la chambre, le maigre Ricardo Toledo sur ses talons, plus fébrile que jamais. Le couloir grouillait, une fois de plus, de policiers en civil et en uniforme. Il aperçut celui qu'il venait d'interroger s'éloigner dans le couloir. Pris d'une inspiration subite, il le suivit, récupérant au passage Chris et Milton.

Il laissa Diego Suarez descendre les deux étages, sans intervenir. Dans la grande cour, le policier se dirigea vers une Austin 1945, garée

à l'écart. Malko se tourna vers Chris.

— J'ai quelque chose à demander à ce monsieur. Je crois qu'il connaît la meurtrière de Dennis O'Hare.

— C'est pas vrai ! fit Milton Brabeck avec une joyeuse férocité.

Malko ouvrit la portière de l'Austin au moment où le policier allait mettre le contact.

— J'ai encore quelque chose à vous demander, dit-il en se penchant à l'intérieur.

— Mais, Señor, je vous ai dit que...

Diego Suarez semblait totalement paniqué.

Malko eut un sourire froid.

— Vous avez menti. Vous cachez quelque chose. Je veux savoir quoi. La vie de Mr. Barber est en jeu...

Malko s'assit à côté du policier et referma la portière. Chris et Milton, avec un ensemble touchant, s'installèrent aux places arrière de la minuscule voiture, serrés comme des harengs.

Chris sortit le 38 au canon de six pouces et posa paisiblement le canon sur la nuque de Diego. Puis il releva le chien.

Diego Suarez sursauta en entendant le cliquetis métallique.

— Il va y avoir de la cervelle partout, remarqua judicieusement Milton.

Il avait parlé anglais. Diego balbutia :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il vous fait une offre que vous ne devriez pas refuser, dit gentiment Malko. Ou vous dites la vérité, ou il vous fait sauter la tête...

Le silence dura quelques secondes. Puis Diego se décomposa d'un coup.

— Señor, ce n'est pas ce que vous croyez, balbutia-t-il.

— On pourrait lui mettre la tête sous l'eau le temps d'extraire la racine carrée de sa date de naissance, proposa Milton, toujours gamin.

À mots hachés, Diego Suarez commença à raconter le viol de l'infirmière. Pas fier. Avec des regards en coin pour Malko.

Soudain, le policier baissa la voix :

— Quand je l'ai touchée, señor, j'ai senti une petite aspérité. Sur la cuisse droite. Sa blouse était écartée. J'ai vu comme un gros grain de beauté, très haut, à droite, presque...

Il cherchait ses mots. Malheureux et bien ignoble. Malko fit signe à Chris de rentrer son « 38 ». Visiblement, Diego Suarez disait la vérité. Impossible de demander à toutes les habitantes de Montevideo de se déshabiller.

— Très bien, dit-il. Cela restera entre nous.

Le policier ne cacha pas son soulagement. Malko ressortit de

l'Austin, suivi des deux Américains. La seule personne qui pouvait maintenant l'aider était le traître. Le jeune homme à la Porsche. Mais Juan Etchepare, le consul du Paraguay, serait heureux d'apprendre cet ultime et macabre développement. Cela l'aiderait peut-être à retrouver quelques parcelles de vérité.

En tout cas, cela lui gâcherait sa nuit. Ce qui n'était que justice, étant donné les émotions de Malko.

CHAPITRE VI

— Canos imundos !(8)

Juan Etchepare fixait Malko, les traits brusquement tirés, le regard vide, la main droite crispée sur son Nikon. Plus du tout la tête à faire des photos. Il croisa le regard interrogateur de Laura Iglesia.

— Rhabilles-toi, ordonna-t-il brutalement.

Chris Jones et Milton Brabeck contemplaient avec effarement la fille allongée sur le lit rond, uniquement vêtue d'un minuscule slip rouge. Un juke-box en guise de coiffeuse vomissait en douceur de la musique « pop » américaine. Laura roula sur elle-même, exposant une poitrine petite et pleine, et sourit à Malko.

— Je vous ai attendu au Victoria-Plaza, dit-elle en enfilant une jupe noire... Je ne savais pas.

Sa bouche partait bizarrement à gauche, comme si elle était en train de parler en cachette. Les yeux pleins de vie, intelligents, provocants, fixaient Malko.

— Vous voulez toujours retrouver Fidel ?

— Plus que jamais, fit-il.

Il s'était rendu directement à la villa du diplomate paraguayen, en quittant la Jefatura. Aussi bien pour prévenir de l'assassinat de Dennis O'Hare que pour retrouver Laura Iglesia.

Cette fois les pistoleros étaient tapis dans le jardin. Heureusement que Malko avait pris la précaution de descendre de la Mustang en pleine lumière. Apparemment Juan Etchepare ne l'attendait pas... Le récit de Malko avait coupé net ses élans érotico-photographiques pour la plantureuse Laura.

— Ils vont sûrement essayer de me tuer aussi, balbutia-t-il, en posant son Nikon.

Laura était en train d'enfiler un collant noir. Elle secoua ses longs cheveux en regardant Malko.

— Nous ne les laisserons pas faire, fit-elle.

Laura disparut dans la salle de bains. Malko réalisa que cette chambre était vraiment bizarre. Il y avait des glaces partout. Même au plafond, une longue rectangulaire, au-dessus du lit. Un peu gêné, Juan Etchepare, qui suivait le regard de Malko, précisa :

— C'est un peu mon studio, j'adore la photo.

Il ouvrit un tiroir et sortit un paquet de grandes photos en couleurs, les tendit à Malko. Toutes avaient été prises sur le grand lit rond. Toutes représentaient des filles, avec et sans Laura. À des étapes différentes du déshabillage. Malko tomba en arrêt devant une superbe

jeune femme brune uniquement vêtue de longs bas rouges s'arrêtant à mi-cuisses, les mains pudiquement croisées devant son sexe, regardant sa propre image avec une expression ambiguë et sensuelle. Dona Maria-Isabel. Sans voilette, elle était encore plus belle.

Juan Etchepare avait décidément d'étranges distractions. Laura ressortit de la salle de bains.

— Je crois que c'est le moment de casser du Tupamaro, remarqua sarcastiquement Malko.

Le diplomate passa une main sur son front. L'air égaré.

— Bien sûr, bien sûr, fit-il. Mais je fournissais surtout des armes.

Laura Iglesia sortit de la chambre. Malko se rapprocha aussitôt du diplomate paraguayen. Laura Iglesia l'inquiétait un peu.

— Laura est sûre ? demanda-t-il.

— Totalement, répondit Etchepare. Elle déteste les Tupas. Elle m'a souvent aidé. Son père est un des plus grands estancieros d'ici. Si les Tupas gagnaient, il serait ruiné.

C'est toujours un argument idéologique de poids... Les deux hommes rejoignirent Laura dans le living. Elle avait ouvert une bouteille de Moët et Chandon 64 et caressait un chat siamois.

— On va au Zum-Zum, proposa-t-elle.

— C'est la discothèque en vogue à Montevideo, commenta Juan Etchepare. Là, vous...

— Va pour le Zum-Zum, fit Malko.

De nouveau, le diplomate semblait nerveux. Il clignait des yeux derrière ses lunettes et son grand nez semblait encore s'allonger.

— J'espère qu'ils ne tenteront rien contre moi cette nuit, dit-il piteusement.

Malko eut une inspiration subite en voyant Chris et Milton vautrés dans leur fauteuil.

— Voulez-vous que je vous prête mes pistoleros ? offrit-il aimablement. Ce soir je n'en aurai pas besoin. Et ce sont des garçons sur qui on peut compter.

En s'entendant traiter de pistoleros, Chris et Milton se renfrognèrent. Ce n'était pas dans les règles syndicales...

— Vous feriez cela ? demanda anxieusement Etchepare.

— Como no ! dit Malko avec une courtoisie un peu distante, très hispanique.

Pour le Zum-Zum, Chris et Milton étaient discrets comme une voiture de pompiers...

— Vous aimez la maison ? demanda-t-il.

— On se croirait en Californie, fit Milton qui avait voyagé.

— Eh bien ! Vous allez y passer la nuit. Pour veiller avec vos confrères locaux sur la santé de Son Excellence...

Chris jeta un regard torve au diplomate paraguayen. S'il n'en tenait

qu'à lui, Etchepare aurait pu trépasser sur place.

— C'est sérieux ? demanda-t-il.

— C'est sérieux, confirma Malko.

Les deux Américains jetèrent un regard pensif sur les épaisses jambes gainées de noir de Laura. Comme par hasard, c'était elle que Malko emmenait...

Celui-ci savoura une coupe de Moët et se leva.

* *

*

Fidel Cabrero passa la cinquième, laissa sa main quelques secondes autour du levier de vitesse puis la fit glisser comme par inadvertance sur le haut de la cuisse de Linda. Elle ne broncha pas, les yeux fixés sur la route, comme si elle n'avait rien senti.

— À combien on va ? demanda-t-elle.

— 170, répondit fièrement Fidel Cabrero. Et on va monter à 200...

Linda poussa un petit cri d'excitation. C'était une ravissante garce de dix-huit ans, avec un petit corps ferme de Tanagra, des seins agressifs et de longs cheveux presque blonds. Sans la Porsche, elle n'aurait jamais accepté de sortir avec un garçon qui boitait comme Fidel. Elle se vantait toujours d'avoir flirté avec les plus beaux garçons du collège Stella Maris. Par les confidences de ses copains, Fidel savait qu'elle ne reculait pas devant une fellation rapide, si on le lui demandait avec assez de fermeté. Mais elle prenait facilement des airs pudiques lorsqu'un garçon ne l'excitait pas.

Il remonta un peu la main posée sur la cuisse, regardant toujours la route devant lui. Linda portait une mini, comme toujours. Sous ses doigts, il sentait la chair élastique de la cuisse tiède, offerte. Il remonta encore un peu, la bouche sèche. Brusquement, il y eut un trou dans la chaussée et il dut reprendre le volant à deux mains pour éviter de quitter la route.

Ensuite, il n'osa pas la remettre. Il continua à rouler, serrant le volant à deux mains, sans vouloir pousser la voiture à fond. Il avait peur de casser le moteur.

Il tourna la tête et aperçut de profil l'orgueilleuse poitrine de Linda.

— On va au Zum-Zum après ? proposa-t-il d'un ton dégagé.

Dans la discothèque, ils boiraient. Cela lui donnerait du courage et la dégèlerait. Ensuite, comme Linda habitait Carrasco, ils trouveraient bien moyen de s'arrêter dans une des allées tranquilles... Il frémit en pensant à ce que lui avaient raconté ses copains...

Linda eut un soupir hypocrite.

— Je voudrais bien, fit-elle, mais je dois me lever très tôt demain matin.

Se balader en Porsche, c'était agréable. Mais aller au Zum-Zum avec un type qui ne pouvait pas danser à cause de sa jambe, cela n'avait rien de drôle. Surtout qu'il allait la peloter comme un fou pendant tous les slows...

— On ne restera pas longtemps, plaïda Fidel.

Linda secoua ses cheveux blonds, tourna la tête vers le jeune homme avec une expression horriblement salope.

— Il vaut mieux que tu me raccompagnes maintenant, dit-elle. Comme ça, on pourra s'arrêter un peu pour bavarder.

Fidel se dit qu'après tout il arriverait peut-être à ses fins. Ensuite, il irait au Zum-Zum tout seul. Comme d'habitude. Parfois il y draguait des filles qui avaient envie de faire un tour en Porsche. Il ralentit, vérifia que la route était vide et effectua un demi-tour, repartant vers Montevideo.

Le ronronnement régulier du moteur de la 911 S lui mit un peu de baume dans le cœur.

— Va plus vite, ordonna Linda. J'adore.

Elle éprouvait un plaisir sexuel à voir les arbres de l'Interbalnearia défiler. Fidel obéit.

* *

*

Ron Barber ouvrit les yeux avec un gémissement de douleur. En s'endormant, il avait appuyé son dos au mur. Le contact du ciment sur la chair à vif avait été horrible. Depuis vingt-quatre heures, on le battait avec une courroie de ventilateur de camion. En lui posant toujours la même question.

— Qui est le traître ?

Les coups pleuvaient sur le corps et le visage, assenés par de jeunes Tupamaros à l'air sérieux, qui le frappaient sans haine et sans précipitation. Sans interruption non plus. Il n'avait pas dormi plus de quatre heures.

Le cadenas cliqueta. On venait le chercher pour une nouvelle séance. Afin de bien montrer qu'il n'était pas vaincu, il se leva de lui-même. Mais intérieurement, il tremblait... Combien de temps allait-il tenir ? On lui avait retiré sa montre et il avait perdu le sens du temps.

Avec l'ampoule nue qui brûlait sans interruption, il ignorait s'il faisait jour ou nuit hors de la Prison du Peuple...

L'étudiant à lunettes le fit sortir de la cellule. Ron tenait à peine debout.

— Monte.

Maladroitement, Ron Barber s'engagea sur l'échelle. Cela n'aurait servi à rien de résister. Il fallait qu'il garde son énergie. Pour tenir et

se taire. Il n'aurait jamais cru que le fait de se trouver nu devant d'autres hommes puisse le gêner autant...

Il se sentait faible et la tête lui tournait. Que faisait-on à l'extérieur pour le sauver ? Il connaissait l'inefficacité de la police uruguayenne. Quant à Juan Etchepare, il devait se contenter de photographier ses filles. Trop couard pour tenter quoi que ce soit. Il ne restait plus que ses amis de l'O.S.S. qui étaient maintenant dans des bureaux à Washington. Eux ne le laisseraient peut-être pas tomber. L'image de Maureen passa devant ses yeux et il la chassa vivement.

Ce n'était pas le moment. On ne l'avait pas tiré de son trou pour des choses agréables. Il émergea dans la cave. Il reconnut un des rebelles qui l'avaient déjà torturé. Maigre, des dents proéminentes et un sourire triste. L'air d'un hindou. Le Tupa lui désigna un vieux matelas posé sur un sommier métallique.

— Couche-toi là-dessus, fit l'hindou.

Ron Barber obéit et frissonna. Le matelas était trempé. Cela lui donna une idée de ce qui l'attendait. Sa tête se vida, et une boule d'angoisse lui noua l'estomac.

Le Tupa à lunettes s'approcha de lui avec un capuchon en grosse toile fermé par un cordon. Sans douceur, il l'enfila sur la tête de Ron Barber et le noua autour de son cou. L'Américain se sentit suffoquer : la toile était trempée, elle aussi.

Ce n'était pas pour qu'il ne puisse identifier qui allait le torturer. Mais, psychologiquement, la torture était plus difficile à supporter... Le canon d'un pistolet s'appuya contre sa nuque et il sentit qu'on lui ôtait ses menottes.

— Ne bouge pas, gringo ! intima le Tupa à lunettes.

Il n'avait pas envie de bouger. Pour aller où ?

Ils serrèrent autour de ses poignets et de ses chevilles des linges humides. Maintenant, il était étendu sur le dos, à même le matelas, bras et jambes écartés. Il essayait de respirer régulièrement sous la capuche, mais son cœur cognait à toute vitesse dans sa poitrine. Il entendait les deux hommes s'affairer autour de lui. Une vision lui revint une fraction de seconde. Presque la même scène. Mais c'est lui, en costume et cravate, qui était debout près d'un homme dans sa position actuelle. Un Tupamaro. Celui-là était mort par la suite. Pendu dans sa cellule de la Jefatura.

— Où est la picana ? demanda une voix calme.

Comme si elle avait demandé : « Où sont les cigarettes ? » Les battements du cœur de l'Américain s'accéléchèrent. La picana, c'était l'électrode, en argot policier. L'élément numéro un de la torture par l'électricité. Méthode américaine importée en Uruguay.

Puis il ne se passa plus rien. Sous sa cagoule, Ron Barber avait envie de leur crier de commencer. En même temps, il savait qu'il allait

souffrir sans limite. Sauf accident, avec un individu aussi solide que lui, la torture à l'électricité pouvait se prolonger indéfiniment...

Une porte claqua. Ron entendit une voix de femme et la reconnut aussitôt : c'était la voix de la jeune Tupamara qui l'avait kidnappé. Il y eut des froissements, des frôlements, puis la voix de la jeune fille, tout près de son oreille :

— Qui est-ce qui te renseignait, gringo ?

Surpris, Ron ne répondit pas tout de suite. Puis, il répondit :

— Personne ne me renseigne.

Il entendit un soupir exaspéré.

— Imbécile ! Tu finiras par parler. On te rendra fou. Et on ne te laissera pas te suicider.

Ron Barber se tendit soudain comme un arc. L'électrode venait de se poser sur son poignet, à travers le linge mouillé. Il s'entendit gémir, se tordit. C'était une sensation atroce. Impitoyablement, la fille remonta le long du bras. Il sentait la petite boule ronde courir sur sa peau, déchaînant des sensations horribles, inhumaines. Il serrait ses mâchoires à les briser, pour ne pas hurler, pour tenir.

Cela s'arrêta d'un coup. Il était en sueur.

— Tu ne veux toujours pas dire qui c'est ? demanda la voix douce et impitoyable. Tu as tort...

Elle se pencha sur lui :

— Quand j'aurai fini de t'interroger, tu ne pourras plus jamais faire l'amour.

Délicatement, la jeune Tupa prit sa verge et la décalotta, avec le geste professionnel d'un médecin. Involontairement, Ron essaya de se rétracter. Mais il était totalement impuissant.

Il s'écoula quelques secondes qui durèrent une éternité. Puis la picana entra en contact avec la chair délicate du sexe. La petite boule métallique se colla au méat, tenue d'une main ferme par la fille.

Ron crut qu'il allait exploser. Il hurla, de toute sa gorge, à s'arracher les cordes vocales, le corps secoué de spasmes incoercibles, bavant sous la cagoule, les yeux révulsés.

Il avait l'impression que son bas-ventre s'ouvrait en deux, qu'on lui arrachait les reins et surtout la verge. Qu'il n'avait plus qu'un trou béant entre les cuisses. La douleur était si inhumaine qu'il ne pouvait même plus crier.

Impossible de savoir combien de temps cela avait duré.

Quand il reprit connaissance, la voix suave murmura à son oreille :

— On se croirait à la Jefatura, non ? Je vais continuer jusqu'à ce que tu parles. Même si tu dois en crever.

Il l'entendit donner l'ordre de remouiller les bandages qui s'étaient desséchés. Pour que le courant passe mieux. Ron tremblait de la tête aux pieds, sans pouvoir se contrôler. Il avait l'impression que son sexe

n'était plus qu'un morceau de bois carbonisé.

— C'est dommage pour ta femme, remarqua la fille. Elle sera obligée de trouver un autre homme pour lui faire l'amour.

Ron espérait que le répit allait durer. Mais aussitôt l'électrode se posa sur sa poitrine, à la place du cœur. Sa bouche s'ouvrit toute grande, mais aucun son ne sortit. Il eut l'impression que son cœur envahissait toute sa poitrine, que le sang l'étouffait, qu'il était en train de mourir.

Une nouvelle fois le supplice s'arrêta. Il mit plusieurs minutes à reprendre son souffle.

Soudain, un son inattendu frappa ses oreilles : de la pop musique, mise à toute force, non loin de lui. Un air connu dont il n'arrivait plus à se rappeler le titre. La voix suave de la fille dit à son oreille :

— Tu as crié trop fort, gringo. Maintenant, nous allons avoir tout le temps. J'aime beaucoup la musique de danse, tu sais. Je ne poserai plus de question. Quand tu auras assez de souffrir, tu me diras le nom que je veux.

Ron Barber mordit la cagoule. Mais quand la terrible petite boule effleura son sexe, il poussa quand même un rugissement atroce. De nouveau, son bas-ventre se mit à bouillonner. Cette fois, il savait que cela ne s'arrêterait pas au bout de dix minutes.

* *

*

Laura Iglesia avala d'un coup trois pilules roses.

— Mon dîner, commenta-t-elle avec un rire nerveux. Je suis beaucoup trop grosse. Mais cela ne durera pas. Il y a deux ans, j'étais mince comme une Biafraise...

Comme par défi, elle croisa les jambes, découvrant ses cuisses dodues. Elle portait une blouse en soie imprimée, sans rien dessous.

C'était la première fois que Malko voyait une boîte de nuit sur pilotis. Le Zum-Zum était un cube de béton juché sur des piliers de ciment, avec de grandes baies vitrées tendues de rideaux sombres, au pied de l'immense building de la Triamericana. En bordure de la Rambla. Un policier en uniforme assistait le cerbère en smoking, à la porte. Laura Iglesia semblait très populaire. Depuis qu'elle était là, une demi-douzaine de garçons étaient venus l'embrasser. La discothèque était petite avec une piste de danse minuscule, un bar près de l'entrée et des « alvéoles » confortables tapissés de coussins. Laura avait entraîné Malko dans celui qui se trouvait le plus à l'écart. Une bougie anémique posée sur la table basse dispensait une clarté à peine suffisante pour se reconnaître. Les disques passaient sans interruption et la piste était encombrée de couples qui ne bougeaient pas plus que

s'ils avaient été soudés au sol...

— C'est plein de Tupas, remarqua gaiement Laura.

Malko s'étonna quand même.

— Où cela ?

Elle haussa les épaules.

— La moitié des jeunes, ici, en font partie. Ils cachent des types recherchés, portent des messages, prêtent des voitures. Montevideo est une petite ville. Les jeunes ne changent pas d'école, se suivent de classe en classe, se connaissent depuis le jardin d'enfants. C'est pour cela que la police a beaucoup de mal à pénétrer le mouvement.

Il y avait de plus en plus de monde sur la piste. Pour écouter « Mr. and Mrs. Jones ».

— Je voudrais danser, dit Laura.

* *

*

Ils étaient collés l'un contre l'autre, immobiles. Laura avait passé les bras autour du cou de Malko, appuyait son visage contre son cou.

Le disque laissa la place à un jerk. Laura se détacha de Malko et commença à se remuer d'une façon endiablée, à trois mètres. Plus elle buvait, plus ses traits se détendaient. Soudain, elle se rapprocha et dit à voix basse :

— Voilà le garçon que vous cherchez.

Malko se retourna et vit un grand jeune homme barbu, bien découplé, avec une canne, au visage doux et timide derrière ses lunettes de bon élève.

Pas du tout l'air d'un traître...

Il s'installa au bar, observant la piste. Plusieurs filles lui sourirent en passant près de lui. Il s'amusa avec sa canne à lever légèrement la robe de l'une d'elles qui s'esquiva en riant.

Malko raccompagna Laura à leur alvéole. La jeune fille avala d'un trait un verre à dents plein de scotch et s'affala sur les coussins, pratiquement dans les bras de Malko. Il vit dans ses yeux une expression hagarde, égarée, trouble.

— Je me sens bizarre, murmura-t-elle. C'est toujours comme cela quand je prends de l'alcool avec mes pilules.

À travers le tissu léger de sa blouse, les pointes de ses seins commençaient à donner signe de vie. Comme pour jouer, elle écarta la chemise de Malko, découvrant sa poitrine.

— Vous n'avez pas de médailles, remarqua-t-elle. Ici, les garçons en ont tous. Chaque fois qu'ils couchent avec une fille, ils ajoutent une médaille... (Elle rit.) Vous ne devez pas souvent coucher avec une fille...

Elle s'affala soudain contre lui et ses lèvres se posèrent sur la poitrine de Malko. Sans vraiment l'embrasser. En un geste quand même très intime. Puis, comme s'ils avaient été seuls, sa tête descendit de plus en plus bas. Elle se redressa quelques secondes, accumula des coussins autour d'elle, puis replongea contre Malko. Comme il essayait de se dégager, mal à l'aise, elle releva la tête :

— Je ne vous plais pas, n'est-ce pas ? dit-elle amèrement. Vous êtes très beau, vous pouvez avoir toutes les filles que vous voulez. Moi, je suis beaucoup trop grosse.

— Vous avez beaucoup de charme, affirma Malko qui continuait à surveiller le jeune homme barbu.

Laura Iglesia ne répondit pas. Sa tête retomba contre lui. Lorsque Malko sentit sa bouche brûlante sur lui, il sursauta. Suffoqué que l'on puisse se livrer à une telle activité dans une discothèque à la mode de Montevideo... Cachée par les coussins, Laura lui administrait un traitement que n'aurait pas désavoué une professionnelle. Avec l'automatisme impitoyable d'une somnambule. Un garçon apporta la vodka russe demandée par Malko, de la Laïka. Elle ne sembla même pas le remarquer... Roulée dans les coussins, elle ressemblait à un boa en train d'avaler un lapin, tant ses gestes étaient mesurés et doux.

Malko ferma les yeux, dépassé. Au diable le conformisme. Dans quelques secondes, il allait exploser dans la bouche d'une dame qu'il connaissait depuis une demi-journée et qui était un des meilleurs partis de Montevideo.

Il rouvrit les yeux. Le barbu quittait le bar en s'appuyant sur sa canne... Malko sursauta si fort qu'il faillit échapper à la bouche vorace. Laura grogna, et s'accrocha à lui. Malko hésita une seconde, déchiré entre le devoir et l'agrément du moment. Puis, il écarta doucement la tête de Laura, stupéfaite, se rajustant hâtivement et se leva.

— Je reviens tout de suite, dit-il avec un sourire contraint.

Laura le fixa avec des yeux de folle, puis, éclatant en sanglots, enfouit sa tête dans les coussins.

Jamais de sa vie elle n'avait connu une telle humiliation...

* *

*

Ron Barber émergea de sa torpeur sous l'effet de l'alcali qu'on lui faisait respirer. Il s'était évanoui plusieurs fois. On ne lui avait pas enlevé sa cagoule et il lui semblait que plusieurs personnes se relayaient pour le torturer. Il se demanda combien de temps il pourrait tenir. Son corps n'était plus que douleur.

Il entendit une conversation chuchotée, puis une voix demanda :

— Il n'en a pas assez de la picana...

— Tu veux lui en donner un peu ?

— Oh oui !

Les nerfs en boule, Ron attendit que l'électrode se pose sur sa chair. Une nouvelle fois, il ressentit l'atroce douleur qui ne pouvait pas tuer. Puis, sa tête parut éclater. On lui avait enfoncé l'horrible petite boule dans l'oreille. Son cerveau parut se mettre à bouillir, les yeux lui sortirent de la tête. Cela ne dura que quelques secondes. Une voix inquiète fit :

— Eh, tu vas le tuer ou le rendre dingue ! Travaille-lui les couilles plutôt. Ça peut pas lui faire de mal. Parce qu'il aura plus beaucoup l'occasion de baiser.

— Il va parler, ce con de gringo, fit la seconde voix.

L'électrode effleura son ventre et Ron se recroquevilla.

Il ouvrit la bouche pour dire qu'il voulait bien parler, que tout cela n'avait plus d'importance, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Provisoirement, il était muet.

Il n'avait plus qu'une idée : dormir. Ne serait-ce qu'une heure. Tout le reste lui semblait vain et sans importance.

CHAPITRE VII

Le petit parking qui entourait le Zum-Zum était plein de voitures. Toutes plus minables les unes que les autres. Malko se faufila jusqu'à Fidel Cabrero, en train de se glisser dans une superbe Porsche vert Nil 911 S. Une machine qui devait coûter trois cents ans de salaire d'un manoeuvre uruguayen... Le barbu tourna la tête en entendant des pas, sans inquiétude apparente. Malko s'arrêta tout près de la Porsche, comme s'il l'admirait.

— Belle machine, remarqua-t-il en espagnol.

Le visage doux de Fidel Cabrero s'éclaira aussitôt d'un sourire de fierté.

— C'est la seule 911 S de Montevideo, dit-il fièrement. Avec ça, je mets moins d'une heure pour aller à Punta...

Malko sonda le visage de l'adolescent. Impossible de deviner qu'il était mêlé à des événements aussi dramatiques. On aurait dit un bon petit fils à papa sans histoire.

— Vous vous y connaissez, Señor ? demanda le jeune homme, intrigué par le silence de Malko.

Ce dernier eut un sourire froid.

— Un peu. Cela doit coûter une fortune ici ?

— 500 000 pesos, fit Cabrero.

Malko chercha son regard, le bras appuyé à la portière.

— C'est Ron Barber qui vous l'a offerte, n'est-ce pas ? dit-il doucement.

Fidel Cabrero crut que son cœur s'arrêtait. Qui était cet inconnu élégant qui semblait le connaître. Être au courant de son secret le plus jalousement gardé. Un secret qui menaçait sa vie. Son premier réflexe fut de s'enfuir, de faire gronder son moteur si puissant... Mais l'étranger l'avait pris par le bras.

— Je dois vous parler, fit-il d'un ton sans réplique. Si possible sans que l'on nous voie. Cela vaudra mieux pour vous. Ouvrez-moi.

Il fit le tour de la Porsche. Fidel Cabrero se laissa tomber derrière son volant et étendit le bras pour ouvrir l'autre portière. Malko entra à son tour et posa son pistolet extra-plat sur ses genoux.

— Prenez la Rambla et roulez, dit-il. Cela risque d'être long.

* *

*

La fille était revenue. Il reconnaissait son toucher délicat et féroce,

inhumain. Jamais, même à la Jefatura, Ron Barber n'avait vu de policier aussi acharné sur ceux qu'ils torturaient. Son moment de défaillance était passé, mais il sentait qu'il pouvait craquer d'un instant à l'autre. La Tupamara procédait par petites touches, après avoir fait remouiller les linges de ses poignets et de ses chevilles. Un peu au cou, à la tête, à la poitrine, puis au ventre.

Espièglement, elle lui avait effleuré les pieds. Maintenant, elle remontait... Bientôt son sexe allait se déchirer de nouveau sous la foudroyante douleur.

— Tu as du courage, gringo, remarqua-t-elle, comme pour elle-même. Mais cela ne sert à rien.

Ron avait l'impression d'être devenu un pygmée, de ne plus rien penser. La cagoule l'étouffait. Il avait vomi dedans et personne n'avait accepté de la lui changer.

— En avant pour les générations futures, fit la fille avec un humour féroce. Pendant ce temps, le type que tu protèges doit être en train de se taper une fille. Peut-être bien ta femme, gringo... Il ne faut pas laisser les femmes toutes seules trop longtemps...

La picana effleura un testicule puis s'enfonça d'un coup dans l'anus de Ron Barber.

Son ventre explosa.

— La musique ! cria la fille pour couvrir les hurlements de l'Américain.

Il ne s'agissait pas d'ameuter les voisins de ce quartier tranquille de Montevideo.

* *

*

— Je vous jure que je ne sais rien, répéta pour la vingtième fois Fidel Cabrero. Je vous le jure sur ma mère...

Les yeux dorés de Malko le fixaient, avec une intensité presque hypnotique. Le jeune homme était une énigme pour lui. Pas du tout le traître classique. Un être affolé, naïf, irresponsable... La panique le faisait tellement transpirer que l'odeur effaçait celle du cuir neuf de la Porsche. Ils s'étaient garés à Carrasco, en face du vieil hôtel-casino, au bord du Rio de la Plata. De temps en temps, un vieux tacot passait en toussotant.

— Vous devez bien savoir où se trouvent les abris de vos amis, insista Malko. La qualité des renseignements que vous avez donnés à Ron Barber montre que vous êtes très bien introduit dans le mouvement.

Fidel Cabrero frappa du plat de la main sur son volant.

— Non ! Non ! Je vous assure, les cellules sont très

compartimentées. Il y a des dizaines de planques, je ne les connais pas toutes...

— Vous savez qu'ils vont le tuer ?

Cabrero ne répondit pas. Il paraissait douze ans en dépit de sa barbe... Comment diable s'était-il laissé entraîner dans cette galère ? Pour le détendre, Malko demanda doucement :

— Pourquoi donnez-vous des renseignements à la C.I.A. ? Vous savez quelles sont les conséquences...

La pomme d'Adam du jeune homme monta et descendit. D'une voix imperceptible, il dit :

— Je sais... Je ne voulais pas cela... Mais...

— Mais quoi ?

Il hésita.

— Oh ! C'est idiot. J'avais demandé une bourse pour aller aux U.S.A. Là-bas, la vie est très chère pour nous. Le Père du collègue m'a envoyé au conseiller culturel de l'ambassade américaine. Il a été très gentil, nous avons sympathisé. Il m'a invité à des cocktails. J'ai rencontré M. Ron Barber. Lui aussi a été très gentil. Par hasard, il m'a parlé des Tupamaros. J'ai dit que je les désapprouvais, un peu pour lui faire plaisir. Et puis un soir, il m'a invité à dîner au Galeon. J'ai bu du vin, j'ai raconté des histoires. M. Barber parlait d'un médecin tupa sur lequel on n'arrivait pas à mettre la main. J'ai dit que je le connaissais, je crois que j'ai même donné son nom.

— Comment le saviez-vous ?

Fidel Cabrero baissa la tête. Sa voix baissa encore.

— C'était le père d'une fille dont j'étais amoureux.

— Et alors ?

Il y eut un long silence dans la Porsche. On n'entendit que le bruissement du Rio de la Plata, à quelques mètres d'eux. Enfin le jeune Uruguayen dit :

— Une semaine plus tard, cet homme a été abattu par des inconnus, quand il sortait de chez lui. Avec sa femme...

D'abord, je n'ai pas fait le rapprochement. Puis, j'ai entendu dire que M. Barber travaillait à la Jefatura, que c'était le chef des rangers américains... (Il renifla.) J'ai pleuré pendant une journée, j'avais envie de tout aller raconter.

« M. Barber m'a téléphoné, il voulait me voir. Ça été terrible. Je l'ai injurié, menacé. Il était très calme. Il m'a expliqué que ces hommes étaient des criminels, que le médecin avait tiré sur ceux qui venaient l'arrêter, qu'on ne voulait pas le tuer. Mais que je méritais une récompense...

« Quelques jours plus tard, j'ai reçu un coup de téléphone du garage Volkswagen. Une Porsche était à ma disposition.

— Comment avez-vous expliqué ça à vos amis ?

Fidel eut un sourire triste.

— J'ai un oncle en Allemagne. J'ai dit qu'il avait voulu me faire plaisir pour mes vingt et un ans. Que là-bas cela ne coûtait pas cher.

Silence. Malko réfléchissait. Amer. Les services secrets étaient toujours sans pitié. Fidel était une victime, lui aussi...

— Et après ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas eu le courage de ne pas prendre la Porsche, avoua Fidel. C'était mon rêve. J'en avais parlé à M. Barber. Ce dernier m'a laissé tranquille pendant quelques semaines. Puis, il m'a recontacté, m'a laissé entendre que les Tupamaros se méfiaient de moi, que j'étais en danger... Bien entendu, j'ai eu peur. Alors, il m'a dit : « La seule façon de ne pas courir de risques, c'est de les faire prendre tous. Les importants, les chefs. On ne leur fera pas de mal. On les mettra en prison... »

La voix de Fidel Cabrero se brisa.

— Le suivant a disparu sans laisser de traces. Les journaux ont dit qu'il avait été exécuté par le Commando Cassa Tupamaro... J'en étais sûr. Mais je ne pouvais plus m'arrêter. Et je me suis mis à avoir de plus en plus peur. À chercher vraiment. Tous mes camarades sont Tupas. Avec ma jambe, je suis moins utile, mais ils me disent tout. Et jusqu'ici, personne ne m'a soupçonné.

Malko dut rassembler tout son courage pour continuer l'interrogatoire. Fidel lui faisait pitié. Mais il serait broyé par la monstrueuse mécanique des services secrets. Même si Ron Barber s'en sortait.

— Qui est la fille qui a mené le kidnapping ? demanda-t-il.

Fidel Cabrera secoua la tête.

— Je ne sais pas son nom, je vous le jure. Il y en a plusieurs qui travaillent pour les Tupamaros.

Pris d'une subite inspiration, Malko demanda :

— C'était une vraie dominicaine, n'est-ce pas ?

Cabrera sursauta.

— Comment le savez-vous ?

Il se tut brusquement. Conscient d'en avoir trop dit. Malko comprit qu'il tenait enfin un indice sérieux.

— Je le sais, dit-il d'un ton péremptoire. Mais comment des religieuses se mêlent-elles de kidnapping ?

Le jeune homme hésita. Sous le regard inquisiteur de Malko, il se lança :

— Oh ce ne sont pas tout à fait de vraies sœurs. Il y a un couvent de dominicaines, calle general Rivera, avec des novices. Des jeunes filles qui portent déjà le costume, qui n'ont pas encore prononcé leurs vœux. Elles sortent facilement en ville et vont chez elles.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Oui.

Il y avait des larmes derrière ses lunettes. Malko se dégoûta, mais se dit qu'il fallait « verrouiller » le jeune homme. Être sûr de sa collaboration.

— Ils risquent de questionner Ron Barber, dit-il. Vous avez intérêt à ce qu'on le libère vite.

Le jeune homme haussa les épaules et se tourna vers Malko.

— Vous croyez vraiment que cela me fait quelque chose ? Je n'ai plus peur de mourir. Je me dégoûte trop. Avant j'étais malheureux, à cause de ma jambe. Comme je ne pouvais pas danser, les filles n'aimaient pas sortir avec moi. Maintenant, avec la Porsche, elles se battent pour aller à Punta. Mais j'ai ce poids, ces choses que je ne peux dire à personne.

— Ramenez-moi au Zum-Zum, dit Malko.

Pour l'instant, il en savait assez. Fidel remit la Porsche en route et fit demi-tour. Ils roulèrent en silence jusqu'à la discothèque. Un peu avant d'entrer dans le parking, Malko fit stopper Fidel Cabrero.

— Où puis-je vous joindre ?

Fidel hésita :

— Je passe tous les soirs au Zum-Zum. Ou je suis à l'université. Je préférerais que vous ne veniez pas chez moi, n'est-ce pas ?

— Essayez d'en savoir plus sur cette fille, demanda Malko.

Il sauta dehors et claqua la portière. Sa Mustang était toujours au parking. Et vraisemblablement la volcanique Laura avait trouvé une autre victime pour sa goinfrerie sexuelle. Il décida d'aller se coucher. Il avait maintenant deux indices qui, en théorie, lui permettraient d'identifier la kidnapeuse. Il suffisait de faire déshabiller tout un couvent de dominicaines...

CHAPITRE VIII

— Quelqu'un veut vous voir... La voix de Laura Iglesia était mystérieuse à souhait. Et pas rancunière, bien que Malko n'ait pas eu le temps d'expliquer son départ de la veille. Il avait mal dormi, cherchant comment il pourrait identifier la mystérieuse dominicaine, sans déclencher un horrible scandale. Même les pistoleros de Ricardo Toledo ne pourraient pas faire déshabiller un couvent de dominicaines à Montevideo. C'était un cas de révolution. Or, pour l'instant, Malko ne voyait pas d'autre façon de remonter la filière.

— Qui ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas vous le dire au téléphone, répliqua Laura.

Cela confirma ce que Malko pensait. C'était le miracle.

— J'arrive, dit-il.

— Venez seul, ajouta la jeune Uruguayenne. Il faut être très discret.

Elle raccrocha. Malko glissa son pistolet extraplat dans sa ceinture et fila prévenir les gorilles qu'ils pouvaient se faire une orgie de Pepsi-Cola en l'attendant. Mais il était quand même plus prudent de leur dire où il allait.

Chris Jones avait étalé sur le lit les pièces de son 38 chéri et s'entraînait à le démonter, les yeux fermés.

— Si, dans deux heures, je ne suis pas là, avertit-il, venez me chercher. Avec des tanks, s'il le faut.

Pas besoin de le dire deux fois. Chris et Milton grillaient de trouver des adversaires à leur taille. Autre chose qu'un pâle voyou avec un couteau.

Comme d'habitude, Malko attendit l'ascenseur cinq bonnes minutes. Un vent furieux soufflait sur Montevideo. L'énorme antenne métallique du building de la General Electric, au coin de la Plaza Independencia, en tremblait. La Mustang démarra presque sans se faire prier. C'était certainement plus dangereux de la conduire que d'affronter tous les Tupamaros d'Uruguay. Malko coupa par la triste avenue du 18 Juillet – la dernière révolution en date – pour regagner la Rambla par l'avenue Massini. Il y avait une manifestation devant la mairie de briques rouges.

Il accéléra encore dans les allées désertes de Carrasco. Il avait vraiment hâte de prendre le problème à bras-le-corps. Et en dépit de ce qu'il avait appris sur Ron Barber, il avait pitié de lui. La grille de la villa de Juan Etchepare était ouverte. Il entra et s'arrêta devant la porte. À peine avait-il sauté de la Mustang que Laura Iglesia lui ouvrit. Elle s'avança vers lui.

— Excusez-moi pour hier soir, murmura-t-elle, quand je prends mon lithium, je ne sais plus ce que je fais...

— Je vous en prie, dit Malko. C'est moi qui me suis très mal conduit. Juan Etchepare est là ?

Elle secoua la tête :

— Non. Il est absent, jusqu'à quatre heures. Il a emmené Angel et Enrique. Entrez.

Malko la suivit à l'intérieur. Elle était très digne, en pantalon et chemisier opaque. Un chat vint se frotter le long de ses jambes. Le living était vide. Il se retourna.

— Vous m'aviez dit que...

Laura Iglesia eut son drôle de sourire en coin et son doigt désigna la porte du « studio » de Juan Etchepare.

— On vous attend là.

Intrigué, Malko avança vers la porte. Laura l'observait. Au moment de la franchir, il aperçut soudain un reflet dans la glace du mur : deux longues jambes gainées de sombre et une voilette.

Stupéfait, il revint en arrière. Laura mit un doigt sur ses lèvres. Se dressant sur la pointe des pieds, elle chuchota à l'oreille de Malko.

— C'est elle qui m'a téléphoné ! Elle voulait absolument vous rencontrer. Elle savait qu'aujourd'hui, Juan n'était pas là... Je ne lui dirai rien.

Décidément quand les femmes du monde se mettaient à jeter leur gourme, elles le faisaient sans trop de retenue.

— Mais je l'ai vue une fois pendant trois minutes ! dit Malko. C'est dément.

Laura haussa les épaules.

— Ne soyez pas idiot, dit-elle. Dona Maria-Isabel est une des plus belles femmes d'Uruguay. Je vous laisse.

Elle s'éloigna vers la porte. Déconcerté, Malko se dirigea vers la pièce aux miroirs et à l'étrange lit rond. Cela ne l'amènerait pas à Ron Barber, mais son instinct de mâle lui interdisait de repartir. La vie est trop courte.

* *

*

Ils se regardèrent quelques secondes, sans savoir que dire. Maria-Isabel était assise sur le bord du lit, les jambes croisées, engoncée dans son manteau de shantung noir, le visage dissimulé derrière sa voilette. Exactement comme la première fois que Malko l'avait aperçue. Il devina un léger sourire derrière la voilette.

— Bonjour, dit Maria-Isabel Corso. Je suis contente que vous soyez venu.

La voix basse et contrôlée fit passer une délicieuse petite pointe de feu dans l'épine dorsale de Malko. Il décida qu'une extrême galanterie était la seule réponse possible à la présence de la jeune femme.

— Je serais venu encore plus vite, si j'avais su qu'il s'agissait de vous, dit Malko.

Maria-Isabel eut un rire délicat.

— menteur ! Vous m'aviez à peine regardée l'autre jour...

Elle se leva, commença à déboutonner son manteau.

— Aidez-moi, voulez-vous.

Malko fit glisser le vêtement de ses épaules. Elle portait dessous un ensemble jupe et corsage de tissu imprimé. Très sage. Délicatement elle ôta sa voilette, accrochée à un petit chapeau. Malko put enfin admirer son visage. Les cheveux tirés, serrés en arrière par un anneau d'or, faisaient ressortir les hautes pommettes et les immenses yeux noirs en amande. Ce n'est pas pour rien que les Uruguayens se faisaient appeler les « Orientaux ». La bouche était encore plus belle que dans le souvenir de Malko : charnue, ciselée, entrouverte sur des dents régulières, avançant légèrement. Debout, face à Malko, elle le fixa pendant quelques secondes, avec un imperceptible sourire. Elle mit tant de choses dans ce regard qu'il eut l'impression qu'ils avaient déjà fait l'amour.

— Venez, dit-elle, je voudrais vous montrer quelque chose.

Sans ôter ses chaussures, elle s'allongea à demi sur le lit, appuyée sur un coude.

La jupe glissa vers le haut et Malko aperçut une jarretelle blanche. Pudiquement, Maria-Isabel remit sa jupe en place.

— J'ai horreur des collants, commenta-t-elle. C'est anti-érotique.

Malko s'assit près d'elle et regarda autour de lui. Leur image se reflétait à des dizaines d'exemplaires dans les miroirs de la coiffeuse, du pied du lit et du plafond. Maria-Isabel leva les yeux et s'étendit un peu plus. Toujours sans ôter ses chaussures. Elle tourna la tête vers Malko.

— Ne gardez pas votre veste.

Il obéit, ne conservant que son polo blanc. Maria-Isabel plongea la main sous le lit et ramena un paquet de photos en couleur qu'elle étala à côté d'elle.

— Regardez, dit-elle.

Malko examina les photos. Elles avaient toutes été prises sur le grand lit rond. Elles représentaient la jeune femme à différentes étapes d'un déshabillage que n'aurait pas désavoué une strip-teaseuse professionnelle. Sur certaines photos, on apercevait Juan Etchepare. Malko sentit sa pression artérielle monter d'un coup devant l'une d'elles. Étendue sur le côté face à la glace latérale, une expression ravie sur son beau visage, Maria-Isabel semblait se caresser.

La pudeur ne paraissait pas être sa qualité dominante...

Maria-Isabel dévoila la dernière photo. Juan Etchepare était étendu sur le dos, habillé, tenant un appareil photo dans la main droite. La jeune femme était couchée sur lui, ses membres épousant la forme du Paraguayen.

Entièrement nue. À l'exception de son collier de perles.

Malko leva les yeux, rencontra son regard ironique. Elle mordillait son collier de perles. Les jambes ramenées sous elle. Sans qu'il s'en aperçoive, elle avait ouvert son chemisier et il apercevait la naissance de deux seins pleins et fermes.

— Juan est très laid, dit-elle. Je n'ai jamais pu faire l'amour avec lui.

C'était dit sur le ton de la conversation la plus mondaine. Malko crut avoir mal entendu. Après les photos qu'elle venait de lui montrer...

— Que faisiez-vous sur ces photos, alors ?

Elle eut un sourire délicieusement venimeux.

— Mais rien.

— Rien !

Son sourire s'accrut. La main qui jouait avec le long collier de perles écarta un peu le chemisier et passa espièglement le rang de perles autour du sein droit, comme pour le souligner.

— Je n'ai jamais permis à Juan de se déshabiller en ma présence, expliqua-t-elle d'une voix suave. Cela m'amuse de me faire photographier avec toutes ces glaces. C'est très excitant, vous ne trouvez pas ?

Malko trouvait. Mais commençait à se demander quel traitement la pulpeuse et sadique Maria-Isabel lui réservait. Elle était pire que les Tupamaros. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle demanda soudain :

— Embrassez-moi.

Sa bouche était tiède et élastique. Quand il posa la main sur la cuisse, juste au-dessus des bas, elle frémit, se serra contre lui, puis s'écarta doucement. Elle n'avait plus que ses perles pour protéger sa poitrine.

— Je me suis toujours dit que ce serait agréable de faire l'amour ici avec un homme dont j'aurais envie, dit-elle.

En connaisseur Malko admira le cynisme de la jeune femme. Quand les grandes bourgeoises se mettaient à être vraiment salopes, elles étaient imbattables...

— Et Juan ?

Debout, elle faisait glisser sa jupe le long de ses jambes, découvrant des dessous compliqués et luxueux, d'un blanc éblouissant. Une chute de reins à faire abjurer un pape moyen et de longues jambes musclées.

Les bas fumés étaient exactement ce qu'il lui fallait.

— Juan a une conférence jusqu'à la fin de la journée, dit-elle. Avec mon mari.

De mieux en mieux.

— Que fait votre mari ?

Maria-Isabel s'approcha de Malko, plantée sur ses hauts talons, le ventre à la hauteur de ses yeux. Elle était soigneusement épilée, sauf un net triangle noir.

Malko posa les mains sur les hanches en amphore, et l'attira vers lui. Il se dit qu'elle avait dû se plonger dans une baignoire de Diorella avant de venir. Sa mémoire prodigieuse lui permettait aussi de retenir ce genre de détail...

— Que fait votre mari ? demanda-t-il pour meubler la conversation.

— Il est colonel de la « Fuerza cojuda », dit-elle.

Avec des gestes gracieux, elle s'était agenouillée sur la couverture de Guanaco. Ses longues mains s'affairaient délicatement sur les vêtements de Malko. Elle contempla quelques secondes la preuve évidente de l'intérêt qu'il lui portait, se pencha pour en éprouver le corps de sa belle bouche et se redressa, une expression trouble dans ses immenses yeux en amandes.

— Pedro, mon mari, dit-elle, est une âme simple. Très viril et très ennuyeux. La première fois que j'ai voulu lui faire ça, il ma giflée en me disant que j'étais une putain...

Malko n'avait pas du tout envie de la gifler. Les Tupamaros et la C.I.A. passèrent provisoirement au second plan. Sans pouvoir s'empêcher de voir leurs silhouettes emmêlées se refléter dans le plafond. Au moment où il ne pouvait plus se retenir, Maria-Isabel s'interrompit brusquement, regarda avec une ironie tendre le résultat de sa science amoureuse, soupira d'aise.

— Que c'est bon !

Elle s'allongea, attira Malko le long d'elle, le lascia défaire les dentelles délicates qui la couvraient encore. Tout en gardant ses bas et ses chaussures. Quand il effleura son ventre, elle se cambra, se creusant un nid dans la couverture. En silence, il s'appliqua à la caresser. Elle accompagnait ses mouvements de petits frémissements des reins, comme pour l'encourager.

Il regarda son visage.

Les yeux grands ouverts, elle fixait le plafond, avec un sourire de madone.

Il avait furieusement envie d'elle. Il lui semblait qu'elle se laissait faire depuis des heures. Soudain, elle se tordit, décollant ses reins de la couverture. Ses gémissements rauques firent accourir un des chats siamois de Juan Etchepare qui sauta sur le lit et observa la scène. Digne et distant.

Il y eut un craquement sec. Maria-Isabel mordait à pleines dents le collier de perles. Ses yeux se rouvrirent, elle sourit à Malko, se détendit, l'attira sur elle.

— Je suis affreusement égoïste, murmura-t-elle.

Malko était tellement excité cérébralement qu'il ne se sentait plus pressé de conclure physiquement. Maria-Isabel lâcha ses perles et ôta ses chaussures et ses dernières dentelles, ne gardant que ses bas fumés.

Allongée de tout son long, sublime, elle se tourna sur le côté, face à la glace murale. Son regard chercha celui de Malko, allongé derrière elle. Il se rapprocha. Aussitôt, elle cambra les reins contre lui, épousant étroitement son corps musclé. Le nylon des bas procurait une sensation délicieuse. Maria-Isabel se mira dans les yeux dorés par l'intermédiaire de la glace.

Ses lèvres bougèrent à peine.

— Tu sais ce dont j'ai envie ? demanda-t-elle.

Ses reins s'appuyaient avec insistance contre Malko. Les mains de ce dernier abandonnèrent la poitrine ferme et prirent la jeune femme aux hanches.

Elle ne ferma pas les yeux, se mordit les lèvres, poussa un petit soupir – peut-être de douleur – et tout de suite, offrit au miroir le visage extasié d'une femelle comblée.

* *

*

Malko contempla la silhouette allongée sur le grand lit rond. Maria-Isabel n'avait gardé que son collier de perles et ses longs bas fumés. Elle s'amusait à se mirer dans toutes les glaces, surtout celle du plafond. Image d'un érotisme raffiné. Elle fixa le corps de Malko, reflété par la glace.

— Tu es beau quand tu fais l'amour, remarqua-t-elle. Je t'ai regardé tout à l'heure. Tu avais l'air d'un fauve.

Ses yeux étaient soulignés de poches bleuâtres. Pourtant elle n'avait pas eu de nouvel orgasme. Mais elle paraissait insatiable. À peine assouvissait-elle Malko qu'elle se rapprochait de nouveau, avide et chaude.

— Tu ne fais jamais l'amour avec ton mari ?

Elle sourit, étendue sur le dos, mordillant ses perles.

— Pas beaucoup. Il n'a pas le temps. Il traque les Tupamaros. Il est toujours par monts et par vaux. Mais c'est utile d'être mariée à un colonel. Quand j'ai envie d'aller à Punta del Este, je demande un hélicoptère à la « Fuerza conjunta ». Pour moi, il y en a toujours un. Les pilotes aiment bien me conduire. C'est plus drôle que de faire la chasse aux rebelles...

Malko le croyait sans peine. Mais cet intermède agréable commençait à lui donner un sentiment de culpabilité. Puisque Fidel Cabrero n'avait pas donné signe de vie, il fallait s'attaquer au couvent des dominicaines. Et pour ce faire, il devait passer par la Jefatura. Il ne voulait pas être excommunié.

Il se redressa sur le lit en bataille.

— Où vas-tu ? demanda Maria-Isabel.

— J'ai beaucoup de choses à faire, dit gentiment Malko. Je ne t'avais pas incluse dans mon programme...

Elle fronça les sourcils.

— Tu me laisserais là, comme ça, dans l'état où je suis ?

À vrai dire, Malko se sentait maintenant aussi porté sur l'érotisme qu'un morceau de veau froid. La colonelle était venue à bout de ses ressources les plus secrètes... Elle se dressa à genoux, le toisant avec un sourire mi-provocant, mi-tendre...

— Lorsque tes ancêtres revenaient des croisades, dit-elle, ils devaient faire l'amour à leur femme comme des fous...

Elle se laissa aller sur le dos, se débarrassa de ses bas en un clin d'œil, tendit les bras à Malko.

— Viens me dire au revoir.

C'était difficile de refuser. En sentant le corps tiède et les cuisses musclées contre sa peau, Malko se dit qu'il y arriverait peut-être. Maria-Isabel étendit encore les jambes, bougea la tête pour se voir dans le miroir du plafond. Elle pouffa.

— Si Juan nous voyait, il aurait un infarctus. Lui qui a tellement envie de me faire l'amour.

L'amour, ils l'avaient fait de toutes les façons possibles et imaginables. Comme si Maria-Isabel avait voulu laisser à Malko le souvenir le plus extraordinaire de sa vie. Elle s'était offerte de toutes les façons sans aucune retenue, sans aucune pudeur, s'observant la plupart du temps dans le miroir.

La voilette, le chapeau, l'ensemble à fleurs, la luxueuse lingerie et les chaussures gisaient un peu partout dans la pièce. Quant à son visage, elle aurait du mal à dire à son mari qu'elle avait pris le thé avec des amies...

En la sentant de nouveau se creuser sous lui, Malko lui dit tendrement :

— Tu es insatiable.

Elle roucoula :

— Certaines de mes amies prétendent que je suis nymphomane, mais ce n'est pas vrai... Je choisis les hommes avec qui je veux faire l'amour. J'ai tout de suite eu envie de toi. À cause de tes yeux dorés, de ton allure. Tu es dangereux. J'aime les gens dangereux.

Comme si cette idée l'avait excitée, elle ferma les yeux et serra

Malko encore plus fort, roulant sur elle-même sur le lit rond...

Malko commençait son ultime charge quand un bruit insolite lui fit dresser l'oreille.

Maria-Isabel s'en rendit compte et ouvrit des yeux encore imprégnés de volupté.

— On frappe à la porte, dit-elle.

Effectivement, on frappait... Les coups se firent de plus en plus forts. Malko et Maria-Isabel n'avaient plus du tout envie de faire l'amour. Un cercle blanc apparut autour des lèvres de la jeune femme.

— C'est Pedro, fit-elle à voix basse. Il va nous tuer.

Malko, abandonnant provisoirement toute galanterie, plongea vers ses vêtements et empoigna son pistolet extra-plat. Il n'avait pas échappé à quelques années de missions impossibles pour venir se faire trucider par un mari jaloux. Même colonel.

Maria-Isabel se dressa à son tour et sauta sur sa voilette. Nue comme Ève.

À la porte, les coups étaient de plus en plus forts. Tout à coup, il y eut le craquement sinistre d'un panneau qui se brise et le fracas d'une intrusion violente. Malko arma son pistolet et le leva face à la porte.

Sa partenaire pensait à tout, sauf à se rhabiller.

La porte de la chambre s'ouvrit violemment sur les six pouces du colt « 38 » de Chris Jones. Derrière se profilait la silhouette de Milton Brabeck, un obusier dans chaque main...

— Oh ! fit Maria-Isabel.

La stupeur devait être plus forte que la pudeur car elle ne fit rien pour cacher son corps parfait. Chris Jones devint d'abord rose, puis bordeaux, et finalement aubergine. Il baissa les yeux et son pistolet.

Malko l'entendit murmurer :

— J'aurais dû m'en douter...

Presque méchamment, il repoussa Milton qui voulait entrer aussi et n'avait aperçu que la voilette.

— Tire-toi, fit-il. Il y a une dame avec le Prince.

Ce n'était même pas la peine de demander si elle était nue. Les deux gorilles refermèrent la porte, furieux et frustrés. C'était ce qui leur déplaisait le plus chez Malko. Se livrer à l'acte de chair durant les heures de travail.

— Vous les connaissez ? demanda Maria-Isabel un peu rassurée.

— Ce sont mes pistoleros, expliqua Malko. J'avais complètement oublié leur avoir donné rendez-vous.

Sans ôter sa voilette, elle s'étira puis vint se coller contre lui.

— Mais alors, nous pouvons continuer. Juan ne sera pas là avant une heure.

Uniquement vêtue de sa voilette, elle était encore plus excitante. Mais Malko pensa à la C.I.A. et à l'opinion que les gorilles allaient

avoir de lui. Il risquait de les pervertir pour le restant de leurs jours.

Soulevant la voilette, il déposa un chaste baiser sur la belle bouche. En se retirant aussitôt pour ne pas allumer d'incendie.

— Une autre fois, promit-il. Même sans miroir.

CHAPITRE IX

Dans un envol de robes blanches et bleues, une douzaine de jeunes novices sortirent du couvent, passant devant la Mustang orange arrêtée au coin de l'avenue General Rivera et de la Calle Valentino. À part leur tenue, elles ne ressemblaient pas à l'idée que Malko se faisait des religieuses. Elles riaient et plaisantaient entre elles. L'une jeta un regard effronté à travers le pare-brise de la Mustang.

À l'arrière de la voiture, Chris Jones et Milton Brabeck boudaient. Bien sûr, la somptueuse silhouette de Maria-Isabel Corso avait fait rêver Milton, déjà perversi au contact de New York. Mais la réprobation l'avait emporté sur l'admiration. D'autant que Malko n'avait encore pas le moindre indice pour retrouver Ron Barber.

Sauf le grain de beauté sur la cuisse de la fille violée par Diego Suarez. Et la confiance imprudente de Fidel Cabrera.

C'était mince.

Malko regarda les jeunes filles s'éloigner en longeant le haut mur du couvent. N'importe laquelle pouvait être celle qu'il recherchait. Il avait vaguement espéré, d'après les descriptions de Diego Suarez, pouvoir la reconnaître.

À côté de lui, Laura Iglesia semblait tout aussi perplexe.

— Elles sont toutes pareilles, remarqua-t-elle. Laura avait réapparu dix minutes après les « gorilles ». Apparemment, elle savait par cœur le timing amoureux de sa volcanique amie. Gentiment, elle avait remis le « studio » en place. Malko mit la clef de contact.

Il tourna à droite et faillit disparaître sous un autobus ! Toutes les rues du centre de Montevideo étaient à sens unique, mais, sans doute par pudeur, les Uruguayens n'apposaient que de minuscules flèches pratiquement invisibles.

Malko repartit. Soucieux et angoissé.

Les télex s'amoncelaient sur le bureau de l'Ambassadeur des U.S.A. Tous les amis de Ron Barber à Washington se démenaient comme des diables. Le State Department avait envoyé une note ordonnant de tout mettre en œuvre pour récupérer Barber. Quels que soient les moyens et l'argent engagés...

Seulement, il y avait les Uruguayens. Eux se moquaient de l'homme de la C.I.A. Ce qu'ils voulaient, c'était ne pas perdre la face...

Après dix sens interdits, Malko stoppa devant un massif bâtiment gris, de style gothique avec de hautes colonnades. La Jefatura, centre de la lutte anti-tupas. Les services de Ricardo Toledo se trouvaient au quatrième étage...

Ron Barber tremblait des pieds à la tête. Il n'entendait plus rien. Sa bouche meurtrie l'empêchait de parler et il avait un énorme hématome sur le front. La dernière atrocité avait consisté à le mettre dans un fût plein d'eau et à y plonger la picana. De nouveau, il s'était évanoui. Maintenant, l'homme au visage d'hindou était penché sur lui et lui faisait boire de l'horrible cognac argentin. Vraisemblablement distillé dans une baignoire. L'alcool le fit tousser, lui brûla la gorge. Il avait l'impression que son bas-ventre était ouvert en deux. Il aurait donné n'importe quoi pour une bouteille de Perrier.

On lui enleva la cagoule, il cligna des yeux devant l'éclairage cru, regarda son corps, fut étonné de ne pas voir de marques, de cicatrices. Le sexe était à sa place, un peu enflé peut-être. On le détacha. Mais quand il voulut effleurer la peau de son bas-ventre, il poussa un hurlement : c'était douloureux comme si la peau avait été à vif.

Dans un coin, il aperçut un lecteur de cassettes. La source de la musique qu'il avait entendue tandis qu'on le torturait. La fille avait disparu.

— Allez, gringo, va te reposer, fit l'hindou.

Ron Barber se laissa glisser le long de l'échelle et se tassa dans un coin de sa tanière. Soudain, il réalisa qu'on ne lui avait pas remis les menottes. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il massa ses poignets douloureux, peu à peu envahi d'une atroce angoisse. Il ne se rappelait plus rien, à partir de son troisième évanouissement. Sinon des bribes de douleur, de phrases, des sensations fugitives, un refrain de la minicassette.

Pourquoi avait-on stoppé le supplice ?

Est-ce qu'il avait parlé ? Et qu'avait-il pu dire ? Il serra les poings, réprimant une envie de hurler. Ce n'était pas possible que lui, Ron Barber, l'un des meilleurs éléments de la Central Intelligence Agency, rompu à tous les pièges du Renseignement, il ait parlé.

Il essaya de reconstituer son supplice, mais il n'avait aucun point de repère... S'il avait parlé, Fidel Cabrero était en danger de mort.

Brusquement, Ron Barber se mit à pleurer. C'était horrible de ne pas savoir. Jamais il n'aurait pensé que l'électricité puisse provoquer de tels ravages dans un cerveau humain. Il jura de ne plus jamais employer cette méthode d'interrogatoire s'il s'en sortait. Tout en sachant qu'il ne tiendrait pas sa promesse. L'idée insidieuse et terrifiante continuait à le tarauder.

Ricardo Toledo jeta un coup d'œil implorant à la grande Vierge polychrome épinglée sur le mur juste au-dessus de son fauteuil. Le chef de la Guardia Metropolitana dissimulait mal son exaspération. De son geste habituel, il ramena en arrière la mèche qui couvrait son œil. Sa fine moustache frémissait d'indignation. Il fixa Malko d'un œil noir.

— Señor, je dois savoir qui vous a donné ce renseignement. Vous vous faites complice des rebelles, c'est puni par la loi...

Malko venait de lui communiquer l'information de Fidel Cabrero. Sans nommer le jeune homme, bien entendu.

L'Uruguayen parlait volontairement anglais. Pour le plus grand bénéfice de Chris Jones et de Milton Brabeck. Chris regardait le policier avec l'expression affectueuse d'un cobra pour un lapin. Il avait une furieuse envie de se livrer à une démonstration de tir instinctif... Il fixa le visage luisant de graisse du policier. Devant le silence de Malko, le policier répéta :

— Si vous refusez de me répondre, cela pourrait être extrêmement dangereux.

Chris Jones se gratta l'oreille.

— Cela pourrait être vachement plus dangereux pour vous si on ne retrouvait pas notre copain, fit-il.

Ricardo Toledo sursauta. Tout son corps sec et nerveux sembla secoué par une décharge électrique. Il postillonna furieusement :

— Vous me menacez !

Malko intervint.

— Personne ne vous menace, señor Toledo. Mais notre but est de retrouver Ron Barber avant tout. Je ne protège pas des rebelles, mais des informateurs. Ne cherchez pas à les griller.

— Sinon on vous fera sauter la tête, ajouta tranquillement Chris Jones.

Le chef de la Métro regarda les yeux gris-bleu de l'Américain, ouvrit la bouche et la referma sans rien dire. Physiquement, Chris lui faisait peur. Malko en profita pour dévier la conversation vers un sujet moins brûlant.

— Comment nous attaquerons-nous à ce couvent ?

Ricardo Toledo secoua la tête et postillonna, découragé d'avance.

— C'est délicat. Très délicat. Il y a près de quarante novices. Nous n'avons aucun élément d'identification.

Malko sourit, engageant.

— Peut-être que si. Pouvez-vous faire venir le policier qui a vu la meurtrière de Dennis O'Hare. Diego Suarez ? J'ai une idée.

— Le señor Diego Suarez ! Mais il n'a rien vu. Cette fille avait un masque.

— Je sais, dit Malko, plein de patience, mais il a peut-être remarqué un détail, une allure particulière, un signe distinctif. Puisque nous savons qu'elle sera parmi les jeunes filles qu'on lui présentera.

De mauvaise grâce, Ricardo Toledo décrocha le téléphone, demanda à Diego Suarez de venir dans son bureau.

— Je crois que nous allons au-devant d'un échec, dit-il.

On frappa à la porte.

En voyant Malko, Diego Suarez vira au blanc laiteux. Sa moustache parut s'affaisser. Malko se hâta de le rassurer.

— Señor Suarez, nous avons pensé que vous pourriez nous aider.

Il lui résuma la situation. Finalement, plantant ses yeux dorés dans ceux du policier, il dit en appuyant bien sur tous les mots :

— Bien que vous n'ayez pas vu le visage de cette jeune fille, vous pourriez peut-être la reconnaître à son allure générale.

— Peut-être, reconnu mollement Diego Suarez.

Il aurait bien voulu être ailleurs. Malko lui sourit gentiment.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à nous rendre au couvent des dominicaines.

* *

*

Cela sentait l'encens et le jasmin. Digne et outragée dans sa robe blanche et bleue, une expression de mépris sur ses traits ingrats, la Mère Supérieure du Couvent Rivera contemplait le déploiement de forces qui avait envahi son bureau. Malko, Chris et Milton, le chef de la Guardia Metropolitana, deux policiers en uniforme et Diego Suarez qui se faisait tout petit. Son teint était de plus en plus livide. Il se voyait déjà accusé publiquement de viol. Et dans un couvent, en plus ! La seule solution était de tuer la fille avant qu'elle ne parle. Sinon, il était parti pour de sacrés problèmes.

— Réunissez toutes les novices, ordonna Ricardo Toledo.

Il avait mis le paquet. Un cordon de la « Fuerza Cojuda » entourait le couvent, fermant toutes les entrées. La circulation était interrompue et un hélicoptère survolait le pâté de maisons.

Malko trouvait ce déploiement de forces un peu inutile. Quant à Ricardo Toledo, il perdait son assurance de seconde en seconde devant le mépris agressif de la vieille Mère Supérieure.

— Que voulez-vous à mes novices ? demanda cette dernière.

— Une meurtrière se cache parmi elles, postillonna Ricardo Toledo. La Mère Supérieure eut une moue incrédule.

— Señor Commissario, qui me prouve que vous dites la vérité ?

Le policier se troubla, bafouilla, postillonna de plus belle.

— Mais je suis le chef de la Métro. Je...

— On dit qu'il se passe des horreurs Calle Yi, remarqua doucereusement la Mère Supérieure, que vous torturez à mort des innocents. Est-ce que c'est vrai ?

La situation était renversée. Ricardo Toledo ramena fébrilement sa mèche rebelle et chercha un terrain plus solide.

— Il est très grave d'aider les rebelles, pontifia-t-il. Or, nous sommes certains que l'une d'elles s'abrite dans votre couvent. Nous allons être obligés de procéder à une perquisition.

La Mère Supérieure parut s'enfler comme un bibendum.

— Jamais, Señor.

Son ton aurait glacé un congélateur.

Ricardo Toledo sauta en l'air, devant cette résistance inattendue.

— Je suis... commença-t-il.

La dominicaine croisa les mains sur son estomac.

— Señor Commissario, martela-t-elle, vous êtes ici dans une congrégation religieuse. Vous pouvez faire ce que vous venez de dire, mais vous serez excommunié. Urbi et Orbi. Ainsi que tous ceux qui obéiraient à vos ordres, ajouta-t-elle perfidement, avec un regard vers les deux policiers en uniforme.

Un ange passa, brandissant un glaive flamboyant.

Ricardo Toledo était transformé en statue de sel. Imaginant la tête de sa femme lorsqu'il lui annoncerait que, désormais, elle irait toute seule à la messe du dimanche. Montevideo était une petite ville. Il chercha à amadouer le dragon de la Foi.

— Nous nous intéressons seulement aux novices, précisa-t-il. Nous soupçonnons l'une d'elles d'être une Tupamara redoutable. Coupable d'un meurtre et du kidnapping du señor Barber.

— Dans ce cas, fit la religieuse, et bien que cela me paraisse hautement improbable, je veux bien les réunir dans la cour.

— Toutes les novices sont là ? intervint Malko.

— Toutes, répondit la Supérieure. J'en ai la liste. Vous pourrez vérifier.

Ricardo Toledo n'insista pas.

— Nous les attendons dans la cour, dit-il, battant en retraite hors du bureau.

Impatient de retrouver l'air pur.

Diego Suarez sortit le dernier. Il avait très sérieusement envie de vomir.

* *

*

Les rires étouffés, les murmures, le froissement des voiles exaspéraient Ricardo Toledo. Il ne cessait de remettre sa mèche en

place, tout en jetant des regards furieux à Malko. Il était persuadé qu'on ne trouverait pas la fille. Le matin même il avait eu une conversation ultra confidentielle avec le chef du Parti Blanco, son « patron » politique. Ce dernier avait laissé entendre que si les Tupamaros tuaient l'agent de la C.I.A., les Américains n'auraient jamais la tentation de traiter avec eux politiquement. Il chassa ces horribles pensées et se concentra sur le présent.

On se serait cru à une insolite distribution de prix. Sagement alignées, les novices faisaient face au groupe formé par la Supérieure, les policiers uruguayens et les Américains. Chris et Milton ne savaient plus où se mettre sous les regards inquisiteurs des jeunes filles.

Certaines étaient carrément affreuses, mais Malko avait aperçu plusieurs visages ravissants. Qu'est-ce qui poussait ces filles à entrer en religion ? On n'était plus au dix-neuvième siècle... La Supérieure se tourna vers le chef de la Métro et demanda d'un ton sarcastique :

— Alors, Señor, où se trouve notre meurtrière ?

Ricardo Toledo se tourna vers Diego Suarez qui accumulait mentalement les signes de croix.

— À vous, Diego.

Lentement, le policier commença à parcourir les rangs, examinant attentivement chaque novice. Certaines baissaient les yeux, d'autres, au contraire, le fixaient effrontément. L'une d'elles lui fit un clin d'œil, une autre fit mine de lui cracher au visage. Une autre encore lui tira la langue.

Mais aucune n'était la sienne. Il ne restait plus qu'un rang à parcourir. Diego avait le cœur dans la gorge. Si seulement elle pouvait ne pas être là !

Lentement, il passa devant les quatre premières. Disgracieuses comme des grenouilles de bénitier. Devant la cinquième, il eut l'impression que ses chaussures se remplissaient de plomb. En dépit de la coiffe, de la robe qui cachait le corps jusqu'aux chevilles, il était certain que c'était elle.

La fille a qui il avait fait l'amour debout, à l'hôpital.

Celle qui avait un grain de beauté sur la cuisse... Il se força à la regarder.

Tout de suite, il retrouva la mâchoire carrée, les grands yeux à l'expression farouche, le pli volontaire du menton.

Les yeux ne cillaient pas, plongeaient dans les siens. Le visage était froid comme du marbre. Diego Suarez sentit son cerveau virer au clafoutis. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma. Il n'avait qu'une fraction de seconde pour se décider. S'il restait planté devant cette fille, tous allaient le remarquer.

Désespérément, il chercha à se persuader que ce n'était pas elle. Mais il n'y avait pas l'ombre d'un doute.

Il devait l'arrêter, la dénoncer. On le récompenserait. Elle avouerait. Il la ferait avouer.

Comme un automate, il se déplaça, se retrouva devant un visage ingrat d'adolescente, puis un autre et un autre. La fille n'avait pas bougé.

À pas lents, pour calmer les battements de son cœur, il revint vers le groupe.

— Alors ?

La voix de Ricardo Toledo était aussi anxieuse que furieuse. Il était en train de perdre la face sous l'œil ironique de la vieille Mère Supérieure.

— Je ne la reconnais pas, annonça Diego d'une voix qu'il s'efforçait de rendre claire et assurée.

— Vous en êtes sûr ?

Le policier regarda ses chaussures. Malko ne le quittait pas des yeux. Fou de rage. Le policier lui claquait dans les doigts. Il était certain qu'il avait reconnu la fille qu'il avait violée. Mais la peur du scandale avait été la plus forte.

— Certain, Señor Commissario.

Le chef de la Métro hésita avant de se retourner vers la Mère Supérieure. Rouge comme un poivron.

— Vous avez la liste de vos élèves, postillonna-t-il piteusement pour dissimuler son embarras.

— Como no ! fit suavement la religieuse. Puis-je dire à ces jeunes filles de regagner leurs cours ?

Intérieurement, Diego Suarez se dit qu'il y en avait au moins une qui n'était plus une jeune fille. Il se demandait encore pourquoi il n'avait pas dénoncé la Tupamara. Elle s'attendait à ce qu'il le fasse. Il l'avait lu dans son regard. Pourvu qu'on ne l'arrête pas par la suite, qu'elle ne parle pas...

— Vous avez l'air soucieux, señor Suarez ?

La voix de Malko fit sursauter Diego. Il baissa la tête devant le regard insistant des yeux dorés, se secoua, extirpa un sourire.

— Non. Non. Pas du tout. J'aurais voulu reconnaître cette rebelle. Peut-être en réfléchissant encore, quelque chose me reviendra...

Fuyant comme une anguille. Malko n'insista pas.

— Ces jeunes filles vont bientôt rentrer chez elles ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit presque aimablement la Mère Supérieure. Comme tous les week-ends. Elles ne sont pas encore tenues aux impératifs de leur ordre.

Les novices se dispersaient. Malko et les deux gorilles de la C.I.A. prirent congé de la Mère Supérieure. Elle ne les maudit pas mais c'était tout juste. Il y eut une brève conférence sur le trottoir tandis que les soldats remontaient dans les camions. Le chef de la Métro était

violet de rage.

— Votre information était inexacte, gronda-t-il. J'ai passé pour un imbécile et j'ai failli me faire excommunier...

— J'en suis désolé, fit Malko. J'aurais préféré qu'elle fût exacte.

Il chercha Diego Suarez des yeux, mais le policier était monté dans sa vieille Austin 1945 et avait disparu.

Malko abandonna Ricardo Toledo et remonta dans la Mustang avec Chris et Milton. Plutôt découragé. Et furieux. Il ne lui restait plus que Fidel Cabrero.

Chris Jones demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Diego Suarez a menti, dit Malko. La fille était sûrement là. Il y en avait une douzaine qui auraient pu être la bonne. Mais laquelle ?

* *

*

Chris Jones faisait tourner le barillet de son Colt 38 d'un air absent, les pieds sur la table basse. Milton jouait avec la petite chatte angora. Juan Etchepare était en train de photographier Laura et une de ses amies s'ébattant sur le grand lit rond. Malko était soucieux. Impossible de joindre Fidel Cabrero avant le soir, sous peine de lui faire courir trop de risques. Il restait Diego. Le diplomate paraguayen avait obtenu son adresse de la Jefatura. Mais il n'était pas chez lui. Personne ne l'avait revu depuis qu'il avait quitté le couvent. Et il n'était plus de service jusqu'au lundi suivant.

Malko décida d'essayer quand même la Jefatura. Il composa le numéro, attendit, tomba sur une voix de rogomme.

— Le señor Suarez n'est pas là, fit-on. Décidément, il est très demandé.

— Pourquoi ? dit Malko.

Le policier de service soupira.

— Il y a une fille qui l'a appelé deux fois. Et d'après la voix, ce n'est sûrement pas sa femme.

Malko raccrocha et ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre au lit rond.

Vêtue d'un slip rouge et de longs bas assortis, Laura évoluait pour le Nikon du diplomate.

— Je suis désolé de vous interrompre, dit Malko. Mais j'ai bien peur que notre ami Diego Suarez ne soit en danger de mort. Il faut m'aider à le retrouver.

Le diplomate posa son Nikon. Tout à coup, Laura ne lui semblait plus excitante du tout avec ses bas rouges.

On se serait cru à Lourdes, les jours de pèlerinage. La chaussée débordait de voiles qui s'éloignaient à pied ou montaient dans des voitures.

Diego Suarez avait garé sa petite Austin en ruine à vingt mètres de la porte du couvent des dominicaines. Il voyait toutes celles qui sortaient. Maintenant qu'il avait pris sa décision, son calme était revenu. Vivante, cette fille représentait un danger mortel pour lui. Ou elle avait peur et le faisait liquider par les Tupamaros, ou elle se faisait arrêter et parlait. Les ennuis pour Diego s'équilibraient.

Il n'avait qu'une façon de s'en sortir. Prendre les devants. C'est Napoléon qui avait dit que le secret de la défense était dans l'attaque...

Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Elle venait d'apparaître, encadrée de deux autres novices. Elle tourna aussitôt le dos à l'Austin et s'éloigna à pied. Diego Suarez ramassa le pistolet automatique Rossi à canon court placé sous son siège et le glissa dans sa ceinture. Puis il sortit de l'Austin et la ferma à clef. C'était son seul bien terrestre.

Il se mit en route à grandes enjambées pour rattraper la jeune dominicaine. En changeant de trottoir par précaution. Il importait qu'elle ne le voie qu'au dernier moment. Diego Suarez ne savait pas s'il aurait le courage de la tuer de face.

CHAPITRE X

Le Rio de la Plata avait enfin des reflets d'argent, mais ce n'étaient que des milliers de cadavres de poissons volants qui flottaient le ventre en l'air.

Sinistre présage... : Car Diego Suarez semblait avoir disparu de la surface de la terre !

Malko regarda le ciel de plomb comme pour y chercher l'inspiration. Le goudron de la Rambla fondait. La Playa Pocitos – le petit Copacabana – grouillait de monde. Il faisait facilement 35°. En dépit du soleil éclatant, les lampadaires étaient allumés ! Probablement pour compenser les rues innombrables qui ne s'éclairaient jamais.

Le garçon de la « Parillada » hocha la tête.

— Je connais bien le señor Suarez. Il déjeune toujours à la table près de la fenêtre. Il est peut-être à la plage.

Malko remercia et quitta la Parillada enfumée, qui surplombait la Rambla. Le palais desséché, il avait vidé une Heineken d'un coup. Plus les heures passaient, plus son inquiétude augmentait. La femme de Diego Suarez pensait qu'il se trouvait à la Jefatura, comme tous les samedis. À la Jefatura les collègues de Diego avaient expliqué que le policier ne travaillait jamais le samedi. Qu'on le reverrait lundi ou mardi. Mais on lui avait donné l'adresse de la Parillada qu'il fréquentait régulièrement.

Il n'y était pas venu déjeuner, contrairement à son habitude.

Malko hésita sur le trottoir brûlant. Les deux gorilles clignaient des yeux sous le soleil.

— Si on reste là, on va périr carbonisés, grommela Chris.

— Il est peut-être à la plage, avec une fille, suggéra Laura.

Malko fit la moue. C'était peu probable. Or, il fallait retrouver Diego, coûte que coûte. La fille qui avait appelé le policier avait sûrement un lien avec la meurtrière de Dennis O'Hare. Si ce n'était elle. L'émotion de la confrontation du matin avait dû être suffisante. Il était le seul à pouvoir la confondre et son sort était scellé comme l'avait été celui de Dennis O'Hare.

Une voiture arrivait roulant lentement le long de la Rambla. Un incroyable tacot sans marque, ni âge, équipé de deux haut-parleurs sur le toit qui glapissaient des messages commerciaux, entrecoupés de musique tonitruante.

Pris d'une inspiration subite, Malko traversa et fit signe au véhicule de stopper. Surpris, le chauffeur s'arrêta. Lentement parce qu'il avait

encore des freins à câble.

Malko s'approcha.

— J'ai besoin de votre voiture, dit-il.

Le chauffeur secoua la tête.

— Faut aller voir le patron, Plaza de la Constitution 9. Moi, je dois continuer ma tournée.

Chris Jones avait fait le tour. Il ouvrit l'autre portière et se laissa tomber sur la banquette défoncée. Involontairement bien sûr, sa veste s'ouvrit découvrant l'énorme crosse de son « 38 » Magnum.

— Je vais vous faire une offre que vous ne pouvez pas refuser, dit-il en anglais. Ou bien, vous travaillez pour mon patron, ou bien vous ne travaillez plus du tout...

Effaré, le chauffeur balbutia :

— Mais, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que nous allons Plaza de la Constitution, dit Malko en espagnol.

* *

*

La Peugeot brinquebalante parcourait lentement l'avenue du 18 Juillet écrasée de chaleur, ses haut-parleurs tremblant sous une samba endiablée.

Toutes les trente secondes, la samba faisait place à une voix qui annonçait :

— Diego Suarez, contactez immédiatement le 67548, vous êtes en danger de mort. Diego Suarez, vous êtes en danger de mort. Diego Suarez, contactez immédiatement le 67548...

La samba reprenait, entrecoupée d'appels. Trois autres voitures parcouraient Montevideo, diffusant le même message. Chris Jones avait été expédié au domicile du policier au cas où il rentrerait chez lui.

— S'il arrive, embarquez-le et amenez-le-moi. Qu'il le veuille ou non, avait ordonné Malko.

Lui-même avait décidé de repartir chez Juan Etchepare. Tandis qu'il roulait vers Carrasco, il croisa l'avenue du General Rivera. À deux pas du couvent. Ce qui lui donna une idée. Pourquoi ne pas récupérer la liste des quarante novices ? À tout hasard...

Il fit le tour du bloc, à cause du sens interdit et stoppa avant la porte.

Une petite voiture – la seule – était garée. Un peu plus haut. Malko reconnut la vieille Austin 1945 de Diego Suarez.

Vide.

* *

— Il n'a pas bougé depuis une heure.

Flor laissa retomber le rideau de la fenêtre. Trente mètres plus loin, Diego Suarez attendait à un arrêt d'autobus. Essayant de ne pas montrer qu'il surveillait la maison où Flor était entrée en revenant du couvent des dominicaines.

— Il t'a suivie, dit l'homme qu'on appelait Libertad. Donc, il t'a reconnue.

À part Flor, il n'y avait que des hommes dans la pièce, le salon d'une maison cossue. Des très jeunes, sauf Libertad. Celui-ci fixait la fenêtre avec une inquiétude non dissimulée. Puis son regard revint se poser sur Flor et se mêla de tendresse.

— Flor, dit-il, il faut vite partir avant que la Métro arrive.

La jeune fille leva des yeux durs et noirs comme des agates.

— Non, dit-elle. La Jefatura ne sait pas qu'il est là. Sinon ils seraient déjà intervenus. Il est venu tout seul pour me tuer.

Libertad fronça les sourcils.

— Comment peux-tu en être aussi certaine ?

Un rictus de dégoût tordit la bouche de la jeune Tupamara.

— Tu sais très bien pourquoi. Ce matin, il m'a reconnue. Il pouvait me dénoncer. Il a eu peur que je parle, que je dise pourquoi il m'a laissée entrer dans la chambre. Puis il a réfléchi. Il a dû penser qu'il était plus sûr de me tuer discrètement. Sinon, il aurait déjà ameuté toute la Jefatura...

L'homme qu'on appelait Libertad hocha la tête.

— Bon, admettons que tu aies raison. Il est quand même là. Que veux-tu faire ?

Tous les hommes présents fixaient la jeune Tupamara. Elle avait troqué son costume de novice pour un blue-jeans et un polo et semblait encore plus jeune.

Mais ceux qui la connaissaient savaient la puissance de la haine qui la dévorait. Une haine aussi forte que si elle avait eu des milliers d'années. Flor n'était plus qu'une machine à détruire et à tuer.

— Je vais lui faire payer ce qu'il m'a fait l'autre soir, dit-elle.

L'Austin 1945 semblait encore plus minuscule à côté de Chris Jones et de Milton Brabeck. Ricardo Toledo la fixait d'un air totalement dégoûté. Une voiture toute cabossée de la Jefatura était arrêtée derrière le véhicule de Diego Suarez avec deux policiers en uniforme.

— Cela ne veut rien dire, répéta d'un air têtue le maigre chef de la

Méto. Elle est peut-être en panne. C'est une vieille voiture.

Pour Montevideo, c'était le dernier modèle du salon... Malko bouillait devant les hésitations du policier. Chaque seconde comptait pour retrouver Diego Suarez. Ils avaient déjà perdu une demi-heure en tergiversations avec la Mère Supérieure pour récupérer la liste des quarante novices avec leurs adresses.

— Écoutez, fit Malko. C'est clair. Il a suivi une des filles, celle qui a enlevé Ron Barber. Il doit être devant chez elle en ce moment, ou ailleurs derrière elle. La seule façon de le retrouver, c'est de les prendre une à une.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ?

Malko se sentit des envies de meurtre. Il avait pourtant tout raconté au chef de Diego Suarez.

— Vous savez très bien pourquoi, coupa-t-il. Notre seule chance maintenant d'arriver à cette fille, c'est de retrouver Diego. Vous seul pouvez le faire. Utilisez tous les hommes dont vous disposez. Avec un peu de chance, vous mettrez la main sur Ron Barber d'ici ce soir...

Encore indécis, Ricardo Toledo ramena son éternelle mèche en arrière. Pourtant la perspective de retrouver l'Américain kidnappé le décida. En dépit de ce qu'avait dit le Ministre, il ne pouvait ouvertement saboter les recherches.

— Très bien, dit-il en se dirigeant vers la voiture-radio, je vais répartir les noms par ordre alphabétique en quatre groupes.

* *

*

Diego Suarez avait une faim de loup. Ses jambes étaient lourdes et il avait l'impression que sa langue était un morceau d'étoffe enfoncé dans sa bouche. Même à l'ombre, il faisait une chaleur lourde et insupportable. Trois heures déjà et la fille n'était pas ressortie. Peut-être aurait-il dû la dénoncer au Couvent...

Il cracha sur le trottoir, dégoûté. Il connaissait maintenant chaque pierre de la maison qu'il surveillait.

La rue était déserte. Diego se sentait frustré. Depuis des mois, il avait pris l'habitude de déjeuner seul dans sa petite Parillada et d'aller ensuite faire l'amour avec une putain. Le patron lui en procurait sur un simple coup de téléphone. Après une semaine de travail, il avait besoin de cet intermède de macho pour affronter le week-end avec sa femme. Celle-ci était persuadée qu'il passait le samedi après-midi à la Jefatura.

Une vieille voiture noire surgit dans la rue, roulant très lentement. Une Nash. Elle ralentit devant Diego Suarez puis s'arrêta quelques mètres plus loin. Le policier, vaguement curieux, suivit la voiture des

yeux. Celle-ci, dans un bruit d'engrenages martyrisés, recula pour revenir à la hauteur de Diego. Le chauffeur était jeune, souriant, avait les cheveux longs. Il sourit au policier.

— Que tal, che ?(9)

Diego Suarez jeta un coup d'œil à l'intérieur de la grosse voiture, aperçut des cheveux roux, des jambes nues. Il sourit. C'était un vivos – un démerdard – qui essayait de placer la putain avec qui il était associé... C'était tentant, mais il avait autre chose à faire.

— Gracias, no, fit-il.

— Vamos, insista le chauffeur. Cinq cents pesos. Regarde comme elle est belle...

La fille bougea à l'intérieur, se pencha vers la portière et l'ouvrit. Diego aperçut deux jambes bien galbées, des cheveux roux et bouclés. Et le trou noir du canon d'un gros colt automatique. À cinquante centimètres de son visage.

— Monte.

La voix de la fille était dure, cassante. De la main gauche, elle tira Diego à l'intérieur avec une force inattendue. Aussitôt, la voiture démarra. Le colt s'enfonça sous la ceinture de Diego, avec la brutalité d'un homme.

— Ne bouge pas.

De la main gauche, la fille arracha sa perruque rousse, et Diego Suarez reconnut la fille qu'il avait violée à l'hôpital ! Sa stupéfaction fut telle qu'il ne réagit pas immédiatement. Il avait vu cette fille entrer et elle n'était pas ressortie. Il n'y avait pas d'autre entrée à cette maison.

La voiture roulait à toute vitesse dans les rues désertes du samedi après-midi. Diego avala difficilement sa salive.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il.

— Tu verras bien, dit la fille.

Visiblement, elle n'avait pas envie de parler. Ils roulèrent pendant quelques minutes en silence. Puis la vieille Nash ralentit pour s'engager dans un garage au rideau de fer ouvert, donnant directement sur la rue. Dès que la voiture fut entrée, quelqu'un baissa le rideau de fer.

— Descends, ordonna la Tupamara.

Diego pensa au Rossi à canon court, dans sa ceinture. Mais le colt était vraiment trop près. Il obéit. Le chauffeur était resté au volant.

— Mets-toi contre le mur, ordonna la fille.

Diego Suarez s'adossa au ciment. Comment diable la Tupamara avait-elle pu sortir de la maison ? Il se dit qu'en faisant ce qu'on lui disait, il s'en tirerait peut-être. La fille le fixait d'un air absent.

— Tu sais mon nom ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête, fasciné malgré tout par sa beauté.

— Non.

— Tu n'as dit à personne que tu m'avais reconnue ce matin ?

Un sourire éclaira le visage blême de Diego. Cela tournait plutôt bien.

— À personne, je le jure sur le Saint Nom de Dieu.

La Tupamara eut un léger signe de tête approbateur.

— Je te remercie.

Le sourire de Diego se figea. Le bras tenant le colt venait de remonter. Le canon était braqué sur sa poitrine. Son sang se glaça, sa tête se vida. Il leva la main, comme pour se protéger, cria :

— Non !

— L'autre soir, à l'hôpital, tu t'es conduit comme un porc, fit doucement Flor. Mais, de toute façon, tu devais mourir.

La première balle de 45 frappa Diego juste en dessous de sa boucle de ceinture et réduisit sa colonne vertébrale en pulpe. Le choc le rejeta contre le mur. Flor tira encore trois fois en pleine poitrine. Diego mourut avant de toucher le sol.

Flor regarda la mare de sang qui s'élargissait sous lui. Ses tympans vibraient encore douloureusement. L'âcre odeur de la cordite emplissait le petit garage. Elle passa son colt dans la main gauche, et fit automatiquement un signe de croix.

— Ce n'était pas un mauvais homme, dit-elle d'une voix blanche.

Le chauffeur livide, lui aussi, était descendu de la Nash. Il prit Flor par le bras.

— Il faut partir maintenant. Vite.

Elle jeta le pistolet sur la banquette de la voiture et se laissa tomber à l'arrière. Le jeune homme jeta une toile sur le cadavre de Diego Suarez, aidé de celui qui attendait dans le garage. Puis ce dernier courut remonter le rideau de fer. La Nash sortit en marche arrière.

Le chauffeur repartit dans la rue déserte qui descendait vers la mer. Les coups de feu n'avaient alerté personne. À l'arrière, la tête dans ses mains, Flor sanglotait.

Dire qu'un jour, elle avait souhaité devenir dominicaine ! Maintenant, elle n'était plus qu'un ange exterminateur qui n'avait pas fini sa tâche. Qui ne l'aurait peut-être jamais terminée...

Le téléphone n'eut même pas le temps de sonner que Malko avait décroché.

— Hola ?

Silence court.

— El Señor Linge ?

Les battements du cœur de Malko s'accéléraient.

— Diego ?

— Non, ce n'est pas Diego, dit la voix inconnue. J'ai un message de

la part de Fidel Cabrero. Il vous attend au Zum-Zum à onze heures ce soir. Au bar. C'est important.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, dit la voix. Je suis un de ses camarades. Il m'a juste dit de vous téléphoner...

Il avait raccroché. Malko reposa l'appareil, pensif. Diego n'avait toujours pas été retrouvé et il faisait nuit. Les équipes de la Métro continuaient à vérifier le domicile de chacune des quarante novices. Sans résultat. Malko avait jugé plus sage d'attendre chez Juan Etchepare, en restant en communication avec la Jefatura.

Chris était toujours chez Diego et téléphonait toutes les demi-heures.

Pour dire que la femme de Diego pleurait de plus en plus.

Laura Iglesia tournait en rond dans la villa, mettant des disques, tout en combinant des recettes pour maigrir.

Malko trempa ses lèvres dans une Laïka glacée. Il était de plus en plus persuadé qu'on ne retrouverait pas Diego Suarez vivant. Le policier avait trop présumé de lui. Malheureusement, il n'avait aucun indice pour savoir laquelle des quarante novices il avait suivie.

Sa seule chance était désormais le rendez-vous avec Fidel Cabrero.

CHAPITRE XI

Malko tourna le bouton de la radio. La voix de stentor du speaker de Radio-Oriental fit vibrer la caisse de la Mustang.

— À qui, Radio Oriental, teneremos un mensaje urgente para el señor Diego Suarez...

Agacé, Malko coupa le volume. Si on s'y était pris plus tôt, le policier serait déjà retrouvé.

Montevideo était maintenant sur le pied de guerre pour retrouver l'inspecteur de la Jefatura.

Radio-Oriental diffusait tous les quarts d'heure un appel de recherche. Des policiers en civil et en uniforme ratissaient les bars du Port. Calle Yi, toutes les fenêtres du quatrième étage de la Jefatura étaient éclairées. Ricardo Toledo dirigeait lui-même les recherches. L'enquête auprès des novices n'avait rien apporté. La plupart étaient parties à Punta del Este passer les fêtes de fin d'année.

Plus le temps passait, plus il était peu probable de retrouver le policier.

Malko ralentit pour entrer dans le parking du Zum-Zum. Laura Iglesia avait consenti à cacher ses jambes mais offrait sa poitrine dans une orgie de paillettes dorées. Outrageusement maquillée, elle était presque belle. À l'arrière de la Mustang, Chris et Milton broyaient du noir.

Ils avaient toujours eu horreur des boîtes de nuit et spécialement dans les pays sous-développés. De plus, leur inaction commençait à leur peser sérieusement.

Le parking était presque vide.

— Tiens, c'est bizarre, remarqua Laura, il n'y a personne. D'habitude, le samedi, c'est bourré. Ils doivent tous être à Punta del Este.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers l'entrée. En voyant Chris et Milton, le cerbère en smoking se rembrunit.

— Désolé, dit-il. Nous n'acceptons que les couples.

Laura traduisit.

Milton Brabeck fixa l'Uruguayen d'un air tellement sinistre qu'il recula d'un mètre.

— Nous sommes un couple, laissa-t-il tomber. Ça ne se voit pas ?

Le jabot de dentelles s'agita, important.

— Désolé, Señores, c'est le règlement.

Chris Jones se rapprocha et le prit affectueusement par son jabot de dentelles. Il le dominait de vingt bons centimètres.

— On l'écrase ou on le casse ? demanda-t-il à Milton, avec un éclair de férocité joyeuse dans ses yeux bleu-gris.

Le cerbère à demi étranglé jeta un œil désespéré vers le policier en uniforme. Malko était justement en train de glisser un billet de cinq mille pesos dans sa paume. Expliquant qu'ils tenaient vraiment à rester ensemble.

— Como no ! fit gracieusement le policier.

Il décida incontinent d'aller satisfaire un besoin naturel.

Resté seul entre Milton et Chris, le jabot de dentelle sentit faiblir sa détermination.

— On pourrait peut-être faire une exception, hasarda-t-il.

— Deux, ajouta Milton.

— Como no... Si vous voulez signer le registre. Pour la forme.

Chris signa en s'appliquant. « Georges Washington ». Laura Iglesia les avait précédés et retenu une table près du bar. Le Zum-Zum était à moitié vide. Des jeunes surtout qui flirtaient dans les alvéoles pleins de coussins. Chris et Milton commandèrent chacun un J & B, pur, au cas où l'eau aurait été bourrée d'amibes.

— Fidel n'est pas encore venu, annonça Laura. J'ai demandé.

Un jeune boutonneux vint l'inviter et elle fila sur la piste, se collant à lui comme une ventouse noire.

Pour se remonter le moral, Malko commanda une bouteille de Moët et Chandon. Ils n'avaient pas de Dom Pérignon. Il était dix heures moins dix. Malko se demanda ce que Fidel avait de si urgent à dire.

* *

*

— Il avait l'habitude de se taper une fille tous les samedis, avoua le petit flic malingre. Mais il ne voulait pas que cela se sache.

— Où ? rugit Ricardo Toledo.

Il était onze heures. Il n'avait pas dîné et trente invités attendaient chez lui.

— Une Parillada sur la rambla. Le patron s'appelle Juan. C'est lui qui...

Le chef de la Jefatura était déjà accroché au téléphone sans beaucoup d'espoir. Il était certain que Diego Suarez avait été enlevé par les Tupamaros. Ce qui représentait la suprême insulte...

* *

*

— Appelez chez lui.

Laura Iglesia commençait à avoir l'œil vague et son visage

asymétrique tirait de plus en plus sur la gauche. Le lithium faisait son effet. Déjà, elle regardait Malko avec des yeux un peu trop brillants... Elle se leva et fila vers la cabine dissimulée derrière un rideau de velours rouge, au fond de la discothèque.

Il était onze heures et demie et Fidel Cabrero ne s'était toujours pas montré... Ce qui inquiétait nettement Malko.

Laura réapparut, l'air contrariée.

— Fidel est parti passer le week-end à Punta, annonça-t-elle. Vers quatre heures, avec la Porsche.

Malko posa son verre de Moët, sans y toucher. À l'heure où Fidel lui avait fait téléphoner, il était sur la route... Ce n'était donc pas qu'il avait changé d'avis.

— Vous savez où il se trouve à Punta del Este ?

— Non, mais on le trouvera facilement, dit Laura.

C'est tout petit. Il y a une seule Porsche verte.

Malko se leva.

— Nous y allons.

Laura ouvrit de grands yeux.

— À Punta ?

— Je veux mettre la main sur lui, dit Malko. Plus que jamais, s'il est encore temps.

Ils descendirent l'escalier. Cette fois, en les apercevant, le cerbère en smoking se précipita vers la Mustang orange garée au fond du parking. Chris Jones eut un sourire satisfait. La barrière des langues était vaincue.

Le cerbère s'infiltra difficilement dans la Mustang serrée entre deux Volkswagen. Son corps disparut à l'intérieur de la voiture.

Presque à la même seconde, une explosion formidable secoua le parking. Une énorme flamme orange jaillit, là où se trouvait la Mustang. Malko, les gorilles, Laura, le policier en uniforme furent plaqués contre la cloison par le souffle, au milieu d'un déluge de débris de verre, jetés à terre, contusionnés. Le bâtiment en ciment trembla sur ses fondations. Des hurlements s'échappèrent par les fenêtres brisées du Zum-Zum. Plusieurs jeunes gens sautèrent dans le parking en s'accrochant aux rideaux de velours noir des fenêtres.

Malko et Chris se relevèrent les premiers. La porte donnant sur le parking pendait disloquée. La paroi de verre avait disparu. Malko s'élança et tomba en arrêt devant le volant de la Mustang. Complètement tordu, il était encore « tenu » par une main crispée coupée au ras du poignet.

Laura, à genoux, son chemisier arraché par le souffle, décoiffée, blême, essayait de se protéger la poitrine de ses deux mains croisées.

Malko et Chris s'arrêtèrent devant ce qui restait de la Mustang. Le capot avait disparu, la portière gauche et le toit avaient été arrachés,

le reste de la carrosserie tordue et noircie. Les deux Volkswagen qui l'entouraient n'étaient plus que des amas de ferraille.

Ils retrouvèrent ce qui restait du cerbère en smoking sur le trottoir de la Rambla, à vingt mètres de là. Méconnaissable. Le visage n'était plus qu'une bouillie sanglante. La belle chemise était trouée comme une passoire. Les débris du tissu se mélangeaient à une mousse de chair éclatée et de sang. On aurait dit un pantin disloqué. Quand Chris tira sur les jambes pour ramener le corps, les jambes vinrent, mais toutes seules. Autour du Zum-Zum, c'était la panique. Certains prenaient leur cavalière par la main et s'enfuyaient, d'autres se groupaient autour des débris de la Mustang. Le parking était dévasté. Dieu merci, il n'y avait pas d'autres victimes. La bombe avait dû être placée sous le siège du conducteur, avec un détonateur à pression, déclenché par le poids de la personne qui s'asseyait.

Une voiture de police s'arrêta de l'autre côté de la Rambla, et des policiers déferlèrent en courant.

Malko revint vers Laura et l'aida à se relever. Milton Brabeck était encore étourdi, sa tête ayant porté contre le mur. Malko s'approcha d'un lieutenant de la Guardia Metropolitana.

— Conduisez-nous tout de suite à la Jefatura, demanda-t-il. Chez le señor Ricardo Toledo.

Il n'y avait plus rien à faire au Zum-Zum. Malko était sûr maintenant que Fidel ne viendrait pas. Sans le mauvais caractère de Chris, ils seraient tous morts... Il réconforta Laura en pleurs.

— Filez chez Juan, dit-il. Qu'il prépare son Opel. Nous partirons à Punta dès que nous reviendrons de la Jefatura.

* *

*

Des projecteurs montés sur une voiture de police éclairaient d'une lumière crue et brutale l'intérieur du garage. On n'avait pas encore bougé le corps de Diego Suarez. Le petit groupe des officiels observait le cadavre en silence.

— Il a été froidement assassiné, dit Ricardo Toledo. Il n'a même pas pu se servir de son arme.

Malko ne pouvait détacher les yeux de ce qui restait de Diego Suarez. La façon dont on l'avait attiré dans ce guet-apens prouvait que les Tupas faisaient ce qu'ils voulaient à Montevideo. Et qu'ils contre-attaquaient. Malko devrait être mort également. Il était arrivé à la Jefatura juste à temps pour sauter dans la voiture de Ricardo Toledo.

Il hésita. Devait-il parler au chef de la Jefatura de Fidel Cabrero ?

Finalement, il opta pour le silence. Un à un, ils sortirent du garage. Malko se tourna vers Toledo.

— Comment l'a-t-on découvert ? demanda-t-il.

Le Chef de la Métro ne postillonnait plus.

— Le sol du garage était en pente. Le sang a coulé à l'extérieur, sur le trottoir. Quelqu'un a marché dedans, s'en est rendu compte.

— Je suis assez éprouvé par cette journée, dit Malko. Je crois que...

L'Uruguayen hocha la tête gravement.

— Señor, allez vous coucher. Mais vous voyez à quels criminels nous avons à faire. Si vous apprenez quoi que ce soit, dites-le-moi. Ce malheureux garçon a cru lui aussi qu'il s'en sortirait.

— Rien de nouveau au sujet de Ron Barber ?

— Rien, avoua Ricardo Toledo. Nous avons suivi une fausse piste à Punta. Nous continuons les recherches. Il ne faut pas se décourager. Je vais vous donner une voiture de police pour vous raccompagner.

Malko remercia et les trois Américains prirent place dans une vieille Ford.

* *

*

La villa du diplomate paraguayen était brillamment illuminée. Les policiers saluèrent et repartirent.

Juan Etchepare ouvrit la porte lui-même, encadré de ses deux pistoleros, se précipita sur lui, le serra dans ses bras.

— Fantastico. Vous êtes vivant.

Son regard était embué derrière ses lunettes. Laura lui avait tout raconté. En pleine crise de nerfs, elle sanglotait, étalée sur le grand lit rond. Le diplomate paraguayen lui fit boire d'un trait un verre à dents plein de Hennessy et les couleurs lui revinrent un peu.

— Pourquoi ont-ils voulu vous tuer ?

Malko s'assit. C'est aussi la question qu'il se posait.

— Probablement parce qu'ils savent maintenant que Fidel Cabrero trahit, répondit-il.

Le long visage anguleux du diplomate s'assombrit d'un coup.

— Ils vont me tuer aussi ! Il faut que je quitte le pays.

— Un homme prévenu en vaut deux, fit Malko.

Juan Etchepare jeta un coup d'œil anxieux à Enrique et Angel.

— Que comptez-vous faire ?

— Retrouver Fidel Cabrero. S'il en est encore temps, dit Malko. Maintenant, je suis sûr qu'il connaît la fille qui a enlevé Ron Barber.

De temps en temps, Laura, encore choquée, reniflait, Malko se leva.

— Vous venez avec nous à Punta del Este ?

Juan Etchepare secoua la tête.

— Je crois que je préfère rester ici. Prenez ma voiture.

— Laura ! appela Malko. Nous partons.

Il avait absolument besoin de la jeune femme. Sans elle, il ne pourrait jamais retrouver Fidel Cabrero.

En reniflant, Laura Iglesia était en train de se changer. Cinq minutes plus tard, elle émergea, les yeux encore rouges.

Juan accompagna Malko, les gorilles et Laura jusqu'au garage. Les deux Américains prirent place à l'arrière.

Juan se pencha par la glace ouverte.

— Faites attention.

— J'essaierai, dit Malko.

Il démarra, sortit du jardin. Laura, à côté de lui, continuait à renifler.

Il ne fallut à Malko que cinq minutes pour rejoindre la Interbalnearia, l'autoroute qui menait à Punta del Este.

Laura s'endormit presque immédiatement, épuisée. Les phares éclairaient le bitume désert. Il était près de deux heures du matin. Malko pensa à Ron Barber. Huit jours déjà.

CHAPITRE XII

Les douze coups de minuit commencèrent à sonner au carillon de l'entrée. Aussitôt, avec des exclamations joyeuses, tous les couples s'arrêtèrent de danser.

Fidel Cabrero fonda sur le parquet ciré en s'appuyant sur sa canne. Il voulait atteindre Flor que venait de lui enlever un jeune étudiant en droit, fou de jerk. Elle se laissa prendre dans ses bras, écartant l'autre. Des cris de joie fusaient de toute part. Par les fenêtres ouvertes sur la grande pinède, parvenait le même brouhaha venant des autres villas. Le quartier résidentiel de Punta del Este fêtait la Nouvelle Année.

— Feliz Año, chuchota Fidel.

— Feliz Año, à toi aussi.

La voix de la jeune fille était grave, mais elle souriait. Enhardi, le jeune homme se pencha et posa ses lèvres sur les siennes. Il les sentit légèrement entrouvertes et appuya son baiser. Puis, sans rien dire, il prit Flor par la main et l'entraîna près d'une des fenêtres. L'odeur de la pinède reposait de la chaleur du jour. Fidel passa un bras autour des épaules de Flor. Il se sentait merveilleusement bien après avoir bu deux J & B presque sans eau.

Flor semblait avoir bu, elle aussi. Ses traits étaient tirés et ses yeux brillaient un peu trop. « Comme si elle avait fait l'amour », pensa Fidel. Pourtant, c'est elle qui l'avait invité à ce réveillon.

Il était très amoureux de Flor et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour la détourner de son projet d'entrer définitivement chez les dominicaines. Il savait que pour beaucoup de jeunes filles de la bonne société le noviciat n'était qu'une sorte de « finishing school » catholique. Certaines, parmi les novices du couvent Rivera n'étaient plus tout à fait vierges. Et se mariaient au lieu de prendre le voile.

Mais Flor ne semblait pas comme cela. Il savait qu'avant les dominicaines, elle avait connu une déception amoureuse avec un jeune homme étudiant en médecine. Il était sûr qu'elle avait fait l'amour avec ce garçon.

C'est un peu pour l'éblouir qu'il avait accepté la Porsche. Et pour compenser sa jambe à la traîne. Mais elle n'était pas souvent montée dans la voiture verte. Comme si elle se doutait de sa provenance. Et Fidel avait verrouillé dans le coin le plus secret de son cerveau le lien avec les parents de la jeune fille.

Il la regarda et la trouva très belle avec sa jupe évasée noire, son corsage blanc et ses cheveux réunis en queue-de-cheval. À cause de ses mâchoires volontaires, elle avait toujours l'air un peu agressive...

Autour d'eux, la danse reprenait. Tout Punta del Este s'amusait. Des Argentins pour la plupart, venus de Buenos-Aires. Il n'y avait que des jeunes dans la villa où se trouvaient Flor et Fidel. Elle appartenait aux parents d'un élève du « Stella Maris ». Ils étaient en Europe, à Saint-Moritz. Flor avait invité Fidel le matin même à cette soirée.

Il avait aussitôt sauté dans sa Porsche. C'était le plus beau jour de sa vie ! Pendant tout le parcours, il avait tenu la main de Flor. À chaque péage de l'autoroute, il s'était même enhardi jusqu'à poser ses lèvres dans son cou. Contrairement à son habitude, Flor n'avait pas été réticente. Au contraire. Fidel s'était dit que peut-être Ron Barber avait eu raison, que la Porsche faisait oublier sa jambe atrophiée. Même à une idéaliste comme Flor.

Le jerk s'arrêta sous les hurlements de quelques excités. Mais la plupart avaient plutôt envie de flirter. La musique nostalgique de « Il était une fois la révolution » emplissait la pièce. Flor leva les yeux vers Fidel.

— Tu veux danser ?

Il posa sa canne et la suivit sur la piste, le cœur battant. À cause de sa jambe, il ne pouvait pas beaucoup bouger. Serrés l'un contre l'autre, ils oscillaient dans l'ombre au milieu des autres couples. Fidel baissa la tête et embrassa la joue de Flor. Elle leva le visage et leurs lèvres se touchèrent. Fidel força un peu la bouche de la jeune fille, puis, brusquement, elle lui rendit son baiser. Fidel la serra contre lui de toutes ses forces.

— Je t'aime, murmura-t-il. Je t'aime.

En même temps, son corps s'éveillait impérieusement. Il faisait rarement l'amour depuis qu'il connaissait Flor et ses nerfs s'en ressentaient. À son immense surprise, Flor ne se déroba pas. Au contraire. À travers sa chemise de voile, il sentit les globes tièdes de ses seins.

Sans un mot, elle enfouit son visage dans son cou. Noua ses bras autour de lui. Il transpirait, avait du mal à respirer, espérait que la danse ne s'arrêterait jamais.

Le disque s'interrompt. Sur un pouf, à côté d'eux, un couple discutait furieusement, entre deux baisers, de la réforme agraire. En Uruguay, les jeunes mélangeaient toujours la politique et l'amour.

Ils mettaient tous un point d'honneur à s'affranchir de la vieille morale bourgeoise, à afficher leurs opinions gauchistes et d'avant-garde. Certains allaient jusqu'à prôner la partouze, rebaptisée « symposium de discussion érotique ». D'ailleurs les mœurs avaient toujours été traditionnellement libres en Uruguay. Fréquemment, la fiancée venait passer ses vacances chez le fiancé. Rares étaient les filles qui se mariaient vierges.

Fidel resta sur la piste son bras autour de la taille de Flor. Il avait

oublié les hommes morts à cause de lui, l'homme blond qui voulait sauver Ron Barber, la C.I.A., les Tupamaros. Il n'avait envie que d'une chose : faire l'amour avec Flor.

La musique avait repris. Fidel en profita pour serrer encore plus sa cavalière. Il n'en pouvait plus de désir. S'il avait fait assez chaud, ils auraient tous été au bain de minuit.

Flor se haussa soudain jusqu'à son oreille et souffla à Fidel Cabrero :

— Il y a trop de monde ici. J'ai envie d'être seule avec toi.

Avant qu'il ne soit revenu de sa surprise émerveillée, elle le prit par la main. Ils fendirent la masse des danseurs, sortirent dans le couloir. Fidel en profita pour essayer d'embrasser Flor. Elle se dégagea très vite.

— Pas ici.

C'est elle qui l'entraîna dans l'escalier qui craquait. Au premier étage, elle ouvrit une porte, pénétra dans une des chambres à coucher, referma calmement la porte derrière eux.

— Ici, nous serons bien, dit-elle.

Elle alluma une lampe de chevet. On entendait le brouhaha de la fête, à travers le plafond. Puis elle fit face à Fidel, passa ses bras autour de son cou et l'embrassa longuement, amoureusement.

Fidel n'en pouvait plus. Malgré lui, sa main remonta le long de la jupe, caressant les cuisses, atteignant le renflement du ventre, s'arrêtant, s'y crispant. Jamais il n'avait été si loin.

D'elle-même, Flor se laissa aller en arrière sur le lit. Aussitôt, Fidel se jeta contre elle, commença à dégrafer maladroitement son corsage, faisant glisser son soutien-gorge. Il enfouit son visage entre les rondeurs tièdes, embrassant, léchant la peau douce comme un fou.

Flor ne résistait pas.

Fidel avait envie de hurler. De plaisir et d'amour. C'était bien dans la manière romantique de Flor de ne rien lui avoir dit d'avance, de choisir de se donner à lui pour la Nouvelle Année.

— Je t'aime, murmura-t-il encore. Oh, Flor !

Peut-être pour qu'elle lui pardonne de défaire la fermeture Éclair de sa jupe. Elle glissa hors du vêtement, roula sur le dos, offerte, ensorcelante. Pendant quelques minutes, il l'admira ainsi : avec ses chaussures, ses collants et ses dessous d'un blanc éblouissant. Fugitivement, il pensa aux magazines pornos importés en fraude d'Argentine. Mais c'était la femme qu'il aimait et, maintenant, il était sûr qu'elle allait se donner à lui.

Elle souleva les reins pour l'aider à ôter ce qu'elle avait encore sur elle. Sa silhouette blanche se découpait sur la pénombre. Il n'arrivait pas à croire qu'elle était nue, dans ses bras. Il la serra à la briser, l'embrassant partout où il osait. Quand sa tête se posa sur son ventre,

il sentit que la peau était imprégnée du parfum dont Flor se servait d'habitude. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : elle avait prémédité cet abandon total. Ce qui décupla son excitation.

Mais en sentant les tressautements du corps de Flor, il se sentit incapable de se retenir plus longtemps.

Il chercha son ventre, le sang battant à ses tempes. Les jambes repliées, elle l'aidait. Il s'enfonça en elle d'une seule poussée rectiligne. Elle était ouverte, consentante. Ses reins accompagnèrent les mouvements désordonnés du jeune homme.

— Fidel ! murmura-t-elle.

Il eut l'impression que sa colonne vertébrale se liquéfiait et s'effondra contre sa partenaire, indiciblement heureux. Le bruit de la fête lui parvenait dans un brouillard. Il entendit un autre couple faire craquer les marches de l'escalier de bois, entrer dans une chambre voisine, s'effondrer sur le lit.

Soudain, il sentit quelque chose de mouillé sur sa joue : Flor pleurait.

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il. Tout de suite inquiet.

Elle secoua la tête sans répondre.

— Qu'est-ce que tu as ?

La jeune femme ne répondit pas, se contentant de se serrer encore plus contre Fidel. Il était resté en elle et commença à sentir renaître son désir.

* *

*

L'Opel fonçait à 140 à l'heure. Quand elle le pouvait. L'Interbalnearia n'avait d'autoroute que les péages de trois cents pesos, tous les trente kilomètres. Trouée comme une passoire, étroite, mal signalée, elle se transformait sans crier gare en route ordinaire à intervalles irréguliers. Heureusement, à cette heure avancée, il n'y avait pratiquement pas de circulation. Tous les Uruguayens réveillaient.

Malko écoutait Radio Oriental pour ne pas s'endormir. Chris et Milton sommeillaient. Laura, pas encore remise de l'explosion du Zum-Zum, paraissait avoir perdu tout son érotisme. Le cadavre sanglant de Diego Suarez obsédait Malko. Qui était cette fille qui n'avait pas hésité à tuer froidement deux fois – sans parler de la bombe – pour se couvrir ?

Il était certain que Fidel Cabrero courait le même danger.

* *

Fidel retomba, la tête vide, le corps rompu. C'était la cinquième fois qu'il s'épanchait dans le corps consentant de Flor. Jamais il n'avait connu un tel épanouissement sexuel.

La jeune femme l'avait poussé à se dépasser. Comme si elle avait fait le pari avec elle-même de le vider de sa substance, de lui laisser un souvenir comme il n'en avait jamais eu. Maintenant, serré contre Flor, il rêvait. Encore un an et il terminerait ses études. Ensuite, ils pourraient se marier et vivre heureux ensemble.

Il bougea un peu à cause de sa jambe atrophiée. Elle s'ankylosait facilement.

Flor bascula sur le côté et commença à lui caresser doucement le visage, effilochant sa barbe entre ses doigts.

— Pauvre Fidel ! l'entendit-il murmurer.

Il se rebella, voulut l'attirer vers lui.

— Pourquoi « pauvre » ? demanda-t-il. Je suis le plus heureux des hommes.

Il la regarda. Elle ne pleurait plus. Son regard était profond, dur, brillant. Souligné des cernes bistres de l'amour.

— Pourquoi as-tu fais cela ? dit-elle doucement. Pourquoi ?

Il eut l'impression qu'elle lui serrait la poitrine à deux mains. C'était trop injuste ! Décidément, il ne comprendrait jamais rien aux femmes.

— Mais c'est toi qui as voulu ! protesta-t-il. Tu...

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

— Chut. Je ne parle pas cela. Mais du reste.

Fidel fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Mais son sang s'était changé en glace. Il comprenait. En un éclair, il revit tout l'enchaînement qui l'avait conduit ce soir-là à Punta del Este. Ce n'était plus qu'un gamin malheureux, irresponsable.

— Ne me mens pas, à moi !

La voix de Flor était pleine de reproches.

— Je te demande pardon, murmura Fidel.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, fit la jeune femme, mais à ceux qui sont morts à cause de toi. À tous les onze. Et à ma mère.

Il se mordit les lèvres de honte. Des larmes jaillirent de ses yeux derrière ses lunettes. Le calme de Flor était horrible, déconcertant. C'est vrai, il était responsable de la mort de ses parents.

— Je ne voulais pas, balbutia-t-il. Je te jure.

— Je sais, dit gravement Flor.

Maintenant le cœur de Fidel battait la chamade. Pourquoi Flor

avait-elle choisi ce moment pour lui dire cela ? Et pourquoi s'était-elle donnée à lui, si elle savait ? Cette pensée le réconforta.

— Tu me pardonnes ? demanda-t-il timidement.

— Je te pardonne, dit lentement Flor.

Alors, tout était bien. Les morts s'éloignèrent dans le passé, dans l'abstrait. Fidel ne pensait plus qu'au corps tiède de Flor, merveilleusement serré contre le sien.

Pourtant une chose le tracassait.

— Comment as-tu su ? demanda-t-il.

Flor eut un sourire triste.

— Tu as été trahi. Les traîtres sont toujours trahis.

Il sursauta, de nouveau angoissé.

— Par ce Prince, ce...

Flor le regardait d'une façon bizarre.

— Par celui qui t'a donné les trente deniers de Judas.

Il se redressa :

— Barber !

— C'est moi qui l'ai enlevé avec d'autres camarades, avoua tranquillement Flor. Nous savions qu'un traître était mêlé à nous. Barber a été torturé jusqu'à ce qu'il donne ton nom. Il a beaucoup résisté. C'est un homme courageux.

Fidel Cabrero avait la gorge serrée. Il s'était toujours douté que Flor faisait partie des Tupamaros, comme ses parents. Mais pas à ce point. Soudain, il réalisa.

— Mais alors, c'est toi qui as tué l'autre Américain à l'hôpital ?

— Oui.

Il n'y avait ni forfanterie ni honte dans sa voix.

— Quand tout sera fini, ajouta-t-elle, je prononcerai mes vœux. J'aurai toute ma vie pour me repentir.

De nouveau l'angoisse paralysa Fidel. Une horrible boule qui lui coinçait l'estomac.

— Mais, Flor, nous devons nous...

Elle le fixa gravement :

— Fidel, ce soir, j'ai voulu que tu sois heureux, je t'ai donné tout ce que tu souhaitais de moi. Je n'oublierai jamais. Et je suis heureuse d'avoir fait l'amour avec toi, parce que tu m'aimes. Je sais que c'est un peu à cause de moi que tu as trahi. Pour m'éblouir. Maintenant, je vais te demander de me rendre un service.

— Tout ce que tu voudras, s'exclama Fidel.

Il était extraordinairement ému de la grandeur d'âme de Flor. Elle n'avait pas eu un mot de reproche. Pourtant elle était orpheline à cause de lui.

— Tu n'as jamais prononcé mon nom parmi les renseignements que tu as donnés ?

Le jeune homme sursauta.

— Jamais, tu es folle !

Elle hocha la tête.

— C'est bien.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— C'est toi qui vas faire, dit-elle. Voilà le service que j'attends de toi. Tu vas te rhabiller. Prendre la route de Montevideo avec ta Porsche. (Elle se tut.) Tu peux aller très vite, mais il ne faut pas que tu arrives à Montevideo.

Il la regarda sans comprendre.

— Pourquoi ?

Il y avait des larmes dans les yeux de Flor.

— Parce qu'il y a deux camarades qui attendent devant chez toi si tu revenais. Ils ont l'ordre de t'abattre. Si par hasard tu leur échappais, il faudrait que tu quittes Montevideo pour rester en vie...

Fidel sentait le sang se retirer de son visage.

— Mais qui a donné l'ordre ?

— Moi, dit Flor.

Il y eut un long silence. Le temps que l'idée fasse son chemin dans le cerveau du jeune homme. Flor le contemplait de ses yeux tristes, pathétiques. Elle passa sa main sur sa joue.

— Fidel, murmura-t-elle, tu dois mourir. Les camarades ne comprendraient pas. Je te donne une chance d'être un macho. Si tu meurs sur la route, personne ne saura jamais que tu as trahi. À part trois ou quatre personnes qui ne parleront jamais. Et pour toi, le résultat est le même. Je t'en supplie, laisse-moi un bon souvenir de toi. S'il n'y avait pas eu tout cela, je crois que j'aurais pu t'aimer. Parce que tu es malheureux.

Elle se tut. Fidel sentit la boule dans sa gorge grossir jusqu'à l'étouffer. Les mâchoires serrées, Flor le regardait. Intérieurement, Fidel compta jusqu'à dix, puis, comme un automate, se leva.

Il s'habilla rapidement, sans un mot. La tête appuyée au mur, Flor le regardait. On entendait toujours la musique, en bas.

Lorsqu'il fut prêt, Flor se leva et vint contre lui. Elle passa ses bras autour de son cou et posa ses lèvres sur les siennes. Elles étaient glacées. Elle sentit qu'il voulait dire quelque chose, s'écarta.

Il la contemplait d'un air misérable.

— Tu es sûre qu'il n'y a pas d'autre moyen...

Elle secoua la tête.

— Ne me rends pas la tâche plus difficile, Fidel.

Leurs regards restèrent vrillés l'un dans l'autre, puis le jeune homme se détacha. Il avait mal partout, ne pouvait plus parler. Il ouvrit la porte, se détourna vivement pour que Flor ne voie pas ses larmes. Il entendit sa voix douce, brisée par le chagrin.

— Vaya con dios, Fidel.

La Porsche était là où il l'avait laissée. Il monta dedans, mit la clef, tourna le contact. Le moteur ronfla. Les larmes lui brouillaient la vue. Il passa en première et démarra, la tête pleine de Flor. Il dut rouler doucement dans les allées de la pinède avant de rejoindre la grande route. Les fusées d'un feu d'artifice le firent sursauter.

Ensuite, il accéléra progressivement. Pendant quelques minutes, il se sentit mieux. La Porsche ronflait, le compteur indiquait 165. La route était déserte. Il alluma ses phares à iode, pour voir les bosses, doubla une vieille cochilla qui se traînait, éclata en sanglots.

C'était fini. Tout était fini.

Mentalement, il passait la route en revue, cherchait l'endroit où il allait combler le vœu de Flor.

Cela lui vint très vite : il connaissait la route par cœur. Il lui restait environ dix minutes et il fit une prière muette pour que Dieu lui donne le courage de continuer tout droit. Peu à peu, son pied écrasa l'accélérateur. Il tourna à fond le bouton de la radio, tomba sur la voix tonitruante d'un speaker.

— Radio-Oriental vous souhaite une heureuse année. Nuova et feliz año.

Les phares blancs trouaient la nuit, découpant des arbres, des champs. L'accélérateur était à fond. Fidel regarda son compteur avec griserie : 205 à l'heure. Jamais il n'avait encore osé pousser son moteur aussi loin.

Maintenant cela n'avait plus d'importance. Un panneau indicateur resta une fraction de seconde dans les phares : l'embranchement avec la route 91 pour le Pan de Azucar. Fidel serra son volant. Il ne fallait pas tourner, surtout ne pas tourner.

Il ferma les yeux, s'emplit les oreilles du rugissement des six cylindres.

* *

*

Malko freina brusquement. Un policier en uniforme lui faisait signe de ralentir. Il n'était plus qu'à une demi-heure de Punta del Este.

Des voitures étaient arrêtées sur le bas-côté avec une ambulance. Au moment où il dépassait le groupe, il aperçut une carcasse verte tordue, déchiquetée, écrasée contre un arbre. Il freina avec un horrible juron, arrêta, descendit et courut vers le lieu de l'accident.

Une coïncidence pareille, ce n'était pas possible...

Deux policiers examinaient avec une lampe électrique l'intérieur de la Porsche verte de Fidel Cabrera. Malko s'approcha : l'avant n'existait plus, le volant se trouvait à la place arrière. Il y avait du sang sur le

siège.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Un des policiers haussa les épaules.

— Oh, uno loco(10). Il a voulu prendre le virage à 200 à l'heure. Le compteur est encore bloqué. Il devait être complètement saoul. Ces gosses de riches, cela croit que Dieu est toujours là...

— Il est mort ?

Le policier haussa les épaules.

— Claro que si... Comment voulez-vous sortir d'un choc pareil ? Il n'a pas dû souffrir beaucoup.

Malko s'éloigna, bouleversé et songeur. Diego Suarez, Dennis O'Hare et maintenant Fidel Cabrero. Trois morts, parce qu'ils avaient voulu se rapprocher de la mystérieuse Tupamara. Il n'arrivait pas à croire que Fidel se soit tué accidentellement. C'était une coïncidence trop extraordinaire...

Il y avait là quelque chose d'incompréhensible.

Fidel Cabrero venait de Punta del Este quand il s'était tué. Donc, c'est là-bas qu'il fallait aller. Parce que ce n'était pas lui qui avait téléphoné à Malko.

Celui-ci remonta dans l'Opel avec un sentiment de malaise.

CHAPITRE XIII

Laura Iglesia se faufila entre les tables bondées du Bungalow Suizo, pour rejoindre Malko. À son expression triomphante, il comprit qu'elle avait découvert quelque chose. Depuis le début de la matinée, elle ratissait Punta del Este à la recherche de gens ayant aperçu Fidel Cabrero.

Elle s'assit entre Chris et Milton.

— Il a passé le réveillon avec toute une bande de jeunes, annonçait-elle.

Du coup, Malko trouva presque un goût agréable à son faux foie gras ! Bien que la nourriture soit proprement infecte et les prix déments, le Bungalow Suizo – faux chalet montagnard – était le plus cher et le plus couru de Punta. Il faisait rêver les « orientaux » au pays désespérément plat de montagnes et de neige...

— Qui sont-ils ?

Laura but un plein verre de vin chilien à 14° avant de répondre, savourant son triomphe.

— Ils sont tous sur la plage, dit-elle, en face du vieux cargo échoué !

— Fantastique !

Les yeux dorés de Malko brillaient d'un éclat presque hypnotique. Il touchait au but. Celle qui avait poussé Fidel à la mort devait être dans le groupe.

Laura le regarda sans comprendre.

— Mais vous ne savez pas de quelle fille, il s'agit. Elles sont plusieurs.

— J'ai ma petite idée, dit Malko.

Il allait enfin pouvoir vérifier l'indice de Diego. À la plage, on se mettait en maillot.

Il adressa un gracieux sourire à Chris Jones qui avait discrètement posé son « 38 » sous sa serviette. Prêt à tout.

— Nous allons à la plage tout à l'heure. Cela nous fera du bien.

Chris et Milton le regardèrent comme s'il était devenu fou. Ils se méfiaient des mers qui n'étaient pas américaines.

* *

*

Un vent tiède balayait la Playa Brava, à l'est de Punta del Este. De là, la petite ville ressemblait à un mélange de station balnéaire

anglaise et de Deauville 1930 avec ses maisons de briques rouges. Quelques grands buildings modernes n'arrivaient pas à la rajeunir.

Malko marchait lentement sur le sable, en maillot. C'était le premier janvier. Drôle d'impression. Laura trottnait à ses côtés, boudinée dans un « une pièce noire » qui ne l'amincissait guère. L'Opel, conduite par Chris, suivait par la route du bord de plage. Derrière eux se dressait l'horrible hôtel-casino Raphaël, fierté de Punta, où on n'acceptait aucun client au-dessous de quatre-vingts ans.

— Les voilà, annonça Laura. J'en connais deux ou trois.

Malgré tout, sa voix n'était pas assurée.

Tout un groupe de jeunes était étalé sur la plage avec des parasols, des transistors et des magazines. Malko eut envie de se pincer ! C'étaient presque des enfants ! Une d'entre eux était probablement à l'origine de trois meurtres et d'un enlèvement !

Laura se dirigea droit vers le groupe. Un garçon l'aperçut, se leva, vint l'embrasser. Présentation générale.

On les invita à s'asseoir. Tout de suite, un petit groupe entoura Malko. Les étrangers fascinaient les Uruguayens. Il répondit à des questions sur l'Europe, poliment. L'esprit ailleurs. Derrière ses lunettes noires, il examinait les jambes de la demi-douzaine de filles qui les entouraient.

Très vite, il en élimina quatre. Aucune n'avait le fatidique grain de beauté. Il en restait deux, étendues sur le ventre, en train de bronzer.

Un des garçons se leva et alla en prendre une par la main et la tira vers la mer. Elle suivit sans enthousiasme.

Malko attendit quelques secondes, se leva et les rejoignit.

— C'est amusant de se baigner un premier janvier, remarqua-t-il.

L'eau était assez fraîche. Ils s'avancèrent dans les vagues, nagèrent un peu. Les cheveux noirs de la fille flottaient sur l'eau comme ceux d'une noyée.

— Il fait froid, dit soudain le garçon.

Ils firent tous demi-tour. Malko nagea rapidement pour sortir de l'eau le premier. Comme la fille arrivait la première, portée par la vague, il tendit galamment la main pour la sortir de l'eau.

Pendant quelques secondes, ils se trouvèrent face à face, Malko baissa les yeux sur les cuisses pleines. Il eut l'impression de s'arrêter de respirer. Sur l'intérieur de la cuisse droite, presque à la limite du maillot, il y avait un gros grain de beauté marron, entouré de quelques petits poils.

La voix de la fille l'arracha à sa contemplation.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Il y avait de l'agacement dans sa voix, mais pas la moindre inquiétude. Malko leva la tête. Ses yeux dorés s'étaient instantanément striés de vert. Son cœur cognait dans sa poitrine. Après une semaine

de sanglant cache-cache, il se trouvait enfin devant celle qui avait enlevé Ron Barber, tué O'Hare et tenté de le faire assassiner... Cette fille au visage volontaire et encore enfantin, au corps à peine épanoui et au visage plein de charme.

— Vos jambes, dit-il. Elles sont ravissantes.

La fille eut une moue amusée et méprisante.

— Je vous trouve bien indiscret. Nous ne nous connaissons pas, je crois ?

Cette fois l'ironie était perceptible. Malko n'hésita qu'une seconde. Jamais, il ne retrouverait une occasion pareille. Il eut un sourire froid.

— Je regardais en particulier votre grain de beauté, fit-il.

La jeune Uruguayenne rougit.

— Señor, vous êtes mal élevé, fit-elle.

Malko ne lâchait pas son regard.

— On m'avait déjà parlé de ce grain de beauté, dit-il.

— Quoi ?

Malko planta ses yeux dorés dans son regard.

— Un certain Diego Suarez, dit-il. Je crois qu'il l'avait effleuré involontairement. Un soir à l'hôpital Ferreira.

Les pupilles de la fille se dilatèrent fantastiquement. Malko vit les muscles de ses mâchoires se crispier, une expression de haine incroyable remplacer la colère. Puis, d'un effort surhumain, elle détendit les traits de son visage.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, fit-elle. En tout cas, vous êtes un grossier personnage.

Elle tourna le dos à Malko. Ce dernier la saisit fermement par le bras et l'empêcha de s'éloigner. Elle lui fit face, comme une chatte en colère.

— Mademoiselle, fit Malko, avec toute la froideur dont il était capable, je suis à Montevideo pour retrouver Ron Barber. Vivant, si possible. Rien ne m'arrêtera. Si je vous livre à la police, ils vous tortureront, mais je ne le retrouverai pas. C'est vous qui avez assassiné Dennis O'Hare. Sur son lit d'hôpital. Je vous fais une offre : rendez-moi Barber et je ne vous dénonce pas.

Une lueur ambiguë passa dans les yeux de la jeune Uruguayenne. Puis son regard se durcit, lointain, hostile.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, fit-elle.

Le garçon avec qui elle s'était baignée l'appela.

— Flor, viens ! nous allons chez Fernandez le peintre.

Flor eut un sourire ironique pour Malko.

— Je ne me sauve pas, Señor, mais mes amis m'attendent. Je vous prie de m'excuser.

Malko secoua la tête, tendit le doigt vers Chris et Milton accoudés au petit mur de pierre qui bordait la plage.

— Cessez de jouer la comédie, je ne suis pas seul. Je vous donne une heure pour vous décider. D'ici là, je ne vous lâche pas. Ou vous me conduirez à Ron Barber, ou je vous conduirai à la Jefatura.

Flor ne répondit pas. Elle se dégagea et s'éloigna. En dépit de sa jeunesse, cette fille était en acier. Mais il était décidé à être sans pitié. Maintenant, il avait vraiment une chance de retrouver Ron Barber.

* *

*

— C'est l'heure, dit Malko.

Milton et lui sortirent de l'Opel. Chris était un peu plus loin, surveillant la plage en contrebas de la falaise déserte.

Pour arriver à la villa du peintre, il fallait parcourir une sorte de no man's land de collines.

Depuis la Playa Brava, l'Opel avait suivi les trois voitures des jeunes gens.

La villa où se trouvait Flor s'étagait le long de la falaise, jusqu'à la plage, en une suite de petites constructions blanchies à la chaux.

Laura avait tenu à venir. Intrépide.

Chris Jones rejoignit et fit passer son « 38 » dans sa ceinture. Milton Brabeck avait dans la poche de son costume clair son gyrojet, petit lance-fusée de poche capable de percer des murs de béton. Et à plus forte raison des Tupamaros...

— Au premier geste suspect de qui que ce soit, avertit Malko, vous tirez.

Lui-même avait son pistolet extra-plat.

Un homme chauve vêtu d'une chemise blanche les accueillit. Affable. Presque trop. Il y avait des toiles suspendues partout, des gens étendus près d'une petite piscine en cantilever.

— Nous cherchons Flor, dit Malko.

— Elle est sur la plage, dit le peintre. Je vais vous montrer comment y parvenir.

Un petit escalier serpentait sur les vingt mètres de dénivellation.

Il s'y engagea. Milton et Chris le couvraient, espacés de dix mètres, les nerfs noués.

Flor était sur la plage un peu plus loin. Seule. Assise sur une serviette, avec un magazine et un sac de plage. Comme une innocente étudiante en train de bronzer.

Malko posa le pied sur le sable et se retourna. Il ne voulait s'exposer à aucune surprise.

— Sortez vos armes, dit-il à Chris et à Milton.

Lentement les trois hommes marchèrent vers la jeune femme, immobile sur le sable. Elle les regardait venir comme s'ils avaient été

des promeneurs ordinaires. Quand ils ne furent plus qu'à un mètre, elle retira ses lunettes et toisa Malko ironiquement.

— Alors, Señor, c'est ainsi que les hommes font la cour aux femmes dans votre pays ?

Elle semblait parfaitement décontractée.

Malko n'avait pas la moindre envie de plaisanter.

— Je vous ai fait une offre, dit-il. Est-ce que vous l'acceptez ?

Flor secoua la tête.

— Ne soyez pas stupide, Señor. Je n'ai rien à vous dire.

— Dans ce cas, dit Malko, je suis obligé de vous emmener. Vous expliquerez à Ricardo Toledo que vous êtes innocente. Levez-vous.

Comme elle ne bronchait pas, il se pencha pour la saisir par le bras et la faire lever.

— Ne me touchez pas, dit-elle. Ou vous êtes mort.

Malko faillit lui éclater de rire au nez. Même si elle avait une arme dans son sac de plage, Chris et Milton auraient le temps de la transformer en dentelle...

— Cessez de bluffer, dit-il.

Sans le quitter des yeux, Flor fit lentement glisser la serviette posée près d'elle, découvrant une boîte métallique, longue d'environ quinze centimètres, large de dix et un peu moins haute. Il y avait un bouton sur la face supérieure, où était posé le doigt de Flor. Celle-ci dit d'une voix calme.

— Ceci est une bombe. Il y a trois cent cinquante billes d'acier dans cette boîte. Noyées dans de la cheddite. Si j'appuie sur ce bouton, je déclenche l'allumeur. Dites à ces deux hommes de lâcher leurs pistolets.

Malko regarda les pistolets de Milton et de Chris braqués sur la jeune femme. Le picotement de la peur courut sur le dessus de ses mains.

— Vous mourrez aussi, fit-il.

Elle haussa les épaules.

— Cela m'est complètement égal. Je compte jusqu'à cinq : Un, deux...

Les deux gorilles paraissaient changés en statue. Mais Malko vit le doigt de Chris se crispier sur la détente du « six pouces ». Le canon avait légèrement bougé, visant le poignet de Flor. C'était jouer leur vie à la roulette russe.

— ... Trois... quatre.

— Chris, ne tirez pas, dit Malko.

Il y eut une interminable fraction de seconde. Malko sentait que le gorille n'avait pas envie d'obéir. Puis le long canon du pistolet s'abaissa.

Le premier, Milton jeta le gyrojet sur le sable. À regret, Chris

l'imita, posant le sien soigneusement. Le doigt de Flor ne quitta pas la bombe. Sur cette plage déserte, inondée de soleil, la scène était hallucinante.

Un mauvais sourire éclaira le visage volontaire de la jeune Tupamara.

— Vous auriez dû me livrer à la Jefatura, tout à l'heure, ironisa-t-elle. Ils vous auraient félicité. Peut-être même vous auraient-ils permis de me violer...

Malko se sentait désarmé devant cette ironie désespérée. Flor avait retourné la situation et elle le savait.

— Je ne suis pas venu en Uruguay pour vous livrer à la police, dit-il, mais pour retrouver Ron Barber.

— Ron Barber sera jugé par le Tribunal du Peuple cette semaine, annonça-t-elle. Nous l'avons brisé. C'est lui qui m'a donné le nom du traître qui a provoqué tant de morts dans nos rangs.

— Nous sommes prêts à n'importe quoi pour le sauver, interrompit Malko.

Flor Catalina resta silencieuse quelques secondes. Puis, toujours sans lâcher la bombe, elle dit :

— Si vous désirez vraiment sauver à n'importe quel prix la vie de Ron Barber, je peux vous offrir une chance.

À l'expression de son regard, Malko comprit que c'était sérieux. Mais qu'elle allait demander quelque chose d'impossible. Qu'il n'aurait pas le droit de refuser.

— Je vous écoute, dit-il.

CHAPITRE XIV

Le temps semblait s'être arrêté. Une mouette passa en criant. Chris et Milton fixaient leurs pistolets dans le sable, comme si la force de leur volonté avait pu les faire partir. Malko était suspendu aux lèvres de Flor.

— Il y a deux hommes à la prison centrale de Montevideo qui sont condamnés à perpétuité, dit la jeune Tupamara. Deux des fondateurs du Movimiento de Liberacion Nacional. Nous avons tout tenté pour les faire évader : creusé des tunnels, acheté les gardiens, attaqué la prison. Rien n'a marché. Ils sont sous haute surveillance, ne sortent qu'une demi-heure tous les jours, pas en même temps que les autres prisonniers.

Elle se tut et regarda Malko avec une ironie triste.

— Si vous pouvez faire libérer ces deux hommes, nous vous rendrons Ron Barber. Je vous donne une semaine.

— Je peux proposer l'échange au gouvernement uruguayen, proposa Malko. Avec tout le poids du State Department...

Flor sursauta :

— Surtout pas ! S'ils pensaient qu'on veuille les délivrer, ils les étrangleraient dans leur cellule. Débrouillez-vous tout seul.

— Qui me garantit que vous tiendrez votre promesse ?

Flor Catalina haussa les épaules.

— Si vous ne faites rien, Ron Barber sera mort dans une semaine.

— Avant tout, je veux voir Ron Barber, dit-il. M'assurer qu'il est vivant.

Flor n'hésita que quelques secondes.

— Si vous voulez.

Malko eut un sourire dangereusement poli.

— Je ne veux pas vous donner un second otage, dit-il. Mes amis resteront avec vous, tandis que je me rendrai où vous me direz... S'ils prenaient fantaisie de me garder, vous finiriez à la Jefatura...

La jeune Tupamara ne lâchait toujours pas le détonateur de la bombe. La proposition de Malko ne parut pas la déranger.

— D'accord, dit-elle. Quelqu'un vous attendra ce soir devant le Victoria-Plaza. Je serai là et resterai avec vos amis.

— Entendu, dit Malko.

— Alors, à ce soir, dit la Tupamara d'un ton sans réplique. Prenez vos armes et partez. Souvenez-vous qu'à la première alerte, Ron Barber sera immédiatement exécuté.

Chris et Milton récupérèrent leur artillerie avec des gestes d'une

sage lenteur. Flor ne lâcha le détonateur de la bombe que lorsqu'ils furent hors de vue.

* *

*

La vieille Rover stoppa en face du Victoria-Plaza. La cervezeria sous les arcades, était pleine à craquer. Il y eut trois appels de phares.

— Ce sont eux, dit Flor.

Une Cadillac noire de l'ambassade U.S. attendait devant l'hôtel. Avec Chris et Milton. Flor se dirigea vers la portière ouverte.

— À tout à l'heure.

Malko traversa. Un des quatre occupants de la voiture lui ouvrit la portière.

— Montez.

Il obéit. Aussitôt, il fut palpé brutalement, partout, même entre les jambes. Il n'avait pas pris son pistolet extra-plat. Devant eux, la Cadillac démarra en souplesse, en route pour l'ambassade U.S. Malko seul aurait autorité pour la libérer.

La voiture où il se trouvait passa devant le grand building, en face du restaurant Aguilar et piqua vers la Rambla.

— On va vous bander les yeux et vous attacher, annonça un des Tupas.

Malko se laissa faire. On lui noua autour du visage un tissu noir et on emprisonna ses poignets dans des menottes de policier... La voiture aussitôt revint vers le centre, tournant, ralentissant, accélérant... Ballotté entre ses geôliers qui ne disaient pas un mot, Malko essayait de faire bonne contenance.

Enfin, la voiture stoppa. On prit Malko par le bras, on le fit descendre. À l'écho des voix, il comprit qu'il se trouvait dans un endroit clos.

— Attention, avertit une voix, il y a une échelle.

À tâtons, il sentit qu'on l'amenait près d'une sorte de puits. Il s'accrocha à une échelle de fer, dès qu'on eut défait ses menottes. Il compta les échelons : vingt et un. Plus il descendait, plus l'atmosphère était humide. Enfin, il sentit un sol glissant et ferme sous ses pieds. Il entendit un bruit d'eau. L'odeur nauséabonde lui sauta aux narines : il était dans un égout.

Quelqu'un lui prit la main et le guida. Ils marchèrent pendant près d'un quart d'heure. Puis il y eut une autre échelle, d'autres voix.

Aussitôt, son bandeau fut dénoué... Il se trouvait dans un couloir souterrain nu d'une dizaine de mètres, avec plusieurs portes en bois. Trois hommes étaient là, le visage masqué. Deux avaient des mitraillettes.

— Vous allez voir Ron Barber, dit l'un d'entre eux. Vous avez le droit de lui parler, mais uniquement de sa santé. Sinon, vous mettez sa vie en danger...

Il ouvrit une des portes de bois. La « cellule » avait un mètre de côté, même pas deux mètres de haut.

Ron Barber était assis sur un tabouret de bois, la tête dans ses mains, un pot de chambre en porcelaine blanche entre ses pieds. Il ne bougea même pas lorsque la porte s'ouvrit.

— Pourquoi le laissez-vous nu ? demanda Malko horrifié.

— C'est ce qu'ils font aux nôtres à la Jefatura, dit le plus grand des Tupas.

L'Américain ne bougeait toujours pas.

— Barber ! appela Malko.

L'homme de la C.I.A. tourna lentement la tête, comme s'il était drogué. Son regard atone se posa sur Malko. Il grimaça une sorte de sourire.

Un des Tupas le prit par le bras et le fit sortir de la cellule. Ron Barber le dominait de vingt centimètres.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Malko en anglais.

Sa langue sembla rappeler Ron Barber à la vie. Il examina Malko avec plus d'attention.

— Ils vous ont pris aussi, demanda-t-il, qui êtes-vous ?

Même sa voix était cassée, neutre.

— Je suis venu ici de mon propre gré, expliqua Malko, j'essaie de vous faire relâcher. David Wise m'a envoyé pour vous venir en aide.

Ron Barber sembla faire un effort désespéré.

— David Wise ? Mais qui êtes-vous ?

Une petite lueur s'était allumée dans ses yeux.

— Le Prince Malko Linge.

— Vous !

Il semblait sincèrement stupéfait.

— Les Tupamaros acceptent de vous échanger contre deux des leurs, actuellement emprisonnés, expliqua Malko. Je vais essayer de les faire évader.

Ron Barber secoua la tête.

— Vous n'y arriverez pas. Dites à Maureen que je pense sans cesse à elle. Merci d'être venu.

Comme s'il avait peur qu'il parle trop, un des hommes masqués l'entraîna vers sa « cellule ».

Il referma la porte et revint vers Malko pour lui bander les yeux.

De nouveau, ce fut la longue marche à travers les égouts. Jusqu'à ce qu'ils remontent à la surface. Malko pensait à la visite qu'il allait devoir faire à Maureen Barber. Que pouvait-il lui dire ?

* *

*

Même le bureau de l'ambassadeur était à l'épreuve des bazookas. Ce qui dénotait une certaine évolution des mœurs diplomatiques... Pourtant, Chris et Milton sursautaient au moindre bruit.

Il aurait fallu un bataillon de « Marines » pour attaquer l'ambassade. Bâtie selon le concept poétique de l'ambassade de Saïgon – un cube de béton gris monté sur pilotis bourré de détecteurs électroniques – elle était prévue pour résister aux émeutes les plus méchantes.

Flor Catalina, debout près de la fenêtre, observait les lampadaires de la Rambla. Sans se soucier des deux gorilles. Elle se retourna.

— Le voilà.

Malko venait de descendre d'un taxi noir et jaune.

* *

*

Flor leva la tête. Une lueur de haine presque démente brillait dans ses yeux noirs.

— À la moindre alerte, tout sera inondé, le señor Barber sera noyé comme un rat...

— Que lui avez-vous fait pour qu'il soit dans cet état ? interrogea Malko.

— Rien de plus qu'il n'a fait à nos amis.

La jeune Tupamara faisait les cent pas dans le bureau, bloc compact de haine. Redoutable et pitoyable. Brusquement, elle fit face à Malko, comme si elle avait deviné ses pensées.

— Ils ont tué ma mère, dit-elle à voix basse. Par erreur. Comme mon père. Parce qu'il voulait que les paysans ne meurent plus de faim, que les politiciens ne laissent plus les Brésiliens nous piller avec la contrebande... Sur l'ordre de votre Barber.

Malko ne répondit pas. Qui avait raison ?

— Vous connaissez les égouts par cœur, remarqua-t-il.

Flor eut un sec rire sans joie.

— Nous avons volé les plans à la mairie. Les seuls qui existaient. Alors ? ajouta-t-elle, maintenant que vous avez vu Ron Barber, que décidez-vous ?

— La décision ne m'appartient pas, dit Malko, nous attendons la réponse de Washington.

— Quand l'aurez-vous ?

— Demain, au plus tard.

— Très bien. Si vous êtes d'accord, déposez un message derrière la glace des toilettes de dames du restaurant Aguilar. Avant minuit. Maintenant, je m'en vais.

Les gorilles avaient une furieuse envie de bouger, mais ils restèrent sagement sur leur chaise.

Flor se dirigea vers la porte et se retourna :

— Ne vous amusez pas à me dénoncer. Si j'étais arrêtée, M. Barber serait immédiatement exécuté...

— Je n'en ai pas l'intention, assura Malko.

Elle ajouta :

— Dites à Juan Etchepare qu'il ne vivra pas jusqu'à la fin de l'année. Il est aussi responsable que Barber.

Sur ce trait vipérin, elle referma la porte.

— On la suit ? proposa Chris.

Malko eut un sourire impuissant.

— Si vous avez une baguette magique pour vous transformer en rat d'égout...

— Vous avez vu Barber ?

— Oui, fit Malko, il est vivant, mais en triste état. Aussi mauvais soit-il, il avait quand même réussi à arracher un marché aux Tupamaros.

Peut-être commettait-il une faute grossière en laissant partir Flor, mais il ne se sentait pas le courage de jouer au poker avec la vie de Ron Barber.

* *

*

L'ambassadeur des États-Unis parcourait le télex avec l'enthousiasme d'un contribuable lisant sa feuille d'impôts. Il le tendit à Malko sans commentaire. C'était très court.

« Impossible traiter avec rebelles. Faites impossible néanmoins auprès autorités uruguayennes pour sauver Ron Barber. »

Malko leva la tête.

— Alors on les laisse l'exécuter ?

L'ambassadeur secoua la tête. Heureux comme un furoncle qui vient d'éclore.

— Non. Cela, c'est la réponse officielle du State Department. Celle qui ira dans les archives et qu'on brandira au nez des Uruguayens si cela tourne mal. Mais j'ai parlé avec David Wise. Il m'a donné son feu vert pour que vous tentiez de réussir cette opération. Officieusement, bien entendu. À titre privé...

— Mais voyons, fit Malko, avec un brin d'ironie. Je me lance à l'assaut d'une prison, comme cela pour le plaisir... Continuez.

C'est fini, dit l'ambassadeur mi-figue, mi-raisin. Votre mission officielle s'arrête à cette minute. D'ailleurs, je vous demanderai de revenir le moins possible à l'ambassade. Je vais avertir la Jefatura que nous nous en remettons à eux pour retrouver Ron Barber. Après tout, rien ne vous interdit de rester à Montevideo pour votre plaisir.

— Et vous croyez qu'ils vont gober cela ? fit Malko.

— C'est leur problème, fit l'ambassadeur. Je ne veux même pas savoir ce que vous allez faire. De cœur, je suis avec vous, mais je démentirai avec la dernière violence que la C.I.A. ait quoi que ce soit à faire avec cette tentative. Même si vous devez passer quelques années dans une prison uruguayenne.

Charmante perspective.

— Vous renvoyez aussi chez eux Chris et Milton ? L'ambassadeur hésita.

— Je n'ai pas d'instructions en ce qui les concerne. Je pense qu'ils peuvent faire un peu de tourisme, eux aussi.

— Ils seront ravis, affirma Malko.

L'ambassadeur se leva. Il n'aimait pas ces histoires qui sentaient le soufre.

* *

*

La salle de l'Aguilar était presque pleine. En contrebas de la Piazza Independencia, c'était le restaurant « in » de Montevideo avec des timbales de fruits de mer décentes. Malko se leva et se dirigea vers les toilettes.

La porte des dames était entrouverte. Il s'y engouffra, coinça l'enveloppe blanche derrière la glace du lavabo et ressortit.

On se serait cru dans un buffet de gare, avec les hauts plafonds et la décoration vieillotte. Les trois hommes broyaient du noir.

Dans son message, Malko demandait à rencontrer Flor. Il fallait absolument que les Tupamaros l'aident.

— Qu'est-ce qu'on fait avec la petite et le vieux singe ? demanda Chris.

Il s'agissait de Laura et d'Etchepare, Malko hésita.

— C'est un risque. Surtout du côté d'Etchepare.

— Au point où on en est, fit Milton... La bouffe sera pas pire à la prison que dans ce restaurant...

Les fruits de mer le terrifiaient et on ne trouvait pas de homard à Montevideo. Malko trempa ses lèvres avec une grimace dans son verre de vin sirupeux à souhait.

— Je vais quand même demander à Juan de nous aider, fit-il. Contre sa vie.

Il avait huit jours pour réaliser quelque chose de pratiquement impossible. Flor lui avait proposé un marché de dupe.

CHAPITRE XV

L'Opel passa lentement devant le grand porche de pierre. Malko put nettement lire l'inscription énorme : ESTABLITAMENTO PENITENCIARIO. La prison de Punta Carretas, en pleine ville, face à la mer, était plutôt rébarbative, avec ses murs de huit mètres de haut. En dépit du ciel bleu et de la chaleur.

— On n'est pas sortis de l'auberge, murmura Chris Jones.

Depuis une demi-heure, Malko et les deux gorilles inspectaient le pourtour du pénitencier, cherchant une idée. Ce n'était pas encourageant. La prison était bâtie sur un terrain en pente. Toutes les rues bordant la partie inférieure étaient interdites à la circulation.

À chaque angle du mur de huit mètres, il y avait une casemate et des rouleaux de barbelés.

Malko fit demi-tour et reprit lentement l'avenue José-Ellauri qui longeait la partie supérieure de la prison. À cause de la déclivité on apercevait les cellules, les barreaux des fenêtres et même les prisonniers du bâtiment pénitentiaire. Celui-ci se trouvait derrière un jardin et le bâtiment administratif... Tout semblait formidablement gardé. Ce n'était pas une prison d'opérette.

Alors que Malko allait dépasser la prison, un garde se détacha de la guérite d'angle, s'avança dans l'avenue, barrant le chemin. Il dut freiner brutalement pour ne pas l'écraser. L'homme approcha de l'Opel, une mitraillette avec un chargeur engagé, braqué sur la voiture.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

Malko prit son visage le plus innocent.

— Nous passions. Pourquoi ?

Le garde scruta les trois hommes d'un air soupçonneux.

— Cela fait trois fois que vous passez. Personne n'a le droit de s'arrêter ou de ralentir devant Punta Carretas. Vous ne le saviez pas ?

— Non, fit Malko.

L'Uruguayen balança le canon de sa mitraillette.

— Filez. Mais si je vous revois encore une fois, je tire dans vos pneus. Vous irez vous plaindre à votre ambassade si vous voulez.

Malko redémarra aussitôt. Dans le rétroviseur, il vit l'homme noter le numéro de l'Opel...

— Il faudrait un char d'assaut ! soupira Chris Jones. Et encore.

Laura Iglesia avait bien dit à Malko que la prison était redoutablement gardée, après une série d'évasions. Mais il ne pensait pas que c'était à ce point-là...

Punta Carretas disparut derrière les arbres. Malko filait vers l'avenue du General Rivera. En sortant de l'hôtel, une jeune fille l'avait abordé et glissé un billet. Une seule ligne : « Venez au couvent à onze heures. » Flor avait bien reçu le message laissé à l'Aguilar.

À Montevideo, on ne parlait plus de Ron Barber. Comme s'il était déjà mort. Juan Etchepare se tenait dans sa villa, ayant mis son Opel à la disposition de Malko. Seule la volcanique Laura – visiblement amoureuse des yeux dorés – continuait à être pleine de bonne volonté. À tout hasard.

* *

*

La vieille dominicaine regarda Malko d'un air plus que soupçonneux.

— Les visites sont formellement interdites, dit-elle. Sauf aux membres de la famille.

— La señorita Catalina a demandé à me voir, insista Malko.

— Quel est votre nom ?

— Prince Malko Linge.

Elle sortit un bout de papier de sa grande manche et le consulta rapidement.

— Bien, grommela-t-elle de mauvaise grâce. Entrez. La porte s'entrouvrit juste assez pour le laisser passer.

Les verrous claquèrent derrière lui. Malko suivit le trottement de la vieille sœur, enfila un couloir. Elle s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit.

— Attendez là.

Elle sortit. Il y eut un bruit de clef : il était enfermé ! La confiance ne régnait pas.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Puis la clef tourna de nouveau dans la serrure. La vieille religieuse réapparut, suivie de Flor Catalina, en dominicaine.

— Ne restez pas trop longtemps, bougonna la sœur. Elle referma la porte et disparut. Flor fixa Malko d'un air dur, hostile.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— J'ai besoin de renseignements sur Punta Carretas, dit-il. Est-ce que vous pouvez communiquer avec vos deux amis ?

Elle hésita.

— Difficilement, mais nous pouvons. Depuis l'évasion massive, ils ont changé le directeur et presque tous les gardiens. Les visiteurs sont fouillés à l'entrée et à la sortie.

Les cellules sont fouillées et auscultées tous les jours. (Elle eut un éclair de fierté dans le regard.) Nous avons fait évader cent six

camarades d'un coup... Les familles emportaient la terre, à raison de deux visites par semaine. Nous avions acheté deux immeubles dans la petite rue qui est maintenant interdite. Maintenant tout cela est impossible. Il faudrait être un oiseau pour s'enfuir de Punta Carretas.

— Quel délai vous faudra-t-il pour les prévenir ?

Elle réfléchit.

— Deux jours.

— Ils ont une promenade tous les jours ? À quelle heure ?

— Entre quatre heures et quatre heures et demie. C'est tout ?

— C'est tout.

— Bien. Ne me dérangez plus que pour me dire que vous êtes prêt. De la même façon. Et n'oubliez pas qu'il vous reste six jours seulement.

Elle fit demi-tour raide comme Jeanne d'Arc allant au bûcher et sortit. Malko la suivit. La vieille religieuse le happa au passage et l'escorta jusqu'à la porte, sans un mot. Il se retrouva sur le trottoir de l'avenue du General Rivera avec soulagement.

— On était inquiets, dit finement Chris, on croyait qu'elles allaient vous exorciser...

Milton se permit un discret gloussement de joie.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris. On commande une division de Marines contre remboursement.

Une lueur dangereuse passa dans les yeux de Malko. Flor lui avait donné une idée. Et il aimait bien jongler avec l'impossible.

— On se met à la recherche d'un hélicoptère, dit-il.

C'était la seule façon d'aller chercher les deux prisonniers. Mais un hélicoptère et un pilote, en Uruguay, c'était comme de l'eau au Sahara. Surtout pour ce que Malko voulait en faire...

* *

*

Le bureau de l'attaché militaire était isolé du monde par des tapis, du ciment, du verre à l'épreuve des balles. Le colonel La Verne sortait le moins possible. Il avait horreur des Uruguayens et de l'Amérique du Sud en général, ayant passé la moitié de sa carrière en Afrique. Il écrasa son Davidoff numéro deux dans le cendrier.

— Ce que vous me demandez est impossible, dit-il calmement. Je ne transmettrai même pas cette requête au Pentagone.

Malko revint à la charge. L'attaché militaire représentait sa dernière chance.

— Il suffirait qu'un porte-avions croise au large des côtes. En trois coups de pinceau, on pourrait effacer les immatriculations et peindre à la place les marques de la police uruguayenne. L'hélicoptère pourrait

me ramasser hors de la ville, dans un endroit désert. Toute l'opération prendrait moins d'une journée...

Le colonel secoua la tête.

— Vous êtes fou ! Et si l'appareil est abattu par la police ? Il sera piloté par un Américain. Vous voyez les conséquences de cela. Politiques et même militaires. J'ai beaucoup d'estime pour Ron Barber, mais même s'il était dix fois plus important, il ne mériterait pas que l'on courre ce risque. Je suis désolé.

Au fond de lui-même, Malko savait que l'attaché militaire avait raison. On ne pouvait mêler un appareil de la U.S. Navy à une opération aussi clandestine... Depuis le fiasco de la baie des Cochons, le Pentagone s'était acheté une morale toute neuve.

Il se leva.

— Je vous comprends. J'essaierai de trouver un autre moyen.

Le colonel La Verne le raccompagna. Avant de le quitter, il hocha la tête :

— Je sais que vous avez l'habitude de faire des miracles. Mais cette fois, je ne vois vraiment pas comment vous pouvez aller chercher ces gens...

Malko se retrouva dehors, découragé et fatigué. Par défi, il fit un détour pour passer devant la prison de Punta Carretas. À travers les barreaux, on apercevait des prisonniers. Les solutions conformistes étant éliminées, il fallait improviser. Il lui restait une toute petite idée.

Si farfelue qu'il n'avait même pas voulu y penser. Mais plus le temps passait, plus elle semblait séduisante. Il n'y avait aucun hélicoptère civil en Uruguay. Quant aux militaires, il y avait peu de chance qu'ils en prêtent un pour faire évader des Tupamaros...

* *

*

Malko coupa Radio-Oriental. La silhouette de Maria-Isabel venait de surgir. Avec son éternelle voilette et son manteau noir. Il donna un coup de phare et elle se dirigea vers lui, avec une lenteur calculée.

La petite avenue était déserte. La volcanique colonelle aimait le mystère. Laura avait bien précisé à Malko qu'elle n'acceptait pas de le rencontrer dans un lieu public. Elle arriva à la hauteur de l'Opel. Malko se pencha pour lui ouvrir la portière.

— Monte, dit-il.

Elle prit place à côté de lui. À cause de la voilette, il ne pouvait voir son expression.

— Tu es toujours aussi ravissante, dit-il galamment.

Maria-Isabel eut un petit rire gêné :

— Tu ne sembles pas t'en apercevoir beaucoup, remarqua-t-elle

avec un certain dépit.

Elle croisa les jambes et la soie de ses bas crissa agréablement. Son manteau s'ouvrit sur des cuisses pleines. Elle était toujours arrosée de Diorella. Elle se tenait très droite et Malko ne voyait que son profil. Un profil ravissant. Il se pencha et l'embrassa dans le cou.

Aussitôt, elle fondit. Son corps bascula vers Malko. Il se retrouva les doigts emmêlés à son collier de perles. La jupe de son ensemble de soie se releva, découvrant le haut de son bas et une jarretelle. Maria-Isabel était délicieusement anachronique...

Elle n'avait pas relevé sa voilette. À travers la gaze rêche, il sentit une langue pointue qui frôlait sa bouche, se retirant aussitôt. Maria-Isabel eut un gros soupir et s'écarta.

— Il faut que je m'en aille. Si on nous voyait...

Comme la main de Malko remontait le long de sa jambe, elle ne dit rien, rejetant la tête en arrière sur le dossier. Ses jambes s'ouvrirent doucement. Elle mordilla son collier de perles, le souffle court. Puis, brusquement se pencha sur son poignet.

— Mon Dieu, je suis en retard ! Je dois dîner au Galeon.

Le seul endroit de Montevideo où on trouvait du caviar. Bien qu'elle n'ait que vingt places, la salle aux murs tapissés de casiers à bouteilles était toujours à moitié vide.

— Tu rentres tard ? demanda Malko.

— Pourquoi ?

— Pour venir te dire bonsoir. Si ton mari n'est pas là ?

Elle secoua la tête.

— Non, il rentre demain.

Il prit sa main et la baisa.

— Bien. Essaie de ne pas rentrer trop tard.

Elle le regarda les yeux brillants.

— Tu veux vraiment venir ?

— Bien sûr, dit Malko.

Elle se mordit les lèvres, hésita.

— C'est imprudent... Mais je vais dire à Rosa de sortir... Je vais t'expliquer.

* *

*

Maria-Isabel ne portait plus que ses longs bas fumée qui, par miracle, tenaient encore autour de ses cuisses. Elle contempla le lit en bataille, avec un petit rire.

— Si mon mari me voyait... dans le lit conjugal.

— Que ferait-il ? demanda Malko, curieux malgré tout.

Elle eut un gloussement satisfait.

— Il nous tuerait tous les deux. Enfin, toi sûrement. Moi, je crois qu'il ne pourrait pas...

— Il vaut mieux ne pas lui dire...

Elle eut une moue charmante.

— Je crois que je lui dirai quand même... J'aime bien lui dire ce genre de choses. Il ne les croit pas, mais ensuite, il me fait l'amour comme un fou.

— Tu m'as dit que tu n'aimais pas faire l'amour avec lui, remarqua Malko.

Elle eut un regard trouble.

— Quand il me viole, si.

Délicieuse salope. Comme pour se justifier, elle expliqua.

— J'aime sentir qu'il est fou de moi. Qu'il a en même temps envie de me tuer...

Malko la regardait pensivement.

— Je crois que je pourrais te donner une belle occasion de lui donner envie de te tuer, dit-il.

Le regard de la jeune femme se posa sur Malko, interrogateur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il le lui dit. En expliquant tout. Avec une fille comme Maria-Isabel, il ne fallait pas tricher. Elle ne l'aiderait que si cela l'amusait... Tout en mordillant son collier de perles, elle écoutait attentivement. Machinalement elle ouvrit les jambes, soupira d'aise comme si la perspective de ce que lui offrait Malko la comblait déjà.

Quand il eut fini, elle dit lentement :

— Je crois que je peux t'aider.

Une lueur malicieuse jouait dans ses yeux en amande. Malko vit les cernes bistres sous ses yeux. Il n'aurait pas aimé être le mari de Maria-Isabel.

— Tu sais que cela peut être très dangereux pour toi ? C'est de la politique.

Elle eut une moue insouciante.

— Pedro est très puissant. Au pire, il m'enfermera pendant un mois et il me battra. Mais je ne crois pas qu'il me tuera. Il ne pourrait pas. Ce qu'il pourrait, c'est se suicider...

Elle pesait les risques comme un professionnel de l'espionnage. Malko en était suffoqué. Elle se tourna vers lui :

— Pour quand veux-tu cela ?

— Avant mardi.

Elle se mordit les lèvres.

— Ce n'est pas facile.

— Après, ce n'est plus la peine, souligna Malko.

— Je comprends.

Elle s'étira, comme s'ils avaient eu une conversation sans

importance... Puis, elle se rapprocha de Malko, se lova dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu me donneras, si je te rends ce service ? murmura-t-elle.

Ce n'est certainement pas d'argent qu'elle voulait parler.

Elle passa un doigt léger sur les yeux de Malko et soupira :

— Quel dommage que tu ne vives pas à Montevideo. Toutes mes amies seraient folles de tes yeux. Ils ont la couleur de l'or.

Étant donné la santé dont elle semblait jouir, il finirait rapidement dans un sana. Mais ce sont des choses qu'on ne dit pas à une dame amoureuse. Surtout quand elle se prépare à vous rendre un tel service.

CHAPITRE XVI

Maria-Isabel Corso descendit de la vieille jeep avec la grâce d'une élégante émergeant d'une Rolls devant le Casino de Monte-Carlo. La vie s'arrêta immédiatement dans le camp de la « Fuerza Cojuda ». On ne voyait pas tous les jours une créature comme la femme du colonel Pedro Corso. Le vent souleva la jupe de son ensemble à fleurs, découvrant un large morceau de cuisse et le haut d'un bas, avec une jarretelle rose. Un mécanicien en laissa tomber une burette et invectiva grossièrement le nom du Seigneur.

Le lieutenant Colonia sauta de son hélicoptère et courut vers la jeune femme. Officier de liaison du colonel Corso, ce n'était pas la première fois qu'il la transportait. Il en éprouvait chaque fois un trouble délicieux autant que platonique. Les rumeurs les plus folles avaient beau courir sur la pulpeuse Maria-Isabel, elle vivait dans un autre monde que le sien.

Pour faire la cour à une femme, il faut pouvoir l'éblouir, s'était toujours dit Colonia. Avec ses 76 000 pesos par mois, il n'en était pas question alors qu'une simple bouteille de Pommard coûtait près de 20 000 pesos au Galeon...

De toute façon, si elle le prenait mal, lever les yeux sur elle signifierait les patrouilles à vie dans les égouts à la recherche des Tupamaros. Aussi le lieutenant Colonia se contentait de rêver... Il salua réglementairement la jeune femme.

— L'appareil est prêt, Señora.

Bien entendu, les règlements militaires uruguayens ne prévoyaient pas de mettre un hélicoptère à la disposition de la femme d'un colonel. Mais la « Rostra » avait certains privilèges. En lui donnant son ordre de mission, le major fit très justement remarquer au lieutenant que le vol constituait un excellent entraînement. S'il apercevait la moindre chose suspecte, il devait la signaler immédiatement par radio à l'État-major. Quelques mois plus tôt, c'est un hélicoptère de l'armée qui avait repéré l'entrée d'un champ de tir souterrain des Tupamaros...

La jeune colonelle toisa l'hélicoptère et le pilote avec une moue charmante.

— Je ne suis pas pressée. J'aimerais que vous me montriez ce camp, c'est immense...

Le lieutenant Colonia ne se sentait plus de joie. Déjà, il humait avec délice le parfum de la jeune femme. Il se dit que pour aller à Punta del Este, elle était bien élégante. Maquillée, coiffée, des bas, des hauts talons. Il éprouva un trouble délicieux quand il réalisa qu'elle ne

portait pas de soutien-gorge sous son haut presque transparent. Mais c'était un homme bien élevé et plutôt timide, aussi s'efforça-t-il de détourner les yeux.

— Je vais vous montrer les appareils de la force d'intervention, dit-il, en lui désignant des avions, un peu plus loin.

Il était quand même énormément fier d'escorter une aussi jolie femme sous les hangars de la « Fuerza Cojuda ». Elle virevoltait, s'intéressait à tout, souriait parfois au lieutenant Colonia d'un air ambigu.

Au bout de vingt minutes, Maria-Isabel Corsa regarda sa montre discrètement et remarqua :

— Nous pouvons partir maintenant.

Ils se dirigèrent vers l'hélicoptère. Un « Bell 47 » flambant neuf de quatre places, peint en vert olive. Colonia aida Maria-Isabel à s'installer sur la banquette de toile, à côté de lui. En bouclant sa ceinture de sécurité, elle découvrit encore involontairement ses cuisses, si haut qu'il aperçut un peu de dentelle rose. Elle ne parut pas s'en apercevoir.

— On peut aller loin ? demanda-t-elle en riant.

Le lieutenant Colonia se rengorgea.

— J'ai de quoi faire quatre cents kilomètres, en volant à 65 miles. Le réservoir est plein. Nous avons largement de quoi atteindre Punta del Este.

Il s'installa aux commandes, fit rapidement son check-up et mit le rotor en route. Le « flop-flop-flop » des pales remplaça le couinement de la turbine. Concentré sur ses commandes, le lieutenant Colonia ne faisait plus attention à sa belle passagère.

Le « Bell 47 » décolla tout doucement d'abord, se balança à quelques mètres du sol maladroitement, puis s'élança vers le ciel. Maria-Isabel poussa un petit cri d'excitation, tandis que le Bell fonçait, nez en avant.

Sous l'appareil, Maria-Isabel aperçut la plage, les eucalyptus de l'Interbalsearia, des cochillas qui s'y traînaient.

Colonia prit un peu d'altitude, traversa quelques nuages légers. Il se sentait un autre homme aux commandes de sa machine. Le bruit du moteur empêchait de beaucoup se parler. Il inclina l'appareil vers la mer, pour couper directement sur Punta del Este. Aussitôt, Maria-Isabel tourna la tête :

— Où allons-nous ? cria-t-elle.

Il montra la carte sur ses genoux, avec le plan du vol, en rouge.

— C'est plus court.

Pour la première fois, elle sembla contrariée.

— Je voudrais voler au-dessus de la terre, cria-t-elle, c'est plus drôle. Et puis, j'ai peur au-dessus de la mer, je ne sais pas nager.

Le lieutenant Colonia hésita. Puis, devant le regard suppliant de la jeune femme, il parla devant le micro suspendu devant sa bouche, demandant l'autorisation de changer d'itinéraire.

Trente secondes plus tard, le contrôle donna son accord. Colonia inclina l'hélicoptère, avec un grand sourire pour Maria-Isabel.

Elle défit sa ceinture et croisa les jambes encore plus haut, offrant son profil sensuel, animal. Puis elle tourna la tête vers lui, avec un sourire éblouissant. Un peu trop appuyé pour de la simple politesse. Le lieutenant Colonia eut l'impression qu'on lui versait de la fonte en fusion dans l'estomac.

— C'est formidable ! cria la jeune femme.

Le pilote sourit, flatté. Quelle agréable mission ! À son tour, il lui sourit. Elle eut un rire de gorge et cria :

— Votre femme serait jalouse si elle nous voyait !

— Je ne suis pas marié, cria Colonia.

Elle eut une moue étonnée.

— Vous devez avoir trop de succès avec les femmes, dit-elle avec un rire entendu.

De nouveau, il se rengorgea. Elle se pencha sur lui, les lèvres touchant presque son oreille.

— Je voudrais aller très très bas, demanda-t-elle.

Il secoua la tête :

— C'est interdit, Señora, je ne peux pas.

— Même pour me faire plaisir ?

Elle le regardait, la bouche entrouverte, jouant avec son long collier de perles, ensorcelante. Il avala difficilement sa salive. C'était difficile de refuser. Il fit descendre le « Bell 47 ». Maria-Isabel poussa un cri :

— Fantastique !

Elle se pencha sur lui et, carrément, l'embrassa à la commissure des lèvres. Il crut avoir rêvé, lui jeta un regard stupéfait, noyé de désir.

— Je crois que vous m'avez toujours plu, lieutenant, cria-t-elle. Et moi, est-ce que je vous plais ?

Il n'osa pas répondre. À la suite du baiser, ils avaient fait un écart de vingt mètres... Il se contenta de sourire. Mais l'impitoyable Maria-Isabel posa une longue main manucurée sur le drap de son uniforme, en haut de sa cuisse.

— Je vous ai posé une question, lieutenant ?

— Vous êtes très belle, Dona Maria-Isabel, dit-il d'une voix étranglée.

Elle glissa aussitôt le bras gauche autour de son cou.

— Alors, pourquoi êtes-vous si timide ? cria-t-elle. Ici, personne ne peut nous voir...

C'était exact. Ahuri de joie, le lieutenant se dit que sa passagère

avait bu. Qu'une chance pareille, ce n'était pas possible. Il tourna la tête vers elle et, de nouveau, l'hélicoptère fit un écart. Sûrement par accident, le chemisier à fleurs s'était ouvert. Il apercevait par l'entrebâillement le profil d'un sein magnifique.

Maria-Isabel pivota sur la banquette. Son sourire était on ne peut plus équivoque. « Quelle allumeuse », pensa Colonia avec désespoir. Elle savait bien qu'il était rivé à ses commandes...

Pourtant, devant une telle provocation, il ne put s'empêcher de poser la main sur la cuisse gainée de soie. Comme si elle n'attendait que cela, Maria-Isabel Corso étendit les jambes. La jupe remonta, les doigts du lieutenant Colonia touchèrent la peau blanche, au-dessus des bas.

Aussitôt, il dut reprendre ses commandes, frustré et furieux.

À ce train-là, ils allaient s'écraser dans les bois longeant l'Interbalnearia. Mais ce contact furtif l'avait électrisé. Du coin de l'œil, il contempla son étrange passagère. Le chemisier ouvert, les cuisses découvertes, elle chantonnait.

Offerte. Il sentait qu'il n'avait qu'à la toucher pour qu'elle s'ouvre à lui. Il se tortilla, mal à l'aise. Son propre désir devenait douloureux et gênant. Comme si elle avait deviné ses problèmes, la femme du colonel Corso se pencha sur lui. Avec effarement, il sentit les doigts fins frôler le drap d'uniforme, le libérer, comme s'il s'agissait d'un geste naturel.

Le sang tapait dans ses tempes, il avait du mal à se concentrer sur ses commandes. Avec un sadisme distrait, Dona Maria-Isabel commença un lent va-et-vient.

Sans même regarder ce qu'elle faisait. Au contraire, elle tourna la tête vers l'extérieur, regardant le paysage qui défilait en bas.

— Tiens, on dirait Soca ! remarqua-t-elle.

On aurait annoncé au lieutenant Colonia qu'il survolait les pyramides, cela lui aurait fait le même effet. Il luttait désespérément contre l'envie de pétrir les cuisses découvertes, d'arracher les dentelles roses et de prendre sur-le-champ Maria-Isabel.

Mais ils se propulsaient à plus de 65 miles à l'heure, en plein ciel, sur un engin fondamentalement instable. Le pilotage automatique n'existe pas sur les hélicoptères... Il n'aurait même pas le temps de s'assouvir qu'ils seraient déjà en train de tomber comme une pierre... Les doigts de Dona Maria-Isabel, brusquement serrés autour de lui, le firent sursauter.

— Je vous trouve bien peu galant, lieutenant, cria-t-elle. Je pensais vous plaire plus que cela...

Elle jouissait sincèrement de cette minute. Caresser cet homme aux commandes de cet engin dangereux, savoir qu'il était à sa merci, c'était extraordinaire. Elle retenait son orgasme de toutes ses forces.

Mais son rôle n'était pas terminé. Sans lâcher sa prise, elle se rapprocha, et murmura à son oreille une offre si audacieuse qu'il crut avoir mal entendu.

C'était le diable !

Il n'avait plus qu'une seule idée : se vider de cette pression qui lui coupait le souffle. De nouveau, il envoya la main quelques secondes, sentit la hanche élastique sous la soie légère, les aspérités du slip et du porte-jarretelle... Il n'eut pas le temps de continuer. De nouveau, le Bell 47 échappait à son contrôle. Déchiré, il reprit ses commandes. La señora Corso semblait maintenant aussi énervée que lui.

— Pourquoi ne descendons-nous pas ? cria-t-elle. Juste un moment. Personne ne le saura...

Il la regarda avec effarement.

— Mais c'est impossible ! Il y a des gens en bas, et puis, le contrôle aérien...

Une escapade amoureuse avec sa passagère n'était pas prévue dans son plan de vol...

Maria-Isabel découvrit des dents éblouissantes. À demi déshabillée, elle restait très mondaine, bien que suprêmement excitante. De nouveau, elle cria à son oreille :

— J'ai des amis, qui ont une grande estancia au nord de Las Flores. Si nous descendons là-bas, personne ne nous dérangera. Ils ne sont pas là...

Le cerveau du lieutenant Colonia virait au clafoutis. Ce qu'il lui arrivait était insensé. Dona Maria-Isabel était la plus belle femme qu'il ait jamais vue. L'épouse de son colonel. C'est elle qui lui tenait le sexe à pleine main et lui demandait de l'assouvir... Inouï !

La volonté du lieutenant craqua d'un coup.

— Où est cette propriété ?

Maria-Isabel eut un sourire ensorcelant.

— Après le Rio Pan de Azucar, il y a un petit Cerrito(11) Avec, au pied, une grande estancia blanche. On peut se poser derrière la maison.

Le lieutenant Colonia empoigna son micro.

— Ici 876, je demande l'autorisation de me poser. J'ai une baisse de pression sur les pales. J'ai beau changer le pas des rotors, je n'arrive pas à compenser.

Le contrôle militaire de Montevideo répondit immédiatement.

— Essayez de gagner la base de Repecho. Nous les prévenons.

Le lieutenant se mordit les lèvres. Il avait totalement oublié l'existence de la base militaire, à trente kilomètres de là. C'était foutu.

Le « Bell 47 » continua à voler tout droit. Les yeux mi-clos, la jupe retroussée, Dona Maria-Isabel semblait ne plus attendre que le moment où le lieutenant Colonia la prendrait...

N'en pouvant plus, ce dernier reprit brusquement son micro.

— Ici 876, impossible d'aller jusqu'à Repecho, je suis obligé de réduire à 1500 tours-minute.

— O.K., posez-vous où vous pourrez, dit le contrôle. Rappelez dès que vous serez au sol.

Le lieutenant Colonia coupa son micro. En bas, à moins de deux kilomètres, on apercevait l'estancia blanche. D'un geste décidé, il inclina le nez du Bell. Cela allait être l'aventure la plus excitante de sa vie... Bien que le cockpit d'un Bell 47 ne soit pas très indiqué pour ce genre d'exercice. Il croisa le regard de Dona Maria-Isabel, humide de désir.

* *

*

Le Bell s'écrasa sur ses patins dans un nuage de poussière. Quand elle se dissipa, le lieutenant Colonia aperçut un vieux bâtiment aux volets clos. Le rotor tournait encore lentement. Comme un fou, le pilote détacha son harnais et attira Maria-Isabel dans ses bras. Leurs dents s'entrechoquèrent. Son désir était tel qu'il avait envie de grogner comme une bête. Elle se coula contre lui, dans un éblouissement de chair, de soie et de nylon.

Il palpa son corps élastique avidement, mordit un sein qui émergeait du chemisier, puis voulut s'agenouiller devant la banquette pour satisfaire enfin son désir. Maria-Isabel l'arrêta gentiment.

— Pas ici, querido, pas ici.

Dépité, il leva sur elle des yeux injectés de sang.

— Mais on ne peut pas quitter l'hélicoptère !

— Même pas quelques minutes ! demanda-t-elle. Au moins pour la première fois ? Il y a une grange qui est toujours ouverte derrière la maison...

Il crut avoir mal entendu. Ses oreilles résonnaient encore du bourdonnement du rotor.

Déjà, elle ouvrait la porte de plexiglas et sautait par terre. Elle se retourna vers lui, bien plantée sur ses jambes écartées, avec un sourire à faire abjurer un pape. Pendant une fraction de seconde, le lieutenant Colonia se dit que la meilleure solution serait de redécoller et de la laisser là. Mais il ne s'en sentait pas la force... Hâtivement, il cria dans son micro.

— Ici 876, je me suis bien posé. Je vais voir ce qu'il y a.

Il sortit du cockpit et courut derrière elle. Dès qu'il l'eut rattrapée, il la fit pivoter et la colla contre lui, l'embrassant de nouveau avec voracité. Elle lui rendit son baiser, se détacha.

— Viens.

Le prenant par la main, elle l'entraîna, contournant la maison, marchant droit sur un petit bâtiment sans fenêtre. Elle en poussa la porte et pénétra avec le lieutenant dans l'obscurité fraîche.

Ce dernier n'en pouvait plus. Il prit Maria-Isabel aux hanches, remonta la légère jupe, essaya maladroitement d'arracher ce qu'il y avait dessous. Ils oscillaient dans la pénombre, haletant tous les deux. Soudain, au moment où ses doigts se crispaient sur le ventre de la jeune femme, le lieutenant sentit quelque chose de froid se poser sur son cou, derrière l'oreille.

— Cool down, lieutenant, ordonna une voix en anglais, cool down(12).

Pendant une interminable seconde, le lieutenant Colonia crut qu'il rêvait. Mais il sentit le corps de Maria-Isabel s'écarter du sien. La lumière s'alluma. Il la lâcha, se retourna et aperçut un homme au visage dur et aux cheveux courts, braquant un énorme revolver sur lui.

CHAPITRE XVII

Le lieutenant Colonia fixa alternativement Maria-Isabel et l'inconnu qui le menaçait de son arme. Au bord de la congestion cérébrale. La jeune femme lui adressa un sourire doux et ironique à la fois.

— Je vous demande pardon, lieutenant. Mais j'avais absolument besoin que vous veniez ici.

Deux autres inconnus surgirent de l'ombre. L'un, massif, un colt Cobra au poing, l'autre, blond, élégant et distingué, avec des lunettes noires, sans arme. Ce dernier s'adressa au pilote de l'hélicoptère en espagnol :

— Lieutenant, j'ai utilisé ce procédé discutable pour entrer en contact avec vous, car nous avons besoin de votre Bell et de vous-même.

Le lieutenant Colonia comprenait de moins en moins. Que faisait l'épouse de son colonel avec ces inconnus armés ? Tranquillement elle se rajustait et une brusque flambée de désir lui fit fugitivement oublier sa stupéfaction.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'homme blond.

Les trois hommes l'entouraient, calmes et dangereux.

— Mon nom ne vous dirait pas grand-chose, répliqua l'inconnu. Disons que je suis un ami de Dona Corso.

Le pilote explosa :

— Mais enfin, que signifie tout cela ? Que faites-vous ici ?

Malko sourit dangereusement.

— Et vous ? Personne ne vous a forcé à poser votre appareil.

Brusquement, le pilote sentit que la situation lui échappait. Face à ces deux inconnus armés, il ne pouvait même pas sortir son pistolet de service.

— Écoutez-moi, dit Malko. J'ai une proposition à vous faire.

Le pilote fronça les sourcils. Cela tournait au cauchemar. Maria-Isabel l'observait avec un sourire ambigu. Presque prometteur. De nouveau, son désir le tenailla.

— Que voulez-vous ? fit-il.

Il commençait à comprendre. Il se trouvait en face d'un membre du fameux « Commando cassa Tupamaros ». Cela ne lui déplaisait pas. Il savait que l'armée leur fournissait des armes, avec la bénédiction du gouvernement... Mais la femme du colonel Corso aurait pu le lui dire plus simplement. À moins que...

— Que voulez-vous dire, Señor ? s'entendit-il demander.

L'homme blond parut soulagé de son changement d'attitude.

— Comme vous pouvez vous en douter, dit-il, nous sommes plongés dans une opération en partie illégale, sans être vraiment répréhensible. Ces deux messieurs sont Américains...

On y était. Le lieutenant Colonia sourit d'un air entendu.

— Nous avons besoin de votre hélicoptère pour aller chercher quelqu'un, dit Malko. C'est la seule façon de le récupérer et nous y tenons beaucoup...

L'officier connaissait l'histoire de Ron Barber et il y pensa immédiatement.

— Je crois que je vois, fit-il lentement, mais...

Malko l'interrompt :

— Attendez ! Ce n'est pas très dangereux. Certes, vous risquez d'essuyer quelques coups de feu, mais ce sont des gens qui ne tirent pas très bien.

— Vous n'êtes pas un lâche, lieutenant ? demanda doucement Maria-Isabel.

Il sourit mécaniquement. Non, il n'était pas un lâche. Le courage lui revenait. Sa passagère n'avait pas pu se comporter de cette façon sans qu'il l'intéresse un peu...

— Cette opération de sauvetage ne peut pas attendre. Tout sera terminé en une heure... Je sais que vous êtes un bon pilote. Il va falloir vous poser dans une cour qui est très petite, et entourée par des murs de huit mètres.

Le pilote sursauta.

— Huit mètres, mais c'est une prison !

De nouveau, le lieutenant ne comprenait plus.

— C'est la prison de Punta Carretas, dit tranquillement Malko.

Le pilote sentit sa raison lui échapper.

— Mais qui voulez-vous aller chercher à Punta Carretas. Il n'y a que des criminels ou des rebelles.

— Les deux hommes que nous voulons sont des rebelles, dit Malko. Nous en avons besoin pour un échange.

Colonia secoua la tête, dépassé.

— C'est insensé, murmura-t-il. Insensé.

Que faisait Dona Maria-Isabel dans cette galère ? Le contrôle qui devait se demander ce qui lui arrivait...

— Il faut que je retourne au Bell, dit-il. La radio...

Malko ne s'écarta pas :

— Je veux que vous repartiez tout de suite avec moi. Nous serons de retour ici dans quarante minutes.

Le pilote avait retrouvé partiellement son sang-froid.

— Je comprends, Señor, dit-il, mais c'est impossible. Je ne vais pas gâcher ma vie et ma carrière pour vous...

Malko l'interrompt :

— Si tout se passe bien, lieutenant, vous ne gâcherez rien. Personne n'aura le temps de vous reconnaître. Nous avons ce qu'il faut ici pour maquiller l'immatriculation de votre Bell. Vous êtes censé être en panne. N'oubliez pas que la femme de votre colonel pourra témoigner qu'elle ne vous a pas quitté d'une semelle...

De nouveau, l'esprit du jeune pilote chavira.

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-il. Je refuse.

— Attendez ! dit Malko. Vous ne savez pas ce qui arrivera si vous refusez...

Maria-Isabel s'approcha tout près du pilote. Son beau visage s'était durci et elle arborait un sourire inquiétant.

— Je partirai d'ici en courant, dit-elle d'une voix douce. La route n'est pas loin. Je trouverai bien une voiture. Je me ferai conduite à la Policia Caminera et je raconterai que le pilote chargé de me conduire à Punta del Este a simulé une panne et s'est ensuite jeté sur moi et m'a violée.

Ivre de rage, le lieutenant Colonia haussa les épaules.

— Cela ne tient pas debout.

— Cela tient debout, corrigea la jeune femme. Parce que j'aurai été réellement violée. Je demanderai à un médecin de le constater. Je pense que mon mari ne vous laissera même pas aller en jugement. Il vous tuera avant.

Les paroles de Maria-Isabel parvenaient au lieutenant dans un brouillard. C'était un serpent ! Il la considéra avec horreur.

— Mais pourquoi moi... je ne...

Maria Isabel haussa légèrement les épaules.

— Décidez-vous, lieutenant, vite. Je préférerais la première solution.

Il y eut un silence intolérable de longueur. Le lieutenant Colonia n'en revenait pas de la tension de la jeune femme. Elle voulait vraiment qu'il fasse cela. Soudain elle se rapprocha de lui, à le toucher, Dalila dans ses meilleurs jours. De nouveau, son visage n'était que sensualité.

— J'étais sincère tout à l'heure, murmura-t-elle. Je regrette de vous avoir amené ici. Mais c'était une question de vie ou de mort. Je vous promets de vous aider ensuite...

Elle promettait ensuite autre chose avec ses yeux, ce qui fit basculer le lieutenant Colonia.

Il chercha le regard de l'homme blond :

— Très bien. J'accepte.

Malko eut l'impression que ses veines se remplissaient brusquement de mercure. Il ignorait totalement ce qu'il aurait fait si Colonia avait refusé. Il aurait dû le laisser repartir avec la pulpeuse Dona Maria-Isabel. Ou apprendre à Chris Jones à piloter un « Bell 47 ».

— Bien, allons-y vite, dit-il.

* *

*

En vingt-neuf ans, Simon Colonia n'avait jamais été aussi tendu. Par la porte droite enlevée, l'air frais s'engouffrait dans la cabine, lui glaçant les lèvres. Malko et lui étaient soigneusement attachés. Un faux mouvement et ils tombaient dans le vide.

Le Bell 47 filait à trois cents pieds du sol, pour échapper aux éventuels radars, directement au-dessus de la mer, vers le centre de Montevideo.

Avant de partir, le lieutenant Colonia avait envoyé un message radio à son contrôle. Expliquant qu'il avait besoin d'une heure pour vérifier son appareil. Les deux Américains étaient à côté de lui tandis qu'il parlait, tenant négligemment leurs armes. Mais ce qui l'avait marqué le plus, c'était le contact des lèvres tièdes de Maria-Isabel, avant le décollage.

— Revenez vite, avait-elle murmuré.

Dans le cockpit, l'homme blond lui avait rapidement dessiné le plan de la prison de Punta Carretas.

Il regarda sa montre. 4 h 03. Dans quatre minutes, il serait au-dessus du pénitencier. Les deux prisonniers sortaient à quatre heures, pour trente minutes. Mentalement, il révisa tout ce qu'il devait faire : arriver le long de la côte, puis virer à angle droit, dépasser la prison, pour se présenter comme s'il arrivait du centre.

Il y avait un filet de basket-ball dans la petite cour et il faudrait faire attention aux pales du rotor. Se laisser tomber verticalement. À cet endroit là, il serait relativement loin des miradors avec des gardes armés. Il restait ceux de la cour. Mais pour ceux-là, l'homme qui l'accompagnait avait une mitraillette sur les genoux. Ensuite, il faudrait rester au sol le temps pour les deux hommes de monter à bord. Si tout se passait bien, cela ne devait pas excéder quinze secondes. Si, par malheur, ils n'étaient pas là, l'homme blond lui avait donné l'ordre de redécoller après vingt secondes. Plus longtemps et toute la prison serait en ébullition...

Les bandes de plastique cachaient les vrais numéros du Bell, le rendant indentifiable. La police en avait une vingtaine semblables.

* *

*

Lucas Prado ne put s'empêcher de sursauter en entendant la clef tourner dans la serrure de sa cellule. Le gardien était en retard. Il était

quatre heures cinq. La prison était silencieuse, car la plupart des prisonniers assistaient à un film, une vieille production américaine. Lui et son compagnon Mendoza étant au secret, n'avaient pas droit à ce genre de distraction. Depuis le déjeuner, Lucas Prado tournait en rond dans sa cellule, comptant jusqu'à 10 000 puis recommençant. N'arrivant pas à croire qu'on allait venir les chercher. Il ignorait encore comment. Il savait seulement que quelque chose se passerait durant la promenade... Une aide extérieure. Il pensait que ses compagnons avaient réussi à creuser un tunnel aboutissant dans la cour.

Au bout du couloir, il retrouva Mendoza. Les deux hommes se sourirent sans un mot. Le gardien, derrière eux, les observait.

— Dépêchez-vous, fit-il. Dépêchez-vous.

Ils sortirent dans la petite cour vide, à part eux.

Ils commencèrent à courir en rond, comme ils le faisaient tous les jours pour garder un minimum de force physique.

Tout à coup, ils entendirent un bruit venant du ciel. Mendoza leva la tête et aperçut un hélicoptère. Il eut l'impression que l'appareil était immobile au-dessus de la prison. Et il reconnut le camouflage de la police... Il réprima un juron, cela pouvait ne signifier qu'une chose : leur plan avait été découvert !

Tout à coup, l'appareil commença à descendre, droit vers eux. Tout aussi étonné, la tête levée, le gardien regardait.

* *

*

Le lieutenant Colonia, accroché à ses commandes, commença à descendre vers la cour. Deux gardiens l'observaient d'un des miradors. Il se raidit, s'attendant au pire. Malko avait sa mitraillette prête.

Un des deux hommes sortit sur le chemin de ronde. Malko se pencha à la porte, et agita la main.

Aussitôt, le garde porta la sienne à sa casquette et salua. Ce ne pouvait être qu'une « huile » pour arriver à Punta Carretas en hélicoptère. La machine descendit, fut avalée par le mur et le mirador disparut.

En un éclair, le pilote vit grandir la petite cour, le filet de basket. Il donna plus de gaz pour ralentir sa descente. Puis l'hélicoptère toucha le sol, soulevant un nuage de poussière. Le lieutenant vit les deux hommes courir vers lui. Courbés en deux, ils passèrent sous le rotor qui continuait à tourner comme un énorme ventilateur...

D'un bond, bousculant l'homme blond, ils furent à l'intérieur, criant, riant, jurant.

— Vite, vite, partez !

Le gardien regardait la scène, paralysé. Il n'avait même pas d'arme. Il fit demi-tour et partit en courant dans le couloir donner l'alerte.

Déjà, le Bell 47 s'élevait verticalement, le rotor à 1800 tours, le maximum de pression sur les pales, laissant la petite cour vide. Au passage, les gardiens du mirador firent un signe joyeux, croyant à la facétie d'un pilote militaire.

Le lieutenant Colonia avait l'impression d'être un oiseau. Il n'en revenait pas de la facilité avec laquelle tout s'était passé. Maintenant, il filait au ras de la mer, à près de 80 miles à l'heure. Derrière lui, les deux hommes se congratulaient. L'un d'eux se pencha, lui donna une grande tape sur l'épaule et cria :

— Eh, companero, où as-tu volé cet uniforme ?

— C'est le mien, cria le lieutenant, furieux. Il revenait à la réalité : lui, membre de la « Fuerza Cojuda » venait de faire évader deux rebelles. Il en eut froid dans le dos...

Malko se retourna :

— Le lieutenant nous a aidé bénévolement, précisa-t-il. L'hélicoptère est un appareil de l'armée. Nous ne l'avons pas volé...

Ils ne dirent plus un mot. Dépassés.

Cramponné à ses commandes, le lieutenant Colonia guettait dans sa radio les premiers messages d'alerte. Il avait encore cinq minutes de vol avant de parvenir à l'estancia blanche. Il pria silencieusement pour que rien n'ait été découvert. Le vent glacé lui coupait le souffle.

Il volait si bas que son train effleura la cime de certains arbres. Enfin il descendit en oblique, presque comme un avion, droit sur l'Estancia. Au moment où il touchait le sol, il entendit le premier message de la « Fuerza Cojuda ».

« Attention, attention, un hélicoptère vient d'enlever deux dangereux détenus à Punta Carretas. »

L'homme blond sauta à terre : le premier.

— Bravo ! dit-il. Vous êtes un merveilleux pilote.

Les deux Américains apparurent au coin de l'estancia, escortant Maria-Isabel. Elle s'avança vers le pilote et lui sauta littéralement au cou. Ses lèvres chaudes s'écrasèrent contre les siennes. Sans plus de retenue que lorsqu'ils étaient seuls.

— Fantastico ! murmura-t-elle. Tu es un vrai macho.

Du coup, elle le tutoyait.

Les deux hommes qu'il avait extraits de la prison étaient déjà en train de monter dans une Opel grise, garée le long du bâtiment. L'homme blond dit au lieutenant Colonia.

— Prévenez le contrôle que vous êtes prêt à repartir...

Le pilote brancha sa radio et fit son appel. Aussitôt, la voix du contrôleur éclata dans le cockpit.

— N'allez plus à Punta del Este. Prenez l'air immédiatement et

recherchez un hélicoptère rebelle qui a dû se poser dans la région de Pando.

— Mais je dois amener la señora Maria-Isabel Corso à Punta, objecta le lieutenant.

— C'est un ordre de son mari, le colonel, coupa le contrôleur. Emmenez-la avec vous.

Malko lui tendit la main.

— Adieu, lieutenant. J'espère que tout se passera bien.

Machinalement le pilote lui serra la main. Encore abasourdi par ce qui lui arrivait. Il regarda l'Opel s'éloigner avec les quatre hommes, disparaître derrière l'estancia.

Maria-Isabel Corso se rapprocha de lui. Son parfum le ramena à la réalité. Tendrement elle passa les bras autour de son cou.

— Nous n'allons pas repartir tout de suite, dit-elle.

Elle serrait son corps tiède contre lui en une invite non équivoque. Il l'embrassa, furieux contre lui-même. Quand était-elle sincère ? Lorsqu'elle se servait froidement de lui, ou maintenant, en femelle soumise ?

Elle prit son hésitation pour de la peur, lui dit gentiment.

— Tu ne risques rien... Au pire, j'avouerai la vérité à mon mari...

Il sursauta :

— La vérité !

Elle eut un rire de gorge.

— Enfin, une partie de la vérité. Je dirai que j'ai eu envie de faire l'amour avec toi et que je t'ai forcé à descendre. Il t'en voudra, mais il ne pourra rien faire officiellement sous peine de perdre la face.

Tant de duplicité cynique faisait tourner la tête du lieutenant Colonia. Fermant son cerveau à toute pensée extérieure, il entraîna Maria-Isabel Corso vers la grange.

Au moins, qu'il n'ait pas tout perdu.

CHAPITRE XVIII

Malko regarda alternativement l'adresse écrite sur le bout de papier et la couronne mortuaire de l'enseigne, suspendue au-dessus du trottoir. Devant son hésitation, Mendoza se pencha vers lui.

— C'est bien ici, Señor.

La boutique se trouvait à l'entrée de Pando, dans une rue calme de la petite bourgade, un peu à l'écart de l'Interbalnearia. À trente kilomètres de Montevideo.

Les lettres noires s'étaient étalées sur la façade : FUNERARIO.

— Allons-y, dit Malko.

Les cinq hommes sortirent de l'Opel. Chris et Milton ne quittaient pas des yeux leurs otages. Moins de trente minutes s'étaient écoulées depuis que l'hélicoptère avait atterri dans l'estancia. Pando était la ville la plus proche. C'est là que devait s'effectuer l'échange. Les Tupamaros avaient pensé qu'il serait trop dangereux de ramener les deux évadés à Montevideo.

Les cinq hommes entrèrent dans la petite boutique.

L'odeur de baume funéraire prit Malko aux narines, mêlée à celle du bois frais et de la peinture noire dont on recouvrait les cercueils. Chris Jones et Milton Brabeck reniflèrent, mal à l'aise. Ils n'étaient pas superstitieux, mais il ne fallait pas tenter le diable.

Deux hommes surgirent de l'arrière-boutique. Le plus vieux, en reconnaissant Mendoza, se précipita sur lui et l'étreignit.

— C'est son frère, expliqua l'autre prisonnier.

Aussitôt, ils passèrent tous dans l'arrière-boutique.

C'était un grand atelier, avec des cercueils, des couronnes, des plaques de marbre. Une antique Cadillac noire transformée en corbillard, surmontée d'une superbe croix argentée trônait dans un appentis donnant sur une autre entrée. Le plus jeune des « croque-morts » s'enferma dans un bureau vitré pour téléphoner.

Il ressortit quelques minutes plus tard, rayonnant, et s'approcha de Malko :

— Todo esta bien, Señor, ils seront là dans une demi-heure...

Malko dissimula son soulagement. Impossible de connaître les réactions de Montevideo. Il n'y avait pas de radio dans le Funerario et il avait hâte de se débarrasser de ses encombrants otages.

Il avait accompli un véritable miracle. Les Tupamaros allaient-ils pouvoir livrer Ron Barber ? le faire sortir de Montevideo, alors que toute la police était sur les dents. Sinon, il risquait de se trouver dans une situation inextricable et explosive... Il ne pouvait quand même

pas les ramener à Punta Carretas.

Pourvu que les Tupas n'aient pas menti et ne cherchent pas à récupérer leurs deux compagnons par la force.

Sans rendre Ron Barber...

Le frère de Mendoza s'approcha de lui, une bouteille de cognac argentin à la main.

— Señor, dit-il, si vous voulez bien, nous allons boire tous ensemble à la liberté...

Il fit signe aux deux évadés qui fumaient avidement, le regard dans le vide. Malko se demanda ce qu'étaient devenus la pulpeuse Maria-Isabel et le pilote.

Ils prirent chacun un verre et burent debout, en s'observant. Un silence lourd régnait dans l'atelier. Il faisait chaud. L'odeur de peinture fraîche prenait à la gorge. Malko entendit le « flop-flop » d'un hélicoptère passant au ras des toits. Sûrement un appareil de la police. On les cherchait.

* *

*

La première voiture stoppa majestueusement devant la porte du Funerario. Une antique Cadillac convertie en corbillard, dégoulinante d'argentures. L'arrière disparaissait sous les gerbes de fleurs et les couronnes. Malko, qui observait la rue, de la porte de l'arrière-boutique, fronça les sourcils. Que signifiait cette nouvelle complication ?

— Nous avons de la visite, dit il à Chris Jones.

Derrière la Cadillac surgirent deux vieilles Ford, elles aussi transformées en corbillard. Des hommes et des femmes en deuil s'entassaient à l'avant des voitures. C'était tout bonnement un enterrement !

La porte de la Cadillac s'ouvrit et une femme tout en noir, des bas au chapeau, descendit dignement. Sa tension nerveuse faillit faire éclater de rire Malko lorsqu'il reconnut les maxillaires volontaires de Flor Catalina !

Suivie d'un groupe aux visages compassés, elle pénétra dans le Funerario.

Quatre hommes se détachèrent du groupe, écartèrent les couronnes et enlevèrent sur leurs épaules le cercueil transporté par la Cadillac. À pas lents, ils allèrent jusqu'à l'arrière-boutique et le posèrent sur des tréteaux.

Les deux prisonniers libérés se précipitèrent sur Flor, l'étreignirent, riant et pleurant. Les autres Tupas les entourèrent. Pendant quelques minutes, il n'y eut qu'un brouhaha joyeux.

— Je n'aurais jamais cru que vous y arriveriez ! dit-elle. Où avez-vous trouvé un hélicoptère ?

Malko retint un sourire. Une barbouze hors-cadre de la Central Intelligence Agency félicitée par une chef Tupamaro, il y avait de quoi faire attraper un infarctus au rapporteur du budget de la Company... Mais l'heure n'était pas aux ronds de jambe.

— J'ai rempli mon contrat, souligna-t-il. Où est Ron Barber ?

Flor Catalina tendit le doigt vers le cercueil qu'on venait d'amener.

— Ici.

Malko regardait le bois ciré, et les poignées argentées. Pauvre Ron Barber !

— Je veux le voir, dit-il.

— Vous allez le voir.

Elle donna un ordre en espagnol. Le frère de Mendoza prit un tournevis et commença à dévisser le couvercle. Malko et les deux gorilles s'étaient regroupés, le dos au mur, prêts à tout, face aux Tupas. Maintenant que ceux-ci avaient récupéré leurs chefs, ils pouvaient devenir plus gourmands.

On n'entendait plus que le grincement des vis dans le bois trop frais. Enfin la dernière sauta et le croque-mort souleva le couvercle.

Malko s'approcha, le cœur battant et se pencha sur le cercueil ouvert.

Ron Barber était étendu sur le capitonnage, les yeux fermés, enroulé dans une couverture, toujours nu. Encore plus émacié que lorsque Malko l'avait vu dans la « Prison du Peuple ». Son grand corps tenait tout juste dans le cercueil.

Malko se pencha, colla son oreille contre la poitrine de l'Américain. La peau était tiède et il entendit les coups de pompe sourds et réguliers du cœur. Ron Barber était bien vivant.

Il se redressa.

— Que lui avez-vous fait ?

— Nous l'avons drogué, expliqua Flor. À cause des barrages de police. Il ne voulait pas croire qu'on allait l'échanger. Il se réveillera dans une heure ou deux.

— Très bien, dit Malko. Sortons-le de là.

Plusieurs Tupas se précipitèrent et enlevèrent délicatement Ron Barber de son macabre refuge. Flor, d'une voix sèche, commença à jeter des ordres. Plusieurs Tupas se précipitèrent dehors. À la surprise de Malko, Mendoza enjamba le bord du cercueil et s'allongea dedans, souriant.

— Nous allons quitter Pando maintenant, avec nos amis, expliqua Flor je vous demande de partir dix minutes après nous.

— Très bien, dit Malko.

Elle lui jeta un regard ambigu.

— Ne croyez pas que j'ai changé d'avis, dit-elle. Nous faisons une affaire, c'est tout. Vous et Ron Barber êtes nos ennemis mortels.

Le croque-mort vissait déjà fiévreusement le couvercle. Quatre hommes rentrèrent avec le second cercueil, le posèrent, et remmenèrent celui contenant Mendoza.

Malko les vit l'enfourner dans la Cadillac. Le couvercle du nouveau cercueil sautait déjà.

Le second prisonnier s'y allongea. Pour aller plus vite, les deux croque-morts vissèrent le couvercle ensemble.

Une minute plus tard, les porteurs l'emmenaient à son tour. La main sur les crosses de leurs pistolets, Chris, Milton et Malko veillaient sur Ron Barber, posé par terre.

Les quatre hommes sortirent le dernier cercueil de la troisième voiture. Malko se demandait pourquoi. Soudain, un des porteurs heurta le bord du trottoir. Il tituba, maintint son équilibre quelques secondes, puis tomba en avant. Le lourd cercueil, déséquilibré, échappa aux trois autres porteurs, et heurta le trottoir.

Il y eut un craquement épouvantable. Le bois s'ouvrit sur toute sa longueur. Un superbe fusil d'assaut Kalachnikov rebondit sur la chaussée, au milieu d'une gerbe de chargeurs et de mitraillettes.

Les hommes qui avaient laissé échapper le cercueil s'affairèrent aussitôt à remettre les armes dans le cercueil éventré, mais déjà des passants s'attroupaient sur le trottoir d'en face.

Flor poussa un juron effroyable, rugit :

— Vamos !

Les Tupas se ruèrent hors du Funerario, s'emparèrent des armes éparées...

— Filons, dit Malko.

Chris et Milton empoignèrent l'Américain inanimé par les chevilles et les épaules. Malko se précipita vers la rue.

Derrière lui, les deux croque-morts farfouillaient dans les tas de couronnes. L'un d'eux en sortit une vieille Thomson à chargeur camembert, rouillée mais dégoulinante d'huile. Il l'arma, le visage décidé. Malko s'arrêta pile sur le seuil de la boutique. Une voiture de police venait de tourner le coin et fonçait vers eux. Elle s'arrêta au milieu de la rue et quatre policiers en jaillirent. Comme dans un cauchemar, Malko vit un Tupa épauler le Kalachnikov. Les détonations déchirèrent ses oreilles.

Un des policiers s'effondra net et demeura étendu au milieu de la chaussée. Les Tupas tiraient comme des fous à la mitraillette et au fusil d'assaut. Les trois policiers survivants refluèrent dans la rue, ripostant pour protéger leur fuite.

Flor Catalina, les jambes écartées, tirait comme au stand avec un

Lüger tenu à deux mains. Elle visa le policier étendu dont le corps tressauta. Puis, tous les Tupamaros se ruèrent dans les corbillards. Certains accrochés au marchepied, continuant à tirer. Le petit convoi s'arracha du trottoir dans une pétarade de vieux moteurs.

Malko regarda l'Opel, de l'autre côté de la rue. Il se jeta dehors. Il n'eut que le temps de bondir en arrière. Plusieurs balles avaient fait jaillir des bouts d'asphalte, à quelques centimètres de lui...

Les policiers survivants interdisaient toute sortie.

Il regagna l'arrière-boutique en courant, se heurta à Chris et Milton, armes au poing.

— Le téléphone, cria Malko, il faut prévenir la police que nous sommes là !

Il se rua sur le vieil appareil, décrocha. Il n'y avait pas de tonalité. Un bruit familier frappa ses oreilles. Le « flop-flop-flop » du rotor d'un hélicoptère.

Il tenait encore le récepteur quand une rafale de mitrailleuse lourde fit voler en éclat la vitrine de l'entreprise de pompes funèbres. Des balles giclèrent partout. Dans la fumée et les éclats, Malko vit un des deux croque-morts s'effondrer, la tête en sang, déchiqueté par une rafale. Abrité derrière une pile de cercueils, Chris Jones hurla.

— Il faut leur dire qu'on est là !

C'était aussi l'avis de Malko. Il se rua une nouvelle fois vers la rue et n'eut que le temps de se rejeter en arrière. Cela grouillait de policiers en uniforme qui tiraient sur tout ce qui bougeait. L'hélicoptère revenait, suivi d'un second. De nouveau, ce fut un déluge de feu.

Aplati dans les débris, Malko se dit qu'il ne reverrait pas son château. Le cadavre de leur collègue étendu au milieu de la rue rendait fous les policiers...

Il se replia dans l'atelier, se heurta au croque-mort à la mitraillette. Ce dernier hocha la tête.

— Ils vont tous nous tuer, Señor.

C'était un comble !

Le bourdonnement de l'hélicoptère qui revenait les fit tous se jeter à terre. De nouveau, les rafales déchirèrent le toit, projetant des débris sur les quatre hommes. Le Tupa leva sa mitraillette et tira une rafale vers la rue. Plus pour se soulager que par réel souci d'efficacité.

On entendit des rafales dans le lointain. Le visage du croque-mort s'éclaira :

— Les compagnons se battent, dit-il.

C'était peut-être le moment de filer. Malko aperçut la vieille Cadillac garée dans l'appentis.

— Elle marche ? demanda-t-il.

Le croque-mort sourit tristement.

— Pas vite, Señor, mais elle marche.

Les hélicoptères avaient disparu. C'était leur seule chance.

— On peut partir par-derrière ? demanda Malko.

— Claro que si ! dit le croque-mort, mais faites vite.

Malko se rua vers la vieille Cadillac. Le moteur toussa un peu, puis démarra, dans un nuage de fumée bleue.

Malko appela les gorilles.

— Vite. Mettez Barber à l'arrière.

L'arrière, c'était l'emplacement réservé au cercueil. Mais il n'y avait pas d'autre place sur le corbillard. Les deux gorilles y déposèrent Ron Barber, refermèrent les portes arrière et rejoignirent Malko. Le croque-mort ouvrit la porte de bois. Un chemin de terre rejoignait la grande route trois cents mètres plus loin.

Dans un grincement de vitesses, Malko passa la première. Le croque-mort leva sa Thomson, avec un sourire résigné.

— Adios !

C'était vraiment adieu. Des coups de feu claquèrent. On tirait sur eux. Aussitôt la vieille Thomson cracha.

Malko accéléra, atteignant le 40 à l'heure. La vieille Cadillac vibrait de toute sa carcasse.

Tout à coup, le sinistre flop-flop-flop d'un hélicoptère fit lever la tête à Malko. Un appareil de la police, un « Bell 47 » comme celui qui avait servi à l'enlèvement, s'approchait en diagonale, volant très bas. Malko vit les soldats penchés par la porte ouverte, les armes braquées sur la voiture. On les prenait pour d'autres Tupas en train de filer...

Il freina aussitôt, se gara sur le bord de la route, sauta de la Cadillac et agita les bras.

L'hélicoptère continua à foncer sur lui. Il vit les flammes courtes des départs, entendit le Magnum de Milton Brabeck qui ripostait.

Il plongea dans le fossé, rejoint par les deux gorilles. L'hélicoptère s'immobilisa au-dessus du corbillard. Des rafales claquèrent. La vieille Cadillac tombait en poussière sous les balles des mitraillettes. Un jet de vapeur jaillit du capot, suivi de flammes. Les policiers continuaient à s'acharner sur la Cadillac.

— Barber ! cria Malko.

Un colt dans chaque main, Milton Brabeck émergea du fossé et visa l'hélicoptère. Une des glaces du cockpit vola en éclats. Le tir s'arrêta instantanément. L'appareil fit un saut de côté, poursuivi par le tir vengeur de l'Américain.

Malko et Chris bondirent à leur tour vers la Cadillac en flammes. Ils ouvrirent l'arrière. Déjà des flammes léchaient le vernis noir.

Une camionnette bourrée de soldats arrivait à toute vitesse de la ville. Elle stoppa à quelques mètres d'eux. Les soldats sautèrent à terre, braquèrent leurs armes.

— Ne résistez pas ! cria Malko aux deux gorilles.

Les trois hommes se redressèrent. Les soldats se jetèrent sur eux, les bousculèrent, les frappèrent. Malko interpella un caporal :

— Appelez un officier !

— Fils de pute, répliqua un soldat, on va te flinguer. Les soldats les forcèrent à s'allonger par terre, le visage contre le bitume. Comme Chris ne s'exécutait pas assez vite, l'un d'eux tira une rafale tout près de sa tête. Malko se demanda si on n'allait pas les exécuter séance tenante. Il répéta qu'ils n'étaient pas des Tupamaros, qu'ils étaient Américains, mais personne ne l'écoula. Heureusement l'incendie de la Cadillac s'était arrêté. Ils restèrent ainsi près d'un quart d'heure, jusqu'à l'arrivée d'une jeep de la Métro. On les fit aussitôt relever à coups de crosse. Malko fut confronté à un officier à fine moustache, l'air féroce.

— Nous sommes citoyens américains attachés à l'ambassade, expliqua-t-il. Prévenez immédiatement le señor Toledo qui nous connaît.

L'officier eut un gloussement incrédule.

— Pourquoi avez-vous tiré sur des policiers ? Pourquoi étiez-vous avec des rebelles ? On vous a vus. Vous mentez...

Malko, commençait à virer à la rage froide. Ses yeux dorés plantés dans ceux du capitaine, il articula :

— Parce que nous faisons ce que vous avez été incapables de faire. Nous avons repris aux Tupamaros leur prisonnier. Le Conseiller de la Jefatura Ron Barber. Il est dans ce corbillard.

Devant le ton cinglant de Malko, l'officier se radoucit un peu.

— Voyons cela, dit-il de mauvaise grâce.

Ils s'approchèrent du corbillard en ruine. Seule la grande croix argentée était intacte. Malko sentit sa tête se vider, son sang se figer. Le bois avait été déchiré par une longue rafale. Le mortel pointillé traversait l'emplacement du cercueil en diagonale.

— Il faut le sortir tout de suite, ordonna-t-il à l'officier.

Avec une horrible envie de vomir, il regardait les échardes de bois blanc arrachées par les balles.

Deux soldats ouvrirent les portes arrière, se penchèrent à l'intérieur.

Malko priait. Les deux gorilles, enfin debout, contemplaient d'un air sombre les soldats qui les entouraient. Enfin, le corps fut tiré à l'extérieur, posé par terre sans ménagement. L'officier s'approcha, se pencha sur le corps. Un rideau de soldats le séparait de Malko. Il se redressa et se retourna.

À son expression, Malko comprit immédiatement que ses pires craintes étaient justifiées.

Écartant les soldats, il s'avança à son tour vers le corps inanimé de

Ron Barber.

CHAPITRE XIX

Le visage de Ron Barber était exsangue, blanc comme de la craie. Malko écarta la couverture qui le protégeait. Il y avait un trou dans la poitrine de l'Américain, près du mamelon gauche. La couverture était complètement imprégnée de sang. Lorsque Ron Barber respirait, un affreux bruit de gargouille sortait de sa blessure.

Malko se redressa, des filaments verts striant ses yeux dorés.

— Il est mourant, dit-il. Il faut le faire transporter tout de suite dans un hôpital...

— Je n'ai pas de voiture, répliqua l'officier. Et qui me dit qu'il s'agit de la personne dont vous parlez. Si c'est un Tupa, il peut crever...

Les traits de Malko se durcirent brutalement.

— Appelez immédiatement un hélicoptère avec la radio de votre voiture, dit-il. Ron Barber a été enlevé par les Tupas parce que votre police est incapable. Si vous refusez, je vous jure que vous vous retrouverez simple soldat.

Blême, l'officier fit demi-tour, et se dirigea de mauvaise grâce vers sa voiture. Malko le vit prendre un micro.

Trois minutes plus tard, un des hélicoptères se posa sur la route. L'officier expliqua la situation au pilote et on installa Ron Barber dans la cabine.

— Chris, allez avec eux, dit Malko.

L'Américain grimpa dans l'hélicoptère qui décolla aussitôt. Malko le regarda monter dans le ciel et s'éloigner. Il se tourna ensuite vers l'officier.

— Maintenant, conduisez-moi au señor Toledo, dit-il.

* *

*

Malko contemplait à travers la glace de la chambre aseptisée le corps martyrisé de Ron Barber, Maureen était assise à côté du lit sur une chaise. Elle leva la tête et adressa un sourire triste à Malko. L'Américain luttait contre la mort. Sa tension restait très basse.

— Quelles sont ses chances ? demanda Malko au médecin de l'ambassade U.S.

Deux chirurgiens américains de l'hôpital fédéral de Bethesda allaient arriver dans la soirée sur un appareil de l'Air Force.

— Pas fameuses, avoua le médecin. On lui a fait une ponction de la

plèvre, il est intubé, mais la balle a détérioré de gros vaisseaux. Nous n'arrivons pas à stopper l'hémorragie interne et il ne supporterait pas une opération...

Il y eut un brouhaha dans le couloir. L'ambassadeur arrivait. Il se dirigea droit vers Malko. Après lui avoir demandé des nouvelles du blessé, il ajouta à voix basse :

— David Wise m'a demandé de vous transmettre toutes ses félicitations. Vous avez fait un travail fantastique. Mais comment diable avez-vous trouvé un hélicoptère ?

Malko esquissa un sourire.

— Secret professionnel, monsieur l'ambassadeur.

Le diplomate n'insista pas.

— En tout cas, dit-il, filez vite de Montevideo. Les Uruguayens sont absolument fous furieux contre vous. J'ai dû faire preuve de beaucoup d'insistance pour qu'ils vous relâchent. Ils disent que vous avez plus fait pour les Tupamaros que Che Guevara. Ils n'ont pas retrouvé les deux évadés de Punta Carretas. Richard Toledo vous en veut à mort.

Malko s'en était aperçu quelques heures plus tôt. Si les postillons du chef de la Métro pouvaient tuer, il serait tombé raide mort... Quand il s'était retrouvé au quatrième étage de la Jefatura – là où on torturait – il n'était pas tranquille. Il était resté près de deux heures, entouré de policiers haineux, menaçants. Jusqu'à ce que la Jefatura s'incline devant les « arguments » de l'ambassade américaine. Même dévalué, le dollar était encore puissant. Mais Toledo l'avait averti que s'il traversait, une seule fois, hors d'un passage clouté, on le fusillait...

Malko prit congé de l'ambassadeur et s'éloigna. En sortant de l'hôpital, il acheta El Pais et El Dia. Il n'y avait pas un mot de Ron Barber ni de lui dans la relation détaillée de l'attaque de Pando par un groupe de Tupamaros qui, selon la police, avaient été décimés. Pas un mot non plus de l'évasion de Punta Carretas. Malko se demanda pourquoi les Uruguayens ne s'attribuaient pas la libération de Barber.

Il aurait bien voulu savoir ce qui était arrivé à la pulpeuse Maria-Isabel, mais n'osait pas se manifester.

* *

*

La gifle fit reculer Maria-Isabel de deux mètres. Instantanément, sa belle bouche se crispa en une grimace méprisante.

— Si tu fais cela encore une fois, dit-elle lentement, tu ne me toucheras plus jamais. Jamais.

Le colonel Pedro Corso s'arrêta, les poings serrés. Le sang battait à ses tempes. Il dévisagea sa femme, suprêmement belle dans un déshabillé en soie saumon. Il éprouvait une furieuse envie de viol.

Mais, avant tout, il voulait savoir.

Une heure plus tôt, on lui avait apporté le rapport sur l'évasion de la prison. Avec les plans de vols de tous les hélicoptères de la Fuerza Cojuda. Le seul qui avait un « trou » était celui où se trouvait son épouse... Et le lieutenant Colonia. Il avait préféré interroger Maria-Isabel d'abord.

— Je veux la vérité, dit-il lentement. Sinon, je te tue.

Elle le fixa, une lueur venimeuse dans ses grands yeux en amande.

— Tu veux vraiment la vérité ?

Son ton doucereux le mit sur ses gardes. Il eut envie de dire « non », mais il hocha affirmativement la tête. Maria-Isabel s'appuya à sa coiffeuse.

— Je vais te la dire, la vérité, fit-elle en détachant bien les mots. Depuis longtemps j'avais envie de faire l'amour avec le lieutenant Colonia. Aujourd'hui je l'ai fait. Il n'a jamais eu de panne. Je lui ai demandé de descendre. Nous sommes sortis de l'hélicoptère et...

— Tais-toi, cria le colonel. Tu mens !

Maria-Isabel resta de glace. Tranquillement, elle s'approcha de son mari, écarta son déshabillé.

— Regarde, dit-elle simplement.

Il baissa les yeux et vit les marques de dents, déjà bleuâtres, en haut de la cuisse. Son regard remonta au superbe visage impénétrable. Il bouillait de haine et de désir. Quelle salope ! Il ne savait que dire, tout se brouillait dans sa tête. Elle semblait sincère, mais pourtant la coïncidence était tellement troublante.

Et d'un autre côté, elle n'avait aucun lien avec les Tupas, pas plus que le lieutenant Colonia, très bien noté.

— Pourquoi Colonia ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Et pourquoi pas ? répliqua suavement Maria-Isabel, il est très amoureux.

Le colonel Corso faillit exploser.

Elle le narguait, le défiait. Froidement, elle ajouta :

— Si tu fais quoi que ce soit contre lui, je te quitte.

Puis elle fit volte-face et alla s'enfermer dans sa chambre, pour le frustrer un peu plus. Personnellement, elle se sentait comblée. Le lieutenant Colonia avait assouvi son caprice avec une fougue toute sud-américaine...

Resté seul, le colonel regarda pensivement son dossier. Sentant confusément que sa femme ne lui disait pas toute la vérité. Mais il n'ignorait pas que s'il déclenchait une enquête, il risquait de la perdre.

Il était assez puissant pour que personne ne se risque à agir derrière son dos. Si le lieutenant Colonia était mêlé à quelque chose de louche, il serait le dernier à parler.

On ne saurait jamais d'où venait l'hélicoptère qui avait servi à la

double évasion. Et cela valait peut-être mieux.

* *

*

Le téléphone grelotta. Malko décrocha. Il reconnut parmi les crachouillements, la voix bouleversée de l'ambassadeur.

— Je suis à l'hôpital, dit le diplomate. Venez vite, il se passe une chose épouvantable. Ils...

La communication fut coupée. Malko raccrocha. Le temps de ravoïr l'hôpital, il aurait aussi vite fait d'y aller. Il était trois heures de l'après-midi et il venait à peine de se réveiller, après avoir dormi près de quinze heures...

Il dut attendre d'interminables minutes les ascenseurs à éclipse du Victoria-Plaza. Chris Jones et Milton Brabeck arpentaient l'avenue du 18 Juillet essayant de ramener d'Uruguay autre chose que de la poussière et des coups de soleil.

* *

*

Maureen Barber sanglotait, la tête dans ses mains, assise sur une chaise. L'ambassadeur discutait au milieu d'un groupe animé de médecins, d'infirmières, de civils et de policiers en uniforme. Dès qu'il vit Malko, Winston Mc Guire se précipita. Malko aperçut la chambre de Ron Barber. Elle était vide.

— Où est Barber ?

L'ambassadeur avait du mal à parler.

— Ron est mort il y a trois heures, dit-il.

— Mais où est le corps ?

— C'est cela qui est insensé ! Ron est mort des suites de sa blessure. Sa femme était près de lui. Une demi-heure plus tard, des inconnus ont prétendu qu'il fallait le transporter à la morgue de l'hôpital, qu'on ne pouvait pas le laisser dans la chambre. Maureen Barber n'a pas pu s'y opposer, est partie me téléphoner. Mais quand elle a voulu se rendre à la morgue, le cadavre de son mari ne s'y trouvait pas. Je suis arrivé sur ces entrefaites. J'ai d'abord cru à une erreur. (Il baissa la voix.) Ensuite, j'ai dû me rendre à l'évidence : on a volé le cadavre de Ron Barber.

Malko n'en revenait pas.

— Qui et pourquoi ?

L'ambassadeur secoua la tête.

— Je ne comprends pas. D'après les gardiens, ceux qui l'ont enlevé appartenaient à la police... Ils avaient des cartes, en tout cas. J'ai

appelé la Jefatura, ils prétendent que c'est un coup des Tupamaros.

— Des Tupas ? Mais pourquoi ?

Malko ne voyait pas pourquoi les Tupamaros auraient enlevé Ron Barber. Mort, il ne leur était d'aucune utilité.

— Je vais aller voir Juan Etchepare, dit-il. Il saura peut-être quelque chose.

Il repartit avec un sentiment de malaise. On ne venait pas enlever un cadavre dans un hôpital sans une raison sérieuse. Et quelle valeur pouvait avoir le corps de Ron Barber, ex-chef de la C.I.A. ?

Cahoté par un taxi, il se posa la question jusqu'à l'hôtel. Dès qu'il sortit du véhicule, un homme émergea de sous les arcades et s'avança vers lui. Enrique Cuevas, le replet pistolero du Consul du Paraguay.

— Le señor Juan Etchepare souhaiterait vous voir de toute urgence, annonça-t-il.

Cela tombait à pic. Juan Etchepare avait dû apprendre la disparition de Ron Barber.

— Je dois prévenir mes amis d'abord.

Le pistolero eut un sourire embarrassé.

— Vous n'avez pas le temps, Señor.

En même temps, Malko sentit le canon d'un pistolet qui s'enfonçait dans ses reins. Angel, le pistolero au crâne dégarni et aux dents en avant, venait de surgir des arcades vides.

— Si le Señor veut bien se donner la peine, dit-il avec une politesse exquise.

Bien ignoble.

Ils poussèrent Malko dans une Ford « T » de 1932. Enrique monta à l'arrière avec lui, exhibant un Luger nickelé à la crosse de nacre.

L'enlèvement n'avait pas duré une minute. Enrique se pencha et soulagea Malko de son pistolet extra-plat.

— Que le distingué Señor ne nous en veuille pas, s'excusa-t-il d'un ton cauteleux. Nous ne faisons qu'obéir aux ordres de son Excellence Juan Etchepare.

Malko n'aimait pas du tout ce kidnapping brutal de la part d'un homme censé être son allié. On n'envoie pas deux tueurs pour prendre le thé.

Et Chris Jones et Milton qui devaient être en train d'écrire des cartes postales !

Vingt minutes plus tard, ils stoppèrent dans le jardin de la villa de Juan Etchepare. Encadré des deux pistoleros, Malko pénétra dans la luxueuse demeure. Deux hommes se trouvaient dans le salon. L'un était le diplomate paraguayen, l'autre le chef de la Jefatura, Ricardo Toledo. Ce dernier eut un vilain sourire en voyant Malko.

— Alors, señor Linge, dit-il. Vous avez bien voulu répondre à notre invitation...

Il avait appuyé sur le mot « notre ». Malko sentit qu'un sale truc se préparait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il sèchement.

Le visage maigre de Ricardo Toledo se tordit de rage.

Il ramena en arrière d'un geste furieux son éternelle mèche, postillonna méchamment :

— Señor, dit-il, vous m'avez ridiculisé. Comme je ne peux rien faire contre vous, étant donné ma position, j'ai demandé à mon ami Juan de m'aider.

— Que voulez-vous dire ? fit Malko sur ses gardes.

— Puisque vous aimez tant les rebelles, fit le chef de la Jefatura, nous allons vous appliquer le même traitement qu'à eux. Celui que Ron Barber avait mis au point, précisa-t-il avec un sourire mauvais.

Malko ne répondit pas. Le picotement désagréable de la peur lui chatouillait le dessus des mains. La porte de la chambre s'entrouvrit soudain sur la silhouette replète de Laura Iglesia. Aussitôt, Juan Etchepare lui jeta :

— Va-t'en, toi.

La porte se referma aussitôt. Malgré un regard éloquent de Malko.

— Angel et Enrique vont s'occuper de vous, précisa suavement Juan Etchepare. Vous me voyez désolé que notre amitié se termine ainsi. Mais je ne peux rien refuser à mon ami Roberto.

* *

*

Chris Jones se faisait un sang d'encre. Depuis trois heures, Malko avait disparu.

Milton Brabeck revint de la cabine, rayonnant. À tout hasard, il avait appelé la Résidence de l'ambassadeur.

— Il a été voir notre copain le Paraguayen, annonça-t-il.

— Il faudrait peut-être mieux le rejoindre, proposa Chris Jones.

Juan Etchepare ne lui inspirait instinctivement aucune sympathie.

* *

*

Avec un han de bûcheron, Enrique souleva l'énorme bloc de béton, le rapprochant de Malko ligoté sur une vieille chaise avec du fil électrique. Le garage, au fond du jardin de Juan Etchepare, était un incroyable capharnaüm d'où émergeaient une coque de voilier et des caisses d'armes. Là, s'étaient terminées la carrière et la vie de dix Tupamaros.

Malko, bâillonné avec un chiffon sale, ne pouvait que contempler

les préparatifs de sa mort.

Une chaîne était scellée au bloc de ciment qui devait peser une trentaine de kilos. Angel, son crâne dégarni en sueur, s'accroupit devant Malko et entreprit de passer des menottes autour de ses deux chevilles. Puis il relia le dernier maillon de la chaîne aux menottes par un énorme cadenas.

Les deux pistoleros avaient hâte d'avoir fini. Ils avaient horreur des travaux manuels.

Enrique sortit dans le jardin. Malko vit la Ford des pistoleros arriver en marche arrière. Elle s'arrêta contre la porte du garage.

Les deux hommes revinrent vers lui. Il leur fallut près de cinq minutes pour le hisser dans la voiture avec le bloc de ciment. Ensuite, elle refusa de démarrer. Les deux Uruguayens juraient à faire tomber le ciel. Enfin le moteur toussa et, en première, ils purent démarrer. Juan Etchepare n'avait pas daigné venir lui dire adieu. La voiture quitta tout de suite les flamboyants de l'autoroute de l'aéroport pour s'engager dans un chemin caillouteux.

Désespérément Malko cherchait un moyen de s'en sortir. Sans trouver.

Ils roulèrent une dizaine de minutes dans les allées calmes de Carrasco. Enfin la voiture s'arrêta. Enrique ouvrit la portière. Malko sentit le vent frais du Rio de la Plata. Ils se trouvaient au bord d'une petite crique bordée d'eucalyptus, invisible de la route.

Jurant et ahanant, les pistoleros extirpèrent Malko de la Ford. Ensuite, ils le traînèrent sur le sable. D'abord sec, puis humide. Malko frissonna. Certes, il avait toujours accepté ce genre de risque, mais il aurait préféré une autre mort. Il pensa à Alexandra, à son château. Quel incroyable enchaînement l'avait mené ce soir-là au bord du Rio de la Plata ? L'amour des vieilles pierres ou le goût de l'aventure ?

On faisait toujours librement ce qu'il était fatal qu'on fasse. Du moins, il le croyait...

Enrique jura, de l'eau jusqu'aux genoux, en train de haler une barque attachée à quelques mètres du rivage. Il la traîna en partie sur le sable. Excédé par le poids de Malko, Angel demanda :

— Señor, pouvez-vous ne pas vous faire trop lourd ?

Malko se redressa. Au moins, ne pas leur donner le spectacle de la peur. Les deux pistoleros appréciaient silencieusement cette attitude. C'était un vrai caballero. Bien qu'étranger.

— Muchissima gracias, Señor, firent-ils après l'avoir basculé dans la barque.

Entrecoupant leur sordide besoin de courtoisie espagnole.

— C'est un sale travail, renchérit Enrique. Surtout avec un caballero très distingué, comme vous, Señor.

— Pourquoi le faites-vous dans ce cas ? demanda Malko

nourrissant un léger espoir.

Les deux pistoleros haussèrent les épaules avec un ensemble touchant.

— Les ordres, Señor, nous avons une famille à nourrir. Nous le regrettons. Pero, usted es muy simpatico(13).

Ils allaient quand même le noyer comme un rat, sympathique ou pas.

Enrique poussa la barque dans l'eau, puis sauta dedans. Ils flottaient. Malko se dit que, cette fois c'était la fin. Il ferma les yeux, se demandant avec une curiosité lancinante ce qu'il y avait après... L'humanité n'avait guère fait de progrès depuis l'âge des cavernes puisqu'on ne savait toujours pas, de façon certaine, ce qu'il y avait après la mort. On entendait à peine le clapotis des avirons. Le Rio de la Plata était calme comme un lac. Le trajet parut interminable à Malko. Pourtant, ils ne s'étaient pas éloignés de plus d'une centaine de mètres du rivage.

— C'est là, annonça soudain le premier pistolero.

— Tu es sûr ?

— Regarde, voilà la balise... insista Enrique.

Les deux hommes posèrent leurs avirons. La barque remua dangereusement quand ils saisirent Malko et entreprirent de le passer par-dessus le plat-bord arrière. Enrique et Angel ne disaient plus rien, sauf les mots indispensables. Ils évitaient de regarder Malko.

À deux, ils prirent le bloc de ciment et le posèrent en équilibre sur le plat-bord. Puis d'un seul élan, ils le firent glisser dans l'eau noire.

La chaîne se tendit et, instantanément, Malko suivit dans une gerbe d'éclaboussures. L'eau se referma sur lui. Les gorilles regardèrent la forme disparaître, puis se remirent aux rames sans un mot. C'était la première fois qu'ils larguaient quelqu'un de vivant et ils n'aimaient pas cela.

— C'était un vrai caballero, remarqua Enrique en se tamponnant le front.

Angel ne répondit pas, mais il pensait la même chose. Malheureusement, il fallait vivre. Et parfois faire mourir les autres.

Ils étaient contrariés à l'idée d'être obligés de plonger le lendemain pour récupérer le corps. Mais la sécurité avait des exigences que la paresse ignorait.

Ils poussèrent plus fort sur les rames. Tout cela les avait mis en appétit. Ils mouraient d'envie de dévorer un churasco bien saignant. À La Paletta, à Carrasco, on leur servirait une copieuse apparillada avec de la salade.

CHAPITRE XX

La bouche fermée pour retenir un peu d'air dans ses poumons, affreusement lucide, Malko coula à pic dans l'eau sale du Rio de la Plata. Conscient que la durée de sa vie n'allait pas excéder quelques dizaines de secondes. À moins de se transformer en poisson. Le bloc de béton le tirait irrésistiblement vers le fond. Même s'il n'avait pas eu les mains entravées, il se serait noyé.

Sa descente ne dura pas longtemps. Il n'y avait pas plus de six mètres de fond. Un nuage de vase l'enveloppa, soulevé par le béton. Son corps se redressa, presque vertical. La pression dans ses poumons devenait de plus en plus douloureuse. Il faudrait qu'il ouvre la bouche d'un coup, pour en finir plus vite, pour éviter une agonie horrible.

Soudain, il aperçut deux formes qui fonçaient vers lui. Quelque chose le frôla par derrière. Il crut rêver. Une main s'accrochait autour de sa taille ! Il baissa les yeux et aperçut dans l'eau trouble deux formes noires : deux plongeurs sous-marins en combinaison de caoutchouc noire, des bouteilles d'oxygène sur le dos. Ses poumons allaient éclater.

Il lâcha une grande goulée d'air vicié qui partit en bulles vers la surface.

C'était stupide ! Ceux qui étaient venus le sauver étaient impuissants. Il faudrait plusieurs minutes pour scier la chaîne qui l'attachait au bloc de béton.

Un des deux plongeurs se rapprocha, se colla contre lui. Malko vit des chapelets de bulles s'échapper de sa main droite : il tenait une bouteille d'oxygène reliée à un tuyau et à un embout. Il l'appliqua aussitôt contre la bouche et le nez de Malko. Tout en lui maintenant la nuque. Les dents de Malko mordirent avec volupté dans le caoutchouc dur de l'embout. Il y avait de l'eau dans le détendeur et il en avala plusieurs gorgées, cracha, s'étrangla, puis l'air frais sous pression soulagea ses poumons. Mais, la bouteille, non fixée, avait tendance à remonter. Le plongeur entreprit de la fixer, grâce aux sangles, dans le dos de Malko. Dans la manœuvre, l'embout s'arracha de sa bouche. De nouveau, il suffoqua. Le plongeur lui tendit son propre embout, retenant son souffle. Pendant deux ou trois minutes – le temps de fixer la bouteille – ils alternèrent ainsi. Évidemment ce n'était pas parfait, et Malko se sentait pousser des branchies.

Le second plongeur s'affairait autour de ses chevilles. Avec un instrument qu'il ne pouvait voir, il tentait de couper la chaîne le liant au bloc de béton. Derrière la glace du masque du premier plongeur,

Malko reconnut Chris Jones. Donc, c'était Milton Brabeck qui luttait pour trancher la chaîne des menottes. Il y parvint enfin dans un envol de vase. Comme un ludion, Malko se sentit attiré vers la surface. Les trois hommes l'atteignirent presque en même temps. Les chevilles entravées, Malko resta sur place à barboter. Il se mit sur le dos et se laissa remorquer par les deux Américains. Il leur fallut près d'un quart d'heure avant de sentir sous leurs pieds le sable du rivage. Enfin, dans l'eau jusqu'à la taille, Malko se débarrassa de son embout. À côté de lui, Chris Jones ôta le sien et sa bouteille. Il cracha un peu d'eau et toisa Malko.

— J'ai l'impression qu'on est arrivés à temps, remarqua-t-il sobrement.

Leur intervention était encore un mystère pour Malko.

— Expliquez-moi, demanda-t-il, tandis que les deux Américains le prenaient chacun par un bras pour l'amener sur la plage.

Les menottes entravaient toujours ses chevilles...

— Si on était intervenus plus tôt, dit Milton, on avait peur qu'ils vous collent une balle dans la tête. C'est plus difficile à retirer qu'un peu d'eau dans les poumons, ajouta-t-il finement. Nous étions juste sous la barque pendant que les deux affreux vous balançaient. Vous ne risquiez pas grand-chose.

Malko s'ébroua, se laissa tomber sur le sable. La petite crique était déserte. Les deux gorilles entreprirent de se débarrasser de leurs combinaisons. Une silhouette surgit de l'obscurité, se précipita, étreignit Malko.

— Mon Dieu, vous êtes vivant !

Laura Iglesia ne se tenait pas de joie. Elle traînait une immense serviette avec laquelle elle entreprit d'essuyer le visage et les cheveux de Malko.

— C'est grâce à elle, si on est là, souligna Chris Jones.

Elle luttait avec les vêtements trempés de Malko.

À cause des menottes des chevilles, elle dut déchirer son pantalon et son slip.

— Si vous saviez comme j'ai eu peur, murmura-t-elle en le bouchonnant tendrement.

— Et moi ! fit Malko.

Il aperçut les affaires et les armes des deux gorilles posées en petit tas sur la plage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, encore étourdi et grelottant.

L'eau du Rio de la Plata était glacée...

Chris lui expliqua comment ils étaient partis le retrouver en taxi, chez Juan Etchepare.

— En arrivant devant la baraque du singe, expliqua-t-il, on a vu la

petite qui sortait en courant. Elle allait nous chercher... Nous, on voulait y aller tout de suite, mais elle a dit que c'était dangereux. Qu'ils risquaient de vous liquider dans la bagarre. Elle avait entendu ce qu'ils voulaient faire. Pour éviter les histoires, il fallait qu'on puisse croire à un accident. Donc que vous soyez vivant quand on vous balancerait à la flotte. Elle savait où le consul planquait son matériel de plongée pour son petit cimetière sous-marin. On y a été avant eux. Quand vous êtes arrivés sur la plage, nous étions déjà dans l'eau...

Ce qui s'appelle la politique du risque calculé, pensa Malko. Il se sentait nettement mieux, mais les menottes à ses chevilles commençaient à le gêner. Chris et Milton étaient déjà rhabillés. Avec toute leur artillerie.

— On va rendre notre visite de politesse, proposa aimablement Chris.

Avec une lueur de férocité joyeuse dans ses yeux gris bleu.

— Je veux d'abord me débarrasser de ces menottes, dit Malko.

— Allons chez moi, proposa Laura. Il y a des outils.

* *

*

Malko massa ses chevilles douloureuses. Chris essuya son front en sueur. L'acier des menottes n'avait pas résisté à une scie à métaux. Malko se leva et passa sur le balcon. Laura Iglesia habitait un petit appartement face à la Playa Pocitos, en bordure de la Rambla, au loyer en dollars. Il aspira avec volupté l'air frais du soir.

— J'ai faim, dit-il.

Les deux gorilles grillaient d'agir.

— On ne va pas se payer les autres avant de dîner ? demanda Milton. Ce serait idiot qu'ils aient un accident.

— Rien ne presse, dit Malko. N'oublie pas que nous nous trouvons dans un pays étranger avec un chef de la police qui ne nous aime pas particulièrement...

Laura Iglesia, en train de grignoter des chorizos(14) intervint :

— Je sais où Angel et Enrique vont tous les soirs. Dans un petit bar de la Calle Guarani, près du port.

— Vous croyez qu'ils iront ce soir ?

Laura hocha la tête affirmativement.

— Sûrement. Dès que Juan Etchepare se sera barricadé chez lui. Ils y vont chaque fois qu'ils liquident quelqu'un.

Les yeux dorés de Malko se strièrent de vert.

— Nous verrons cela tout à l'heure, dit-il. En attendant, mangeons quelque chose.

Enrique Cuevas sortit du Cintra en essayant de marcher droit. Entre la gâterie française administrée par une pute argentine et le cognac brésilien, il se sentait particulièrement euphorique. La calle Guarani était sombre et totalement déserte. Comme tout le quartier du port, à part quelques boîtes à matelots. Voyant qu'Angel ne le suivait pas, il rouvrit la porte du bar et appela.

— Angel ! Maricon !

Le second pistolero était enfoui au comptoir, entre deux plantureuses putains, avides et rigolardes. La veste ouverte de façon à ce que l'on voie la crosse de nacre de son Lüger. Tout le monde savait pour qui ils travaillaient et les indicateurs de la Jefatura se gardaient bien de leur causer des ennuis. Le señor Juan Etchepare était persona grata.

— Va chercher la voiture, cria Angel, je ne peux pas marcher.

Enrique Cuevas se sentait d'humeur badine. Sortant son colt automatique nickelé, il tira une balle dans la rangée de bouteilles et referma la porte.

L'air frais de la nuit lui fit du bien. Il marcha tranquillement jusqu'à la Ford et ouvrit la portière.

Il s'immobilisa. N'en croyant pas ses yeux. Quelqu'un était assis à la place du conducteur. Pendant quelques secondes, Enrique crut s'être trompé de voiture. Mais c'était la seule de la rue.

— Que tal, che ? dit-il, vaguement menaçant.

L'inconnu au volant tourna la tête vers lui, et Enrique Cueva eut l'impression qu'un bloc de glace lui enserrait d'un coup la poitrine.

— Sangre del Christo, murmura-t-il.

Il demeura paralysé une seconde, puis s'écarta de l'Opel, courut jusqu'au bar aussi vite que son ventre le lui permit. En voyant sa tête, Angel éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as une contravention ? Enrique le fixa d'un air égaré.

— Viens, dit-il.

— Je t'ai dit d'amener la voiture.

Enrique Cuevas frappa presque du pied.

— Viens, je te dis, répéta-t-il d'un ton plus pressant. Comme Angel ne s'arrachait pas à ses deux putes, il s'approcha et murmura à son oreille :

— Le type qu'on a noyé tout à l'heure, il est au volant de la voiture !

Angel éclata de rire.

— Borracho(15) !

— Viens voir toi-même.

Devant l'expression de son copain, il se laissa glisser de son tabouret.

— Puis-je prier vos Grâces de m'excuser un instant ? dit-il aux deux putains, mon ami a des hallucinations.

Ils sortirent du Cintra, marchèrent jusqu'à la Ford en silence.

La voiture était vide. Angel hocha les épaules avec bonhomie.

— Tu ne devrais pas boire autant de cognac, reprocha-t-il gentiment. Quand un type coule avec vingt-cinq kilos de ciment aux pieds, il ne remonte jamais... Vamos.

— Cela dépend, articula une voix derrière eux.

Les deux pistoleros se retournèrent d'un bloc. L'homme blond, le gringo qu'ils avaient noyé, mince dans un costume noir, ses cheveux blonds soigneusement peignés, leur faisait face sur le trottoir désert.

— Madre de Dios, balbutia Angel Albano.

Fiévreusement il saisit la crosse de nacre de son Luger. Mais l'homme blond avait déjà en main un long pistolet noir. Celui que les deux pistoleros lui avaient ôté et qu'ils avaient laissé sous la banquette de la vieille Ford. Il y eut trois explosions étouffées, amorties, imperceptibles, puis le gémissement d'Angel qui s'effondra en avant, vomissant un flot de sang, le cœur éclaté. Son lourd pistolet fit un bruit épouvantable en tombant dans le caniveau...

Enrique, figé d'horreur, écarquillait les yeux. Ce n'était pas possible. Ce ne pouvait pas être l'homme qu'ils avaient vu disparaître dans l'eau du Rio de la Plata. C'était un fantôme. Tout était impossible, jusqu'à ce pistolet silencieux.

Ses lèvres s'ouvrirent sur une prière. Il tomba à genoux sur le trottoir face à l'apparition.

Sans même chercher à prendre son colt nickelé.

L'homme qui avait tué son ami se rapprocha, posa le canon de son long pistolet noir sur son front.

Enrique Cuevas ne réagit pas. Paralysé.

— Tien pieda, bredouilla-t-il. Tien compassion(16).

Il n'entendit pas la détonation qui le tua. La balle blindée rejeta sa tête en arrière, tout se brouilla devant ses yeux. Il cessa d'exister.

Malko contempla les deux cadavres. C'était extrêmement rare qu'il tue de sang-froid. Mais ces deux-là étaient vraiment trop ignobles...

Il s'éloigna dans la Calle Guarani. Il en tournait le coin quand la porte du bar s'ouvrit sur une des grosses putains.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria-t-elle. Vous avez fini avec vos conneries. Venez nous payer à boire.

Comme personne ne répondait, elle rentra dans le Cintra. Malko avait rejoint Chris et Milton qui l'attendaient dans la Fiat 600 de Laura, avec la jeune femme.

— On aurait aimé venir, dirent-ils.
— Je fais ce genre de commission moi-même, fit Malko froidement.
Il prit le volant. Cette nuit, il coucherait chez Laura. Pour garder l'avantage de la surprise.
— Et l'autre singe ? demanda Chris.
— Laissons-le d'abord avoir peur, dit Malko.

* *

*

Laura Iglesia était presque appétissante dans une robe de chambre de dentelle noire. Elle tendit à Malko la première édition de *El Dia*.

— Regardez.

Une photo tenait toute la première page. Une vieille Taunus au coffre ouvert, entourée de policiers en uniforme. On distinguait vaguement un corps à l'intérieur du coffre. Malko sauta au titre.

« Le corps du Conseiller à la Jefatura Ron Barber retrouvé. »

Il parcourut l'article. La police prétendait avoir été avertie par un mystérieux coup de téléphone des Tupamaros que Ron Barber avait été exécuté et que son corps se trouvait dans une voiture, en face du Parque Rodo, le Luna Park de Montevideo. Les policiers s'étaient rendus à l'endroit indiqué et y avaient bien trouvé le cadavre du « conseiller » américain.

Suivait une déclaration du chef de la « Jefatura » stigmatisant la sauvagerie des rebelles et rappelant tous les efforts que la police avait faits pour retrouver l'Américain...

Malko replia le journal, ivre de rage. Voilà pourquoi ils avaient enlevé le cadavre. Bien sûr, les Américains ne seraient pas dupes mais l'opinion publique uruguayenne ne saurait jamais la vérité. Sous peine d'être saisis, les journaux donneraient la version officielle.

Décidément, il était temps de donner une leçon à Son Excellence Juan Etchepare.

Le Paraguay allait être obligé d'engager un nouveau diplomate.

CHAPITRE XXI

Inexorablement, toutes les trente secondes, la maudite cloche égrenait un son grave. Cela venait de la chapelle voisine du collège Stella Maris. Juan Etchepare avait envie de se boucher les oreilles.

Le glas lui vrillait les nerfs.

Qui pouvait être mort dans le collège déserté pour les vacances ?

Il tournait comme un fauve dans le living de sa villa. La grande baie vitrée donnant sur le jardin était hermétiquement close, en dépit de la température plus que clémente. La porte d'entrée était verrouillée à double tour. Juan Etchepare avait posé une mitrailleuse sur le canapé, une vieille Thomson avec un énorme chargeur. Mais il avait peur, affreusement peur.

Depuis qu'ils travaillaient pour lui, c'était la première fois que ses pistoleros étaient en retard.

Ils n'avaient même pas le téléphone.

Chaque voiture qui ralentissait dans le Camino Belanger le faisait sursauter. Il n'oubliait pas que les Tupamaros l'avaient condamné à mort.

Il y eut un bruit de moteur dans le jardin. Laura Iglesia arrivait dans sa petite Fiat 600, comme tous les matins. Juan Etchepare se dépêcha de lui ouvrir, soulagé par cette présence amie.

— Tu vas aller chercher Angel et Enrique, demanda-t-il aussitôt. À leur hôtel. Ils ont encore dû boire hier soir...

Laura Iglesia secoua la tête avec un drôle d'air.

— Non, ils n'ont pas bu.

Elle lui tendit le numéro du matin de El Pais. La photo lui sauta au visage. Deux cadavres en désordre. Un nouveau crime des rebelles, disait la légende. Jamais, de leur vivant, Angel Albano et Enrique Cuevas n'avaient bénéficié d'épithètes aussi flatteuses... Le diplomate reposa le journal, la vue brouillée... Comment ses deux pistoleros s'étaient-ils laissé surprendre ?

Maintenant il était seul. Définitivement seul. Il eut un sourire misérable pour Laura :

— Tu n'as pas d'amis qui pourraient travailler pour moi ? demanda-t-il.

Elle le regarda avec un brin d'ironie.

— Non, Señor, vous êtes trop exposé.

La décision de Juan Etchepare fut prise en quelques secondes.

— Va à la Varig, dit-il, et prends-moi un billet pour Asunción, sur le premier vol possible.

Tant pis pour son poste diplomatique. Il s'arrangerait toujours avec son ministre, lui dirait la vérité. À Asunción, les Tupamaros ne viendraient pas le chercher. Et les Américains non plus, ce qui n'était pas plus mal. La C.I.A. avait parfois la rancune tenace.

Laura rafla son sac et ressortit. Aussitôt, Juan commença à préparer une valise, fourrant pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Un peu calmé, il contempla le lit rond et les glaces qui le cernaient. Il allait regretter tout cela. Asunción était une petite ville de province où il pourrait moins facilement satisfaire ses caprices érotiques.

Mais, si on avait abattu ses pistoleros, cela signifiait que son tour viendrait très vite. Et mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort... comme dit le proverbe arabe.

Le coup de sonnette timide le fit sursauter. Tellement léger qu'il crut avoir rêvé. Aucune voiture n'était entrée dans le jardin. Il courut jusqu'à sa mitraillette, ramena tout doucement en arrière le levier d'armement et alla coller son œil au « mouchard » de la porte.

Il aperçut une voilette, encore plus épaisse que d'habitude, des bas noirs, le manteau de shantung...

C'était Maria-Isabel.

Le cœur du diplomate sauta dans sa poitrine. Il hésita, puis l'envie de la revoir fut la plus forte. D'autant que ce serait la dernière fois.

Juste ce qu'il lui fallait pour oublier provisoirement ses angoisses. Hâtivement, il ouvrit la porte.

— Entre vite, dit-il.

Elle venait toujours à pied, laissant sa voiture le long du Country Club.

La jeune femme passa devant lui et se dirigea directement vers la chambre. Juan Etchepare referma soigneusement la porte et lui emboîta le pas. Il fronça soudain les sourcils. Maria-Isabel Corso ne laissait pas derrière elle son habituelle traînée de Miss Dior. C'était un parfum moins capiteux, plus léger.

Le regard de Juan Etchepare descendit jusqu'aux jambes gainées de bas fumée : inimitables.

Au moins, il allait utiliser une dernière fois le lit rond. Et peut-être même parvenir enfin à faire l'amour à Maria-Isabel même s'il devait un peu la forcer.

— Je vais chercher le Nikon, murmura-t-il.

À son habitude, Maria-Isabel s'assit sur le lit, sans ôter sa voilette, son sac sur les genoux.

Il farfouilla dans un tiroir et sortit le Nikon. Puis, il se retourna vers sa visiteuse.

Soudain, le son du glas frappa de nouveau ses oreilles. Pendant quelques minutes, il ne s'en était plus occupé. Ce bruit lancinant et sinistre lui usait les nerfs. Surtout après ce qui était arrivé aux deux

pistoleros.

— Mais qu'est-ce que c'est ! explosa-t-il, les cloches vont me rendre fou.

— C'est le glas qui sonne pour toi, Juan Etchepare.

Il crut avoir mal entendu. Les mots horribles étaient sortis de sous la voilette.

Il scruta plus attentivement le taffetas noir. Et il devina un sourire cruel. Un sourire qui n'était pas celui de Maria-Isabel.

— Dios !

Lentement, celle qu'il avait prise pour la femme du colonel Corso leva sa voilette. Juan Etchepare n'avait jamais vu ce visage carré, ces grands yeux farouches, cette bouche mince, beaucoup plus mince que celle de Maria-Isabel.

Pourtant, elle portait les vêtements de Maria-Isabel, du manteau à la voilette.

— Qui êtes-vous ? balbutia Juan Etchepare.

Le glas parut sonner plus fort dans ses oreilles. Comme si les cloches s'étaient rapprochées.

— Tu ne me reconnais pas ? demanda ironiquement la jeune femme. Je suis la Mort...

Cela tournait à la plaisanterie de mauvais goût. Les glaces du plafond et des murs lui renvoyaient des dizaines d'images de la jeune femme assise sur le lit. Ses jambes étaient aussi belles que celles de Maria-Isabel. Juan pensa soudain qu'il s'agissait d'une macabre mise en scène imaginée par Maria-Isabel. Cette fille devait être une de ses amies. Peut-être aussi torturée que la femme du colonel Corso.

Le glas qui continuait, inéluctable, insolite et lancinant, l'angoissa de nouveau.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda Juan.

La jeune femme eut un sourire qui lui fit froid dans le dos.

— Pour te tuer, Juan Etchepare. Comme tu as tué ma mère. Je m'appelle Flor Catalina. Tu me reconnais maintenant ?

* *

*

Le vieux prêtre irlandais jeta un coup d'œil suppliant au jeune homme qui le tenait en respect avec un automatique rouillé. Il ne sentait plus ses bras. Chaque fois que la corde reliée à la grosse cloche remontait, il devait faire un effort pour ne pas tout lâcher.

— Il faut que je m'arrête un peu, implora-t-il, je n'en peux plus.

— Si tu t'arrêtes, Padre, je te tue, répliqua simplement le jeune Tupamaro. Tu te reposeras quand je te le dirai.

Le regard du vieux père se déplaça jusqu'à la femme étendue et

ligotée que les Tupamaros avaient amenée avec eux. Elle n'était couverte que de quelques morceaux de dentelle, sa poitrine était nue, elle paraissait terrorisée.

— Couvrez au moins cette malheureuse créature, demanda-t-il.

Il était à la limite du péché de luxure. Le jeune rebelle baissa les yeux sur Maria-Isabel Corso. Elle lui sourit. Sensuellement. Elle commençait à avoir moins peur que lorsque les Tupas avaient entouré sa voiture. Le Tupa détourna la tête. Il y avait des moments où c'était dur de ne pas dévier de l'action révolutionnaire.

Plusieurs jeunes Tupamaros avaient fait irruption dans le collège désert, deux heures plus tôt. Le sacristain était seul. L'un d'eux était resté et, sous la menace de son arme, il l'avait forcé à sonner ce maudit glas. Sans s'interrompre. Sans le maltraiter ou le menacer d'autre chose. Le vieux père irlandais ne comprenait pas.

Tout en tirant sur sa corde de ses bras décharnés, il essaya de parlementer :

— Mais enfin, mon fils, à quoi sert ce glas ?

Le Tupamaro leva les yeux au ciel.

— À quoi sert le glas, Padre ? Un homme va mourir. Nous voulons qu'il le sache. Sonne, sonne encore.

* *

*

Juan Etchepare fixa la jeune femme qui lui faisait face avec épouvante. Inutile même d'implorer sa pitié...

— Tu n'es pas surpris, n'est-ce pas ? interrogea ironiquement Flor Catalina. Nous t'avions prévenu. Et le glas sonne pour toi depuis ce matin.

Le diplomate humecta ses lèvres sèches, ne quittant pas le sac noir posé sur les genoux de la jeune femme. Elle était sûrement armée. Il fallait qu'il arrive à prendre sa Thomson. Gagner du temps.

— Je n'ai tué personne, murmura-t-il.

Flor Catalina haussa les épaules.

— Ne joue pas sur les mots.

Sa main plongea dans son sac et ressortit avec un petit Beretta tout noir, tout luisant de haine, un « 38 » court et compact. Les glaces se renvoyaient le visage terrifié de Juan Etchepare.

Flor étendit le bras droit, visant le diplomate.

— Adieu, Juan Etchepare. Que Dieu te pardonne.

Juan Etchepare fit un saut de côté au moment où elle appuyait sur la détente.

La glace derrière lui vola en morceaux et il lui sembla qu'il mourait déjà un peu. Une sueur âcre dégoulinait de ses aisselles. Une peur

viscérale lui vidait le cerveau.

En équilibre sur une jambe, il essaya de suivre le regard de la jeune femme, d'éviter le coup suivant. Heureusement, le pistolet à canon court était peu précis. Elle ne se pressait pas. Mais la seconde fois, quand elle appuya sur la détente, il ressentit une épouvantable douleur au coude gauche. La balle lui avait fracassé le bras.

— Tien pieda, hurla-t-il.

Flor Catalina continuait à le viser, impassible. Elle n'éprouvait même pas de plaisir à tuer cet homme. C'était la dernière chose qu'elle s'était juré de faire avant de prononcer ses vœux définitifs, de se retirer du monde. Mais il fallait qu'il ait peur, qu'il souffre, qu'il paie pour tous ceux qui reposaient dans des tonneaux de ciment, au fond du Rio de la Plata.

Elle visa soigneusement la jambe gauche et tira.

La balle entra au-dessous de la rotule. Sous l'effroyable douleur, Juan Etchepare se laissa glisser le long du mur, sans lâcher le Nikon, évanoui.

Flor se leva. Ce déguisement la dégoûtait. Tranquillement, elle visa le coude droit et tira, alors que le Paraguayen avait encore les yeux fermés. La balle rata le coude, mais s'enfonça dans les muscles de l'avant-bras. Juan Etchepare gémit, ouvrit les yeux. Cette chambre où il avait pris tant de plaisir était en train de devenir son cercueil. Il entendit le téléphone sonner, dans la pièce voisine. C'était peut-être la police, son ami Toledo. S'il ne répondait pas, il se douterait peut-être de quelque chose, viendrait à son secours. Cela lui redonna un peu de courage, la volonté de tenir. De gagner du temps.

Il supplia, essayant d'oublier les tenailles qui lui déchiraient le bras et la jambe, et le glas lancinant qui continuait.

— Attends, murmura-t-il, ne me tue pas, je peux t'échanger ma vie contre quelque chose.

— Contre quoi ? De l'or ?

Il secoua la tête.

— Il y a encore un traître dans votre Mouvement, dit-il. Je peux te dire son nom.

La jeune femme secoua la tête avec tristesse.

— Il y aura toujours des traîtres, dit-elle, dans tous les Mouvements. Si tu me dénonces celui-là, demain, il y en aura un autre. Et même si tu connaissais tous ceux qui trahiront, tu ne sauverais pas ta vie.

Elle n'avait plus le courage de continuer à torturer cette loque. Sans trembler, elle leva le Beretta, visant la tête. Juan Etchepare sentit que cette fois, elle tirait pour tuer. Il avait toujours le Nikon en main. Au bout de son bras intact.

De toutes ses forces, il le jeta dans la direction de Flor. L'appareil

heurta sa main au moment où elle tirait, rebondit sur sa tempe droite, en plein pariétal.

Le cri de douleur de Flor se confondit avec la détonation. La balle s'enfonça dans le mur. La jeune Tupa lâcha le Beretta qui tomba par terre.

Comme une chenille coupée en deux, Juan Etchepare rampa pour saisir le pistolet. À demi assommée, Flor roula sur elle-même, enfonça son talon aiguille dans la main qui allait saisir l'arme, se pencha à son tour pour la prendre. Juste au moment où le diplomate arrivait à sa hauteur.

Il s'accrocha à sa jupe, puis à la ceinture, remonta jusqu'à la gorge de son bras valide. Il voulait l'étrangler. Brusquement, elle se laissa tomber sur lui, en un éclair, ramassa le Beretta. Juan Etchepare lui saisit le poignet, essaya de détourner l'arme, mais il n'avait pas assez de force. Inexorablement, le canon se rapprochait de sa tempe. Alors, comme un animal, il lui mordit le poignet de toutes ses forces, enfonçant les dents entre les tendons.

Flor hurla de douleur. Elle avait perdu son chapeau, sa voilette, ses cheveux retombaient dans son visage.

Son doigt appuya sur la détente, mécaniquement. Les trois dernières balles du chargeur partirent en succession, vers la glace du plafond.

Celle-ci vola en éclats qui tombèrent en pluie sur le lit et les deux corps emmêlés. Un gros éclat coupa profondément Flor Catalina au front. Aveuglée par le sang, elle lâcha le pistolet vide, resté culasse ouverte, et s'essuya les yeux. Juan Etchepare, qui perdait de plus en plus de sang, fit un effort désespéré pour se débarrasser des éclats de la lourde glace.

Flor s'était redressée à son tour. Elle voulut passer par-dessus lui, pour aller chercher du renfort.

Juan Etchepare la saisit féroce entre les jambes, enfonça ses doigts sans aucune arrière-pensée érotique, simplement pour la rejeter sur le lit. D'un coup de tête, il repoussa son menton, se hissa à sa hauteur, en dépit de l'intolérable douleur de son bras gauche. Elle se débattait furieusement. Il se sentit de nouveau faiblir.

Il ne disait plus un mot, gardant toute son énergie pour lutter. Le Beretta vide lui tomba sous les doigts. Il le prit par le canon, le brandit, et, de toute sa force abattit la crosse sur le visage de Flor. L'arête de son nez se brisa net et, sous la douleur fulgurante, elle perdit connaissance.

Juan Etchepare continua à lui marteler le visage, de toute sa haine et de toute sa peur. Il brisa ses dents, lui fendit la joue, lui ferma un œil avant de jeter le Beretta.

Quand il voulut se mettre debout, son genou l'élança tellement

qu'il se laissa retomber sur le tapis. La belle chambre dont il était si fier n'était plus qu'un champ de bataille, semée de débris de glace et maculée de sang.

Le diplomate rampa hors de la chambre, jusqu'à sa mitraillette.

Au moment où il allait la saisir, il entendit la sonnette de la porte. Immédiatement, il pensa aux Tupamaros. Flor Catalina ne s'était pas embarquée toute seule chez lui. Il parvint à caler la lourde Thomson sous son coude et se traîna jusqu'à la porte. Il colla son visage à l'œillet. Le sang lui brouillait tellement la vue qu'il mit plusieurs secondes à reconnaître son ami Ricardo Toledo !

Juan Etchepare posa la mitraillette pour tourner le verrou.

En voyant son visage ensanglanté, il poussa un cri.

— Dios ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Dans la chambre, elle est dans la chambre, balbutia Etchepare.

— Qui ?

Juan Etchepare essuya le sang qui coulait de son visage. Par la porte ouverte le glas lui parvenait encore plus fort.

— Celle qui a enlevé Barber, l'Américain ! Elle a voulu me tuer.

Fébrilement, Ricardo Toledo ramena sa mèche en arrière. Il prit le petit colt accroché à sa ceinture et passa le bras autour de la taille de Juan Etchepare.

— Vamos a matar la(17) fit-il.

La mitraillette à bout de bras, Juan Etchepare fit un effort surhumain pour se traîner jusqu'à la chambre.

Flor Catalina s'était relevée. Le visage inondé de sang, elle titubait, au milieu de la pièce, face aux deux hommes, sans même les voir. Avec une grimace de douleur, Juan Etchepare leva le canon de la Thomson. À cette distance les balles de 11,43 allaient transformer en charpie la Tupamara.

Ricardo Toledo crispa son visage maigre. Lui aussi leva son colt. Il faut toujours tuer le diable deux fois.

* *

*

À travers le sang collé à ses paupières, Flor Catalina aperçut les deux hommes. Intérieurement, elle se maudit d'avoir refusé l'aide de ses compagnons, qui l'attendaient au « Stella Maris ». Le glas qui continuait à sonner allait être le sien. Elle vit dans un brouillard le canon de la mitraillette qui se levait.

Les détonations claquèrent à ses oreilles, crépitant comme de monstrueux grêlons sur un toit de tôle. Cela semblait ne jamais finir.

Stupéfaite de ne pas sentir le choc des balles, elle essuya le sang de ses yeux d'un geste automatique, et découvrit un spectacle incroyable.

Juan Etchepare avait laissé tomber sa mitraillette. Il oscillait, les deux mains crispées contre son ventre. Sa chemise blanche ressemblait à un arrosoir tant le sang en giclait. Il tomba d'abord à genoux, puis la tête la première sur le tapis rouge.

Ricardo Toledo, lui, tenait encore debout. Il regardait stupidement le jet de sang qui jaillissait de son artère fémorale et allait s'écraser à deux mètres, sur une des glaces. Il y eut encore un seul coup de feu. Instantanément le chef de la Métro n'eut plus qu'une boule rouge à la place de l'œil droit. Il glissa mort le long du mur.

Flor Catalina se retourna. La fenêtre donnant sur le jardin était ouverte. Trois hommes occupaient l'encadrement : Malko et les deux Américains. Chris avait son « 38 » Magnum, Milton son énorme « 45 » et Malko, son pistolet extra-plat pour ne perdre aucune chance. Aucun être humain ne pouvait résister à ce déluge de plomb.

C'est Malko qui avait achevé d'une balle dans l'œil Ricardo Toledo.

Tout juste revenu de sa surprise. Il ne pensait trouver ni Flor ni Ricardo Toledo.

Il enjamba la fenêtre et prit la Tupamara par le bras. Elle semblait souffrir beaucoup. Son visage était méconnaissable avec le nez enflé, un œil fermé.

Juan Etchepare eut quelques spasmes et mourut. L'odeur fade du sang se mêlait à celle, plus âcre, de la cordite.

Flor Catalina s'accrocha à Malko.

— Emmenez-moi, supplia-t-elle. Sortez-moi d'ici.

Malko la guida, lui fit traverser le living-room, ils sortirent dans le jardin.

Quand on découvrirait le cadavre de Ricardo Toledo, la Jefatura risquait de s'agiter.

Flor se laissa tomber dans la Fiat 600, tamponnant le sang sur son visage.

— Au « Stella Maris », dit-elle d'une voix faible.

Elle n'en revenait pas encore d'être vivante. Mais elle souffrait tellement qu'elle avait envie de hurler. Le glas sonnait toujours. En trois minutes, ils atteignirent le domaine des Pères Irlandais. Deux Cochillas étaient garées sous les arbres, devant l'entrée. En voyant Flor sortir en sang de la Fiat, plusieurs hommes en jaillirent, coururent jusqu'à elle. D'un geste, elle les calma.

— C'est eux qui m'ont sauvée, murmura-t-elle.

Elle tourna la tête vers Malko.

— Señor Linge, commença-t-elle, je...

Brusquement, ses jambes se dérochèrent sous elle. Un des Tupas la rattrapa de justesse et la prit dans ses bras. Il se tourna vers Malko.

— Adios, nous devons partir. C'est dangereux...

Ils coururent jusqu'aux voitures. L'une démarra aussitôt. Un des Tupas entra en courant dans le collège. Presque aussitôt, le glas s'arrêta.

Malko était au volant de la Fiat. Laura les attendait chez elle. Sa mission à Montevideo était terminée. Le lendemain, il prendrait le D.C.8 hebdomadaire des Scandinavian Airlines pour Copenhague et l'Autriche. Avec peut-être une escale à Rio pour bronzer un peu. C'était une mission ratée, même si on le félicitait. Rien ne ressusciterait Ron Barber. Il pensa au visage massacré de Flor Catalina. En dépit de sa férocité, il était heureux d'avoir sauvé la vie de la jeune Tupamara. La Central Intelligence Agency choisissait décidément bien mal ses alliés. Le señor Juan Etchepare était une belle ordure.

Enfin, feu une ordure, se dit-il en s'engageant dans la Rambla.

CHAPITRE XXII

Six coups s'égrenèrent au clocher de la cathédrale, place de la Constitution.

Le Victoria-Plaza était encore totalement silencieux. L'homme qui s'affairait, à genoux sur le palier, pouvait entendre les battements de son cœur, lorsqu'il s'arrêtait de jongler avec ses fils électriques de toutes les couleurs. Il avait démonté le panneau protégeant le gros transformateur qui répartissait le courant au seizième étage de l'hôtel. Électricien de métier, c'était pour lui un jeu d'enfant.

À cette heure-là, un seul ascenseur était en service. Les femmes de chambre n'avaient pas encore terminé leur travail et les employés du service de nuit somnolaient au rez-de-chaussée. En déplaçant une pince dans son sac de cuir, l'homme à genoux découvrit le museau d'un « Llama » 9 mm au bout duquel était vissé un silencieux. Pas précisément le genre d'outil qu'un électricien promène avec lui.

Mais ce n'était pas un ouvrier habituel. Depuis des mois, il travaillait pour les Tupamaros. Pour des missions délicates.

Comme de brancher un câble à haute tension sur le tuyau de l'eau froide aboutissant au lavabo de la salle de bains, de la suite 1607. Du bricolage de précision, à effectuer avec des gants isolants. Celui qui toucherait le robinet tomberait, foudroyé. Et qui, le matin, ne se sert pas d'un robinet d'eau froide ?

L'homme se redressa, ses épissures terminées. Il ignorait d'ailleurs le nom de sa victime et ce n'était pas son affaire. Il appuya sur le câble les pointes de son voltmètre pour vérifier si cela fonctionnait et referma son sac.

Il avait encore le temps d'aller prendre un café dans une des cervezerias de la Piazza Independencia avant de commencer son travail légal.

Il dut attendre près de cinq minutes l'ascenseur de service. Le liftier endormi le regarda à peine. Dans un grand hôtel comme le Victoria-Plaza, il y avait tout le temps des réparations.

* *

*

Malko fut réveillé par le jour. C'était sa dernière journée à Montevideo. À onze heures, il assisterait à la cérémonie de la levée de corps de Ron Barber, puis le D.C.8 des Scandinavian Airlines l'emmènerait jusqu'à Rio et ensuite en Europe. Alexandra l'attendait à

Copenhague. Il valait mieux ne pas l'y laisser seule trop longtemps...

Dans les chambres voisines, Chris et Milton dormaient à poings fermés. Apparemment la mort du chef de la Métro avait été mise sur le dos des Tupamaros. Il saurait cela en ouvrant El Pais. Personne ne pleurerait beaucoup le consul du Paraguay. À part peut-être la volcanique Maria-Isabel. Malko se leva et contempla la Piazza Independencia, encore vide.

Étrange mission où il avait finalement été amené à aider ceux qu'il était venu combattre.

Debout, il s'étira, regardant dans la glace les cicatrices de ses blessures reçues jadis à Hong-Kong. Un brusque coup de cafard assombrit ses yeux dorés. Un jour, la mort le prendrait brutalement. Le vieux couple de la peur et du courage se dissoudrait. Parfois, à force d'être toujours sur ses gardes, il se sentait envahi d'une immense lassitude. Il s'arrêta devant la photo panoramique de son château, posée sur la table. Son Graal. Qui avait envie d'un château de cent pièces, dans la seconde moitié du vingtième siècle ? À part un fou comme lui... Pourtant, chaque fois qu'il rentrait à Liezen, qu'il voyait sa flamme flotter au sommet de la tour, il ressentait un délicieux petit pincement au cœur. Comme lorsqu'on aperçoit une femme dont on est très amoureux.

Il se dirigea vers la salle de bains. Au moment où il allait y entrer, le téléphone grelotta. D'une façon si imperceptible qu'il faillit ne pas l'entendre.

Il hésita. Qui pouvait l'appeler à cette heure si matinale ? À part la police. La sonnerie continuait, il décrocha.

— Señor Linge ?

C'était une voix d'homme basse, inconnue, anxieuse.

— Oui ?

Il y eut comme un soupir de soulagement à l'autre bout du fil, puis l'inconnu dit :

— Señor, je suis un ami. Je vais venir vous voir. En attendant, ne faites rien, ne bougez pas, n'allez surtout pas dans la salle de bains.

Sans laisser à Malko le temps de le questionner, il raccrocha. Celui-ci, intrigué, enfila sa robe de chambre en soie, extirpa de sa samsonite son pistolet extra-plat et jeta un coup d'œil méfiant dans la salle de bains. Qui lui parut totalement dépourvue de danger. Il pensa au vasistas. Un tireur pouvait s'être embusqué dans l'immeuble d'en face...

Dix minutes plus tard, on frappa à sa porte. Il ouvrit. Un ouvrier avec un sac accroché à l'épaule s'encadrait dans le battant.

— C'est moi qui vous ai téléphoné, dit-il. Je peux entrer ?

Malko s'effaça, la main sur la crosse de son pistolet.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de salle de bains ?

L'autre eut un sourire énigmatique.

— Venez voir, Señor.

Il fouilla dans son sac et en sortit un long tournevis. Malko le suivit jusqu'au lavabo. L'ouvrier, délicatement, posa le tournevis en contact avec les deux robinets. Il y eut une étincelle fulgurante, violette et le tournevis tomba à terre avec un crissement de serpent en colère.

Malko, instinctivement, serra la crosse de son pistolet.

— Il y a 6 000 volts là-dedans, remarqua pensivement l'électricien.

— Mais...

Il eut un bon sourire.

— C'est moi qui avais arrangé cela cette nuit. Si je ne vous avais pas téléphoné, vous seriez mort en touchant ce robinet. Mais j'ai reçu des ordres contraires. Je suis content qu'il n'ait pas été trop tard.

Malko commençait à comprendre.

— Des ordres de qui ? demanda-t-il.

L'ouvrier haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous le dire. Je dois seulement vous transmettre une invitation. Il faut vous rendre à la chapelle du couvent des dominicaines, aujourd'hui à quatre heures.

Il tendit à Malko un morceau de papier plié et ramassa son tournevis.

— Dans un quart d'heure, ce sera réparé, fit-il. Adios.

Il reprit son sac et sortit. Malko déplia le bout de papier et lut.

* *

*

La petite chapelle était bondée. Surtout des femmes. Malko était le seul étranger. À la porte, une vieille religieuse lui avait demandé son nom, l'avait barré soigneusement sur une liste avant de lui assigner une place en bordure de la travée. On l'avait regardé avec curiosité. Ses cheveux blonds et ses lunettes noires détonnaient parmi ces grenouilles de bénitier. Heureusement qu'il avait laissé Chris Jones et Milton Brabeck à l'hôtel.

Tout à coup, il aperçut Flor Catalina. Vêtue du costume des dominicaines, elle marchait lentement, la tête baissée, le long de la travée. Tenant le bras d'un homme grand, beau et distingué qui aurait pu être son père. Son regard croisa celui de Malko. Ce dernier eut l'intuition fulgurante que c'était Libertad, celui que Barber avait tant recherché. Flor Catalina était méconnaissable, marbrée d'hématomes. Son nez avait triplé de volume. Ses yeux semblaient fermés tant ils étaient enflés.

Malko comprit soudain pourquoi elle l'avait invité. C'était sa dernière apparition en public avant ses vœux.

Dans l'ambiance feutrée de cette chapelle, il avait peine à s'imaginer la Flor qu'il avait traquée dans Montevideo, cette fille de feu, cet ange exterminateur.

Malko croisa son regard. Elle le soutint. Dure, lointaine. Comme pour bien lui montrer qu'ils restaient adversaires. Que sa vie sauvée n'était qu'un échange dont elle avait peut-être un peu honte. À moins que ce ne soit la première bonne action de sa nouvelle vie.

Un cantique commença. Flor Catalina cacha son visage blessé dans ses mains.

Tout doucement, il se leva et quitta la petite église. Dehors, le soleil éclaboussait d'une lumière crue le vieux couvent. Un petit marchand de journaux passa et Malko acheta El Dia. En première page s'étalait la photo du massacre.

Nouveau crime des rebelles, annonçait la légende.

Il regagna la Cadillac noire de l'ambassade.

— On s'en va ? demanda Chris.

— On s'en va, dit Malko.

Le cercueil de plomb contenant le corps de Ron Barber les attendait à l'aéroport. Il irait rejoindre dans le grand cimetière d'Arlington la foule de ceux qui étaient morts obscurément, et parfois sans raison, au service de la Central Intelligence Agency.

FIN

-
- 1 : La Préfecture de police
2 : On va à Yi ?
3 : Bien sûr !
4 : Pas question.
5 : Jolie fille.
6 : Carte d'identité.
7 : Pédé !
8 : Chiens immondes.
9 : Comment ça va, mon vieux ?
10 : *Un Fou*
11 : Petite colline.
12 : *Calmez-vous.*
13 : Mais vous êtes très sympathique...
14 : *Petites saucisses piquantes.*
15 : *Ivrogne.*
16 : *Ayez pitié.*
17 : *Viens on va la tuer.*